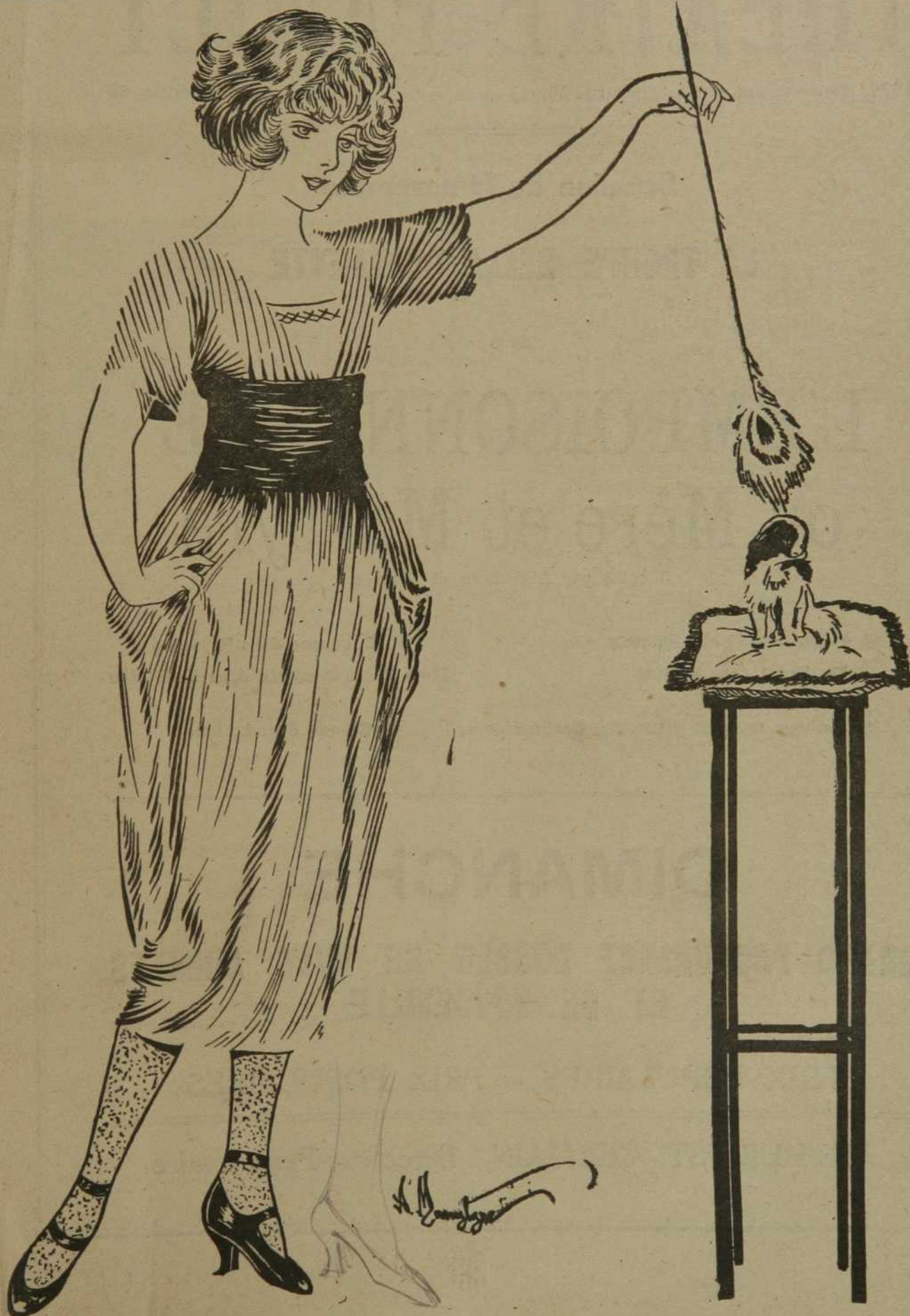


Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRÉ
HEBDOMADAIRE

VOL. XXXII, No 26 — Montréal, 4 décembre 1920

10 cents
LE NUMERO



SON SEUL AMOUR

THEATRE FAMILY

1374, Notre-Dame ouest (Près rue Vinet)

Téléphone : Victorio 63

Semaine du 29 novembre

LA TROUPE BELLA OUELLETTE

dans

L'EMPOISONNEUSE ou Mère et Martyre

5 actes par Aiglemont et Bernier

M. Filion dans l'abbé Saintely

M. Duquesne dans Raymond

M. Barry dans Regile

Mme Bella Ouellette dans Madeleine

Magnifique mise en scène.

Beaux décors.

Grande distribution.

DIMANCHE

**GRAND PROGRAMME DOUBLE DE VUES ANIMEES
ET DE VAUDEVILLE**

PRIX POPULAIRES -- PRIX POPULAIRES

ARTHUR ST - GERMAIN, Directeur-Propriétaire

ABONNEMENT

(Payable d'avance)
 Excepté Montréal
 et banlieue
 Un an \$5.00
 Six mois 2.50
 Trois mois . . . 1.25

Heures de bureau :
 8.30 à 5.30

Le samedi :
 8.30 à midi.

10 cts LE NUMERO

10 cts LE NUMERO

Le Samedi

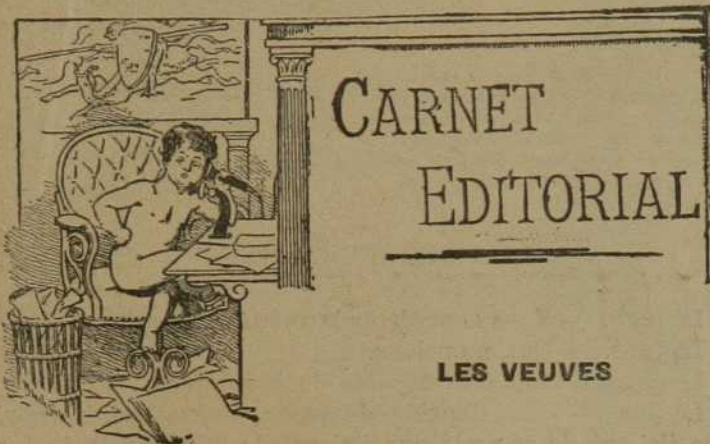
(Fondé en 1889)

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
 129-131-133 rue Cadieux, Montréal. Tel Bell Est 5281.

TARIF D'ANNONCE FOURNI SUR DEMANDE
 Entered March 23rd 1903 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second
 class matter under Act of March 3rd 1879.

AVIS A NOS ABON-
NES

Les abonnés chan-
 geant de localité
 sont priés de nous
 donner un avis de 3
 jours, l'emballage
 de nos sacs de
 maille commençant
 5 jours avant de les
 livrer à la poste.



CARNET EDITORIAL

LES VEUVES

Avez-vous déjà été en amour avec une veuve, jeunes gens qui me lisez? Non? Alors vous ne connaissez rien à l'amour. Tout célibataire doit avoir eu "sa" veuve dans son existence. Le jeune homme qui n'a jamais aimé une veuve devrait se marier, il est mur pour le mariage.

Ah, Messieurs, si vous connaissiez le charme qui se dégage d'une veuve. Chez une veuve, l'innocence et la modestie ont été intensifiées pendant que l'expérience ajoutait aux deux un "Je ne sais quoi" qui fait que l'on est toujours pris.

La veuve est modeste, cependant elle n'a pas froid aux yeux; elle est d'allures libres et d'accès facile, mais gare à qui s'y frotte. Généralement elle n'est pas trop jeune et elle n'est pas trop vieille non plus.

Son sourire vous invite à demi et vous repousse, également à demi. Aujourd'hui, elle avance pour reculer demain. Elle a étudié la nature humaine, elle connaît tous les arts... tifices. Elle sait le moment où elle doit pleurer, elle connaît le moment où elle doit rire.

La jeune fille est quelquefois charmante, la veuve l'est toujours.

La veuve joue avec les coeurs comme une fruitière avec le pêcheur, ou comme le chat avec la souris.

Les vieux célibataires se laissent prendre tout comme les petits jeunes gens de 20 ans par les yeux en coulisses des veuves. Vous avez beau vous tenir sur la défensive et mettre en pratique tout ce que Cupidon vous aura appris, la veuve vous fera toujours tomber dans ses filets.

Chose bizarre, toute veuve est différente d'une autre veuve, toute veuve a sa physionomie propre, son genre de beauté, de candeur, de douceur; sa manière à elle de regretter l'absent.

L'idée qui veut qu'une veuve soit "faite" et non "née", est une erreur grossière. Toute veuve est née pour être veuve et rien autre chose. Le mariage n'est chez elle que le pas indispensable à faire pour devenir sa raison d'être: veuve.

Quelques veuves ne sont veuves qu'accidentellement, comme des célibataires sont célibataires que parce qu'ils n'ont pas trouvé à se marier; d'autres font de leur état une position permanente; elles ne sont pas heureuses tant qu'elles n'ont pas un mari à pleurer.

Pour un célibataire psychologue, il y a un certain orgueil à être aimé par une veuve; mais seul, un célibataire initié peut définir un tel sentiment.

Cependant, il ne faut jamais épouser une veuve, elle perd considérablement de son charme, et de plus, si le noir lui va bien, elle n'a qu'un désir: porter votre deuil.

Si vous en épousez une, il est préférable que vous n'ayez pas connu son mari; il lui serait si difficile de vous parler des qualités de son premier que vous avez connu.

Ne dépensez pas follement l'argent qu'elle vous apporte en vous épousant; n'oubliez jamais que son premier mari a travaillé dur pour faire votre bonheur.

Pensez souvent à lui, pour le bénir ou... le maudire; mais pensez à lui, souvent.

PAUL COUTLEE.



L'EXPERT

— Connaissez-vous quelque chose dans l'automobile?

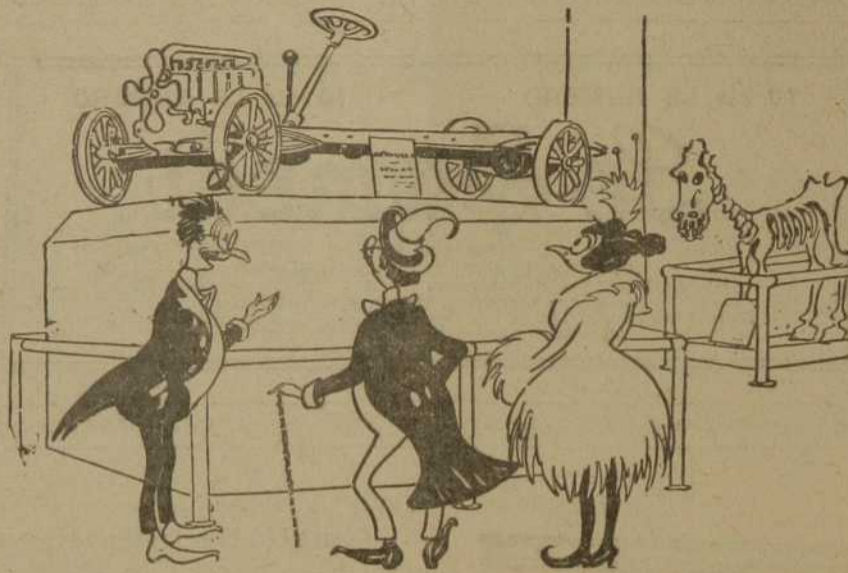
— Absolument rien, monsieur.

— Bravo, vous êtes l'homme que je cherche. Vous allez me dire ce qu'a mon auto; aucun expert n'a encore été capable de me le dire.

SON AMBITION

Marthe. — Aimerais-tu épouser un veuf?

Dolly. — Non, je veux dresser moi-même l'homme que je prendrai.



Le guide. — Ceci est connu sous le nom: d'automobile. Les automobiles infestaient le monde il y a quelques 580 ans. Les piétons vivaient dans la crainte de ce monstre. Il se nourrissait de gazoline, lorsqu'il voyageait dans les mauvais chemins, il montrait sa colère en faisant éclater ses pneus. L'eau était son breuvage favori en été et l'hiver, il buvait de l'alcool. Nous allons maintenant passer au cheval.

LES ODEURS

Le domestique. — Comment se fait-il que tu fumes des feuilles de chou dans la maison de ton maître?

L'autre domestique. — Mes maîtres ont été absents, alors je ne veux pas qu'ils s'aperçoivent que j'ai fumé leurs cigares; c'est dans ce but que je parfume la maison avec mes feuilles de chou.

LE BENEFICE

Le client. — Comment, vous vendez ces montres un dollar, mais c'est le prix qu'elles coûtent à la manufacture.

Le marchand. — Oui, monsieur.

Le client. — Alors, comment faites-vous votre argent?

Le marchand. — En les réparant.

UN MEMBRE DU JURY

Le juge. — Vous connaissez la valeur d'un serment?

Le juré. — Oui, monsieur.

Le juge. — Vous êtes capable de jurer que...

Le juré. — ...Capable de jurer, j vous crois; depuis que j'ai acheté la mule que j'ai appelé "Suzanne", je jure toute la journée. Sûr que je suis capable de jurer.

D'UNE PIERRE DEUX COUPS

Jeannette. — Comment, tu as perdu ton mari?

Alice. — Oui, il y a un an, et la semaine dernière je me suis remariée.

Jeannette. — J'ignorais complètement. Permettez-moi de t'offrir toutes mes sympathies et mes plus sincères félicitations.

CONTRASTE



1 Comme dans les romans



2 Et, dans la vie réelle.



LA POTICHE D'ISMAEL

M. Ismaël est allé souvent diner chez Mme Misralu.

C'est demain la fête de Mme Misralu.

M. Ismaël est obligé de faire un cadeau à Mme Misralu.

M. Ismaël est très ennuyé.

Soudain, M. Ismaël a une idée de génie. Il se souvient d'une vieille potiche cassée dont il a précisément conservé les morceaux. Il va en envoyer les fragments à Mme Misralu dans une caisse d'emballage en y joignant sa carte. Mme Misralu croira que la potiche s'est cassée en route. Elle pesterà contre le peu de soin que prennent les administrations, chargées des colis, à les conserver intacts.



M. Ismaël fera chorus avec elle. Enfin M. Ismaël se frotte les mains d'un air satisfait et donne des instructions, pour l'envoi de la potiche, à son fidèle domestique Blum.

Trois mois se passent. M. Ismaël n'a plus été invité chez Mme Misralu depuis le jour de sa fête. M. Ismaël n'y comprend rien. Il en parle à Blum et lui dit:

— Tu as pourtant bien envoyé la potiche?

— Je crois bien, monsieur Ismaël; elle était même emballée avec beaucoup de soin. J'avais soigneusement enveloppé chaque morceau à part.

DU MEME AIR



Elle.—Tu ne m'enlèveras pas ça de l'idée : Je suis certaine que tu m'as épousée simplement pour mon argent.

Lui.—Sans doute, et ça prouve une chose : que je ne suis pas aussi fou que j'en ai l'air.

LA DEDUCTION



Lui (lisant).—Un homme s'est noyé hier dans le St-Laurent.

Elle.—Etait-il marié ou célibataire?

Lui.—Célibataire, sans aucun doute, il est tombé tout seul par pur accident.

LA PECHE AUX PERLES

(Perles recueillies dans les journaux et les livres.)

Annonce dans le "Courrier des Etats-Unis":

"Jeunes filles pour faire des courses. Aussi pour apprendre à faire des robes. Semaine de 44 heures, demi-journée le samedi. "Heures courtes" et bons salaires."

Comme on peut le penser, les heures dans cet atelier sont sans doute de 40 à 50 minutes...

—o—

Du "Lyonnais" de Lyon (Mass.), 15 septembre:

"Les manufacturiers (de parfums) devront préparer des compositions telles qu'elles ne pourront servir de "boissons internes", où ils ne pourront les écouler sur le marché."

Nous ne voyons pas bien comment en pourrait absorber des boissons externes.

—o—

Du "Progrès de Lyon" du 11 septembre:

"Avec ses cinq conduites forcées, gonflées et "flexueuses" comme des veines, l'usine électrique paraît comme "une main géante" dont la chambre d'eau qui la surplombe serait la manchette."

Et les grandes roues, sans doute, seraient des boutons!

—o—

Du "Temps" du 19 septembre:

"Suisse. — Les corps des deux internés français qui avaient disparu le 29 novembre 1916, au cours d'une ascension à la cabane de Wilsborn, dans les "Alpes berlinoises", ont été retrouvés le 15 du courant."

"Deutschland über alles", c'est le cas de le dire! Par-dessus tout, même les montagnes!

LES AFFAIRES

— Où prenez-vous l'argent pour payer les annonces que vous faites paraître dans les journaux.

— Je la trouve dans ce que mes annonces me rapportent.

UN FAUX IVROGNE

Le philanthrope. — Comment diable, avez-vous pu vous saouler ainsi?

L'ivrogne. — Je... je... suis un journa... na... na... liste et le pa... pa... pa... patron m'a demandé d'écri... cri... cri... re un arti... ti... cle sur l'ivro... vro... vro... vrognerie.

AUX NOUVELLES

Juliette. — Connais-tu les nouveaux voisins?

Pierrette. — Oh! oui, j'ai vu leur linge sur la corde, hier.

LA MEME RAISON

Gertrude. — Pourquoi portes-tu toujours une casquette de chauffeur puisque tu n'as pas d'automobile?

Albert. — Pour la même raison que tu portes constamment un porte-monnaie, ma chère.

TOUT DE MEME

Clara. — Ainsi, Ernestine n'a pas réussi à épouser un prince?

Juliette. — Non, mais elle a épousé un baron qui boit comme un duc.

L'ANTHROPOMETRIE



La marque du doigt de son rival.

PAS SA FAUTE



Le juge. — Je vous donne une heure pour quitter la ville.

L'accusé. — Si on me ramène ici pour excès de vitesse en automobile, il ne faudra pas m'en faire un crime.

LISEZ L'AFFICHE

Albert (voyant un mendiant qui porte une pancarte sur laquelle on peut lire: "Sourd et muet"). — J'aimerais à aider ce pauvre homme, mais je ne sais s'il est réellement sourd et muet?

Le mendiant. — Lisez ma pancarte, monsieur, lisez ma pancarte.

LES DEUX EXTREMITES

1er mendiant. — Quand as-tu été le plus près du ciel?

2ème mendiant. — Lorsqu'un client m'a donné une pièce en or de dix dollars.

1er mendiant. — Et quand as-tu été le plus prêt de l'autre côté?

2ème mendiant. — Lorsque je fus arrêté par la police pour avoir voulu passer ma pièce d'or de dix dollars qui était en plomb.

CHEZ LE BARBIER

Le coiffeur. — C'est nous qui prenons le meilleur marché de toute la ville pour faire la barbe.

Le client. — Vous coupez les prix, prenez garde de ne pas me couper le visage aussi.

IL A DEVINE JUSTE

Paul — Pourquoi, diable, manges-tu tant de beefsteak? Charles réfléchit pendant quelques instants, puis répond à l'indiscret:

— Parce que j'aime cela.

LE GRAND MENAGE

La voisine. — Je remarque que vous êtes en train de faire votre grand ménage?

Isabelle. — Oui, madame, il faut être propre. Sans compter que l'on trouve des quantités de choses que l'on croit perdues. Ainsi, j'ai trouvé une paire de souliers de maison à mon mari, ils étaient sous le lit depuis 1908.

PAS LA MEME CHOSE

Albertine. — Tu ne me dis pas que tu détruis toutes les lettres l'amour. Moi, je garde les miennes précieusement.

Eugénie. — Naturellement, mais tu sais, cela fait une différence lorsqu'on n'en a que quelques-unes.

EN FULLMAN



Bébé à la colique.

CIRCONSTANCES
ATTENUANTES

Pierre. — Tu m'avais dit que Marie avait épousé un bon garçon.

Adolphe. — C'est la vérité, elle a épousé le meilleur garçon de la terre.

Pierre. — Mais je l'ai rencontré saoul, hier soir.

Adolphe. — Oh! mais je vais te dire, voilà plus d'un mois que Marie est mariée à ce garçon.

ENTRE DEUX MAUX

Le gardien. — Nous avons un prisonnier que nous laissons rôder dans la prison et qui n'a jamais tenté de s'évader.

Le visiteur. — Pour quel crime est-il ici?

Le gardien. — Pour bigamie.

LES FEMMES AU PARLEMENT



"Monsieur, je proteste contre la dame vêtue en peau de lapin qui a eu l'imprudence de rappeler à l'ordre une dame portant un manteau de rat musqué."

LES SUFFRAGETTES

Elle. — Je voudrais avoir ton avis sincère.

Lui. — Certainement, ma chère. C'est à propos de ta candidate?

Elle. — Sois sérieux, je t'en prie, le sujet en vaut la peine. Je voudrais savoir si mon chapeau est droit.

COMMERCE MONDIAL

Le juif. — Te quel bays êtes-vous, mon ami?

Le chinois. — Che chu te Hong-Kong, en China.

Le juif. — Alors, che fous laisse ze chabeau à moidier brix. Che feux vaire tu commerce avec la Chine.

LA DIFFERENCE

Jules. — Encore saoul?

Edmond. — Oui; je viens de la ville, alors j'ai rencontré des amis qui m'ont payé un verre, puis un autre, puis un autre, puis...

Jules. — Mais moi, lorsque je vais à la ville je ne me saoule pas avec mes amis.

Edmond. — C'est que tu n'es pas un homme populaire comme moi.

TROUBLES FINANCIERS

Georges. — Il m'est très difficile de vivre avec mon revenu.

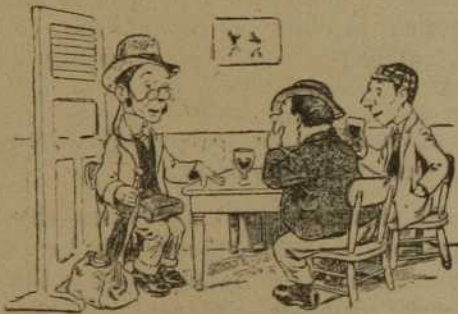
Charles. — En vérité?

Georges. — Oui, mais cela est tout de même moins difficile qu'autre chose.

Charles. — Quelle autre chose?

Georges. — De vivre sans mon revenu.

L'HYPNOTISEUR



1 L'hypnotiseur CeGraw. — Vous ne croyez pas à l'hypnotisme. Eh bien, je vais vous donner la foi. Je vais vous faire croire que vous êtes des chiens et vous allez me suivre à la maison. Attention.



2 Je fais quelques passes et... vous sentez mon pouvoir, n'est-ce pas?



3 Maintenant, vous êtes des chiens. Vous allez me suivre jusque chez moi, je demeure à six milles d'ici.



4 Lorsque ma femme me verra elle ne doutera plus de ma force comme magnétiseur.



5 Les chiens. — Wow wow, Gr...r...r... Wow, woi.



6 Mes chiens sont devenus enragés.

LE MOYEN DE S'ENTENDRE



1 Le père (invité).—Je ne veux plus que vous remettiez les pieds chez moi.

L'amoureux éconduit.—Pour l'amour de Bacchus, faites attention à mon flacon.

POUR SE REMETTRE A FLOT

Maurice. — C'est une bonne chose que d'avoir une petite querelle de temps en temps. Ainsi, Juliette et moi, sommes en brouille depuis trois semaines.

Gaston. — Mais je ne vois pas le bien qui peut résulter de cela?

Maurice. — Imagine-toi l'argent que j'ai économisé depuis trois semaines.

LE MOYEN DE S'ENTENDRE



2 Le père (golf).—Pourquoi ne m'avez-vous pas dit immédiatement que vous étiez un jeune homme dans le mouvement.

LA DIFFERENCE

Madame.—Lorsqu'un mari ture veut divorcer tout ce qu'il a à faire c'est de dire par trois fois: "Je divorce", et il est divorcé.

Monsieur.—Si un mari canadien voulait en dire autant il ferait bien de commander son corbillard.

UN AMI



Le chemineau.—Vous avez un joli chien. N'y aurait-il pas moyen d'en faire mon ami?

Madeleine.—Mais certainement, je suis certaine que si je le lâchais il s'attacherait vite à vous.

OH! HONTE



Madame.—Vous avez encore mis ma robe neuve pour aller au bal. Je ne veux plus que cela se produise. Vous devriez avoir honte.

La servante.—Oh, j'ai eu honte aussi. Si vous aviez entendu tout ce que les autres jeunes filles en ont dit.



LE PESSIMISTE

(Monologue comique par Paul Coullée)

Je sors de l'hôpital,—ah! les hôpitaux,—j'ai été traité par une petite nurse gentille,—ah! les petites nurses gentilles—qui a un amoureux, ah! les amoureux.

Je l'aurais bien épousée—ah! le mariage,—mais voilà, mon rival était là,—ah! les rivaux—; alors je suis parti—ah! les départs.

J'ai été victime d'un accident d'automobile,—ah! les automobiles—, c'est la faute à mon chauffeur,—ah! les chauffeurs—, il a jeté ma voiture sur un poteau de télégraphe,—ah! les poteaux de télégraphe.

J'ai eu le crâne fêlé, mon médecin—ah! les médecins—m'a dit que je resterais fou—ah! les fous.

Lors de mon accident—ah! les accidents—je me rendais à un rendez-vous,—ah! les rendez-vous—où je devais trouver une petite veuve charmante—ah! les petites veuves charmantes.

Je préférerais me rendre en automobile, parce que dans les tramways—ah! les tramways—on a affaire à toute sorte de monde—ah! le monde—à commencer par les conducteurs,—ah! les conducteurs, et à finir par les femmes,—ah! les femmes—à qui il faut céder son siège et rester debout.

Alors, j'ai pris mon automobile, ça va plus vite—quand ça va—avec le résultat que vous connaissez.

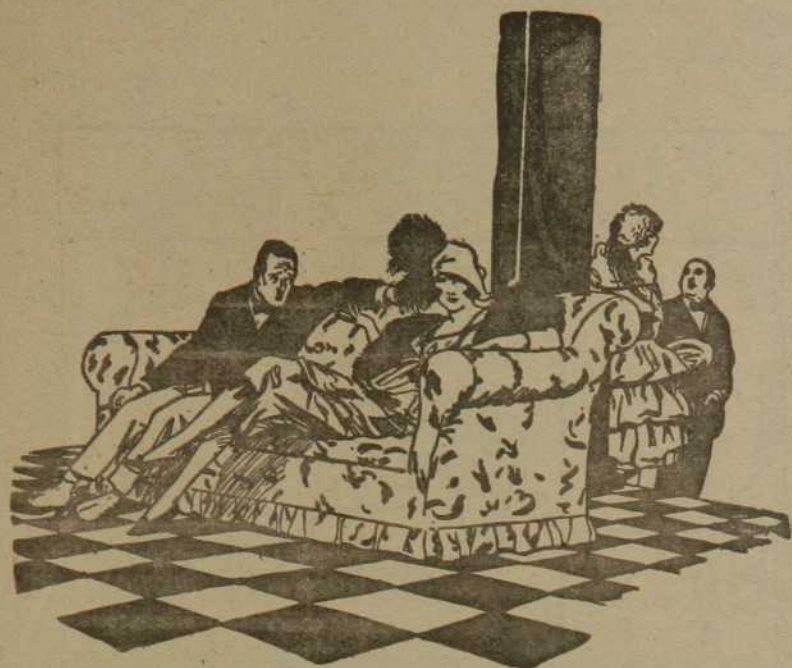
J'ai eu pour deux mille piastres—ah! les piastres—de réparation—ah! les réparations, au carburateur—ah! les carburateurs,—au radiateur,—ah! les radiateurs—et au différentiel,—ah! les différents ciaux, les différentiels. Après quinze jours de retard,—ah! les retards—j'appris que ma place—ah! les places—était prise chez ma dulcinée.

Je suis revenu,—ah! le retour—seul, tout seul, et depuis ce jour, ah! le jour—je suis resté célibataire—ah! l'hymen.



Jeunes gens, jeunes filles qui récitez dans les salons, achetez "CRACHES-EN UN", recueil de 42 monologues comiques par Paul Coullée. En vente dans les librairies et les dépôts du "Samedi" pour la somme de \$1.00, ou chez l'auteur, 369, rue Saint-Hubert, à Montréal.

UNE BRIQUE



Denise.—J'ai fait tout ce que j'ai pu. Je lui ai dit que tu avais autant d'argent que d'esprit.
 Henri.—Et que t'a-t-elle dit?
 Denise.—Elle m'a demandé si tu avais de l'argent.

SES INTENTIONS ETAIENT BONNES

Le chemineau.—Madame, donnez-moi un morceau de tarte et je m'engage à couper le gazon autour de votre maison.

La dame.—Mais nous n'avons pas de gazon autour de la maison.

Le chemineau.—Alors, madame, voulez-vous me donner un morceau de tarte pour me récompenser d'avoir voulu couper le gazon autour de votre maison.

LES PECHEURS

Le père.—Où vas-tu, Henri?

Henri.—Je vais pê... pê... pêcher.

Le père.—Pourquoi ne parles-tu pas mieux que cela; qu'as-tu dans la bouche?

Henri.—Des ve... ve... vers, papa.

L'APPARENCE

Yvonne.—Connaissez-vous ce jeune homme triste assis sur le canapé?

Pierre.—Oui, je le connais. N'essayez jamais de lui faire une farce. C'est un rédacteur à un journal comique et il ne comprend pas la plaisanterie.

SA MEMOIRE

Fernand.—Qu'est-ce que signifie ce bout de laine rouge à ton bras droit?

Jules.—C'est pour me faire souvenir que je dois acheter une cravate.

Fernand.—Et ce bout de laine bleu à ton bras gauche?

Jules.—C'est pour me faire souvenir que j'ai un bout de laine rouge à mon bras droit.



Les deux premières semaines qu'on porte un habit neuf, et.... ensuite.

LE MENU DE CUPIDON

Jeannette.—Il m'a assuré qu'il pouvait vivre avec du pain, du beurre et des baisers.

Pierrette.—Et tu ne l'as pas pris?

Jeannette.—Non, j'ai découvert qu'il espérait que papa fournirait le pain et le beurre.

UNE BLESSURE

La jeune épouse.—Et dire que notre lune de miel est déjà terminée. Quand je pense qu'il m'a parlé ainsi?

La confidente.—Que t'a-t-il dit?

La jeune épouse. (en larmes).—Il m'a dit que je n'étais pas raisonnable.

IL EST AU COURANT



Adolphe.—Henri a un cheval à vendre.
 Lucien.—Je le suis, je lui en ai vendu un la semaine dernière.

UNE FANTAISIE FINANCIERE

Pierre.—Ce serait une bonne chose pour l'humanité si l'argent était imprimé sur l'amianta.

Albert.—Pourquoi cela?

Pierre.—Parce que nous aurions moins d'argent à brûler.

UNE MANOEUVRE

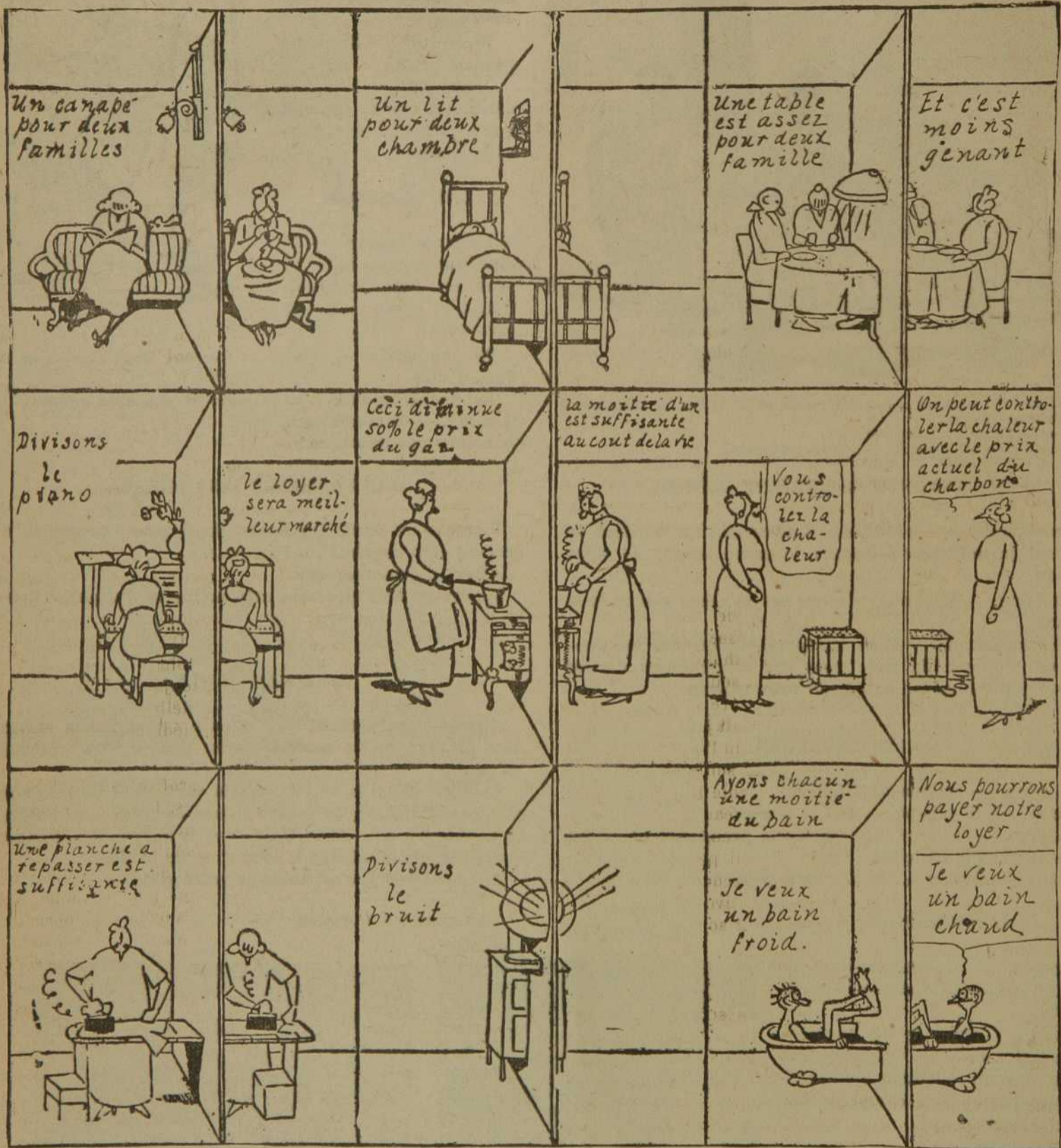
Alice.—Papa prétend qu'il vous a vu ce matin entrer dans un magasin de seconde mains pour vendre quelques choses.

Arthur.—C'est la vérité, je suis entré dans un magasin de seconde mains pour donner à Isaacson mes vieux habits. Le pauvre bougre tire le diable par la queue et sa femme et ses enfants n'ont rien à se mettre sur le dos.

Alice.—Comme c'est noble de votre part.

LA COMEDIE HUMAINE

ECONOMIE



SOUVENIRS

Le mari.—Tout ce que j'ai je le dois à ma femme.
L'ami.—Eh là, dis donc, tu n'as pas oublié que je t'ai prêté 2 dollars la semaine dernière.

UN PEU MELE

Le monsieur (irrité).—Vous devez être saoul, vous avez fait boire de la gazoline à mon cheval et vous avez mis de l'avoine à mon automobile.

DANS UN SALON

Une grosse dame demande à un groupe de jeunes gens, un verre d'eau. Tous se précipitent et un d'entre eux arrive le premier et apporte à la grosse dame le verre d'eau demandé.

La grosse dame remercie le jeune homme.

—Oh, ce n'est rien, madame, répondit naïvement le jeune homme, je travaillais jadis dans un cirque et c'est moi qui donnais à boire à l'éléphant.



UN NEVROPATHOLOGISTE

par JULIEN BUAT

Quand il eut acquis la preuve de son infortune, quand, devant ses yeux agrandis par la colère et la douleur, celle vers qui allaient toutes ses pensées se suspendit aux lèvres de l'autre, il tomba dans une sorte de rage frénétique.

Malédiction!

Parmi toutes les femmes élire une créature à laquelle on dévoue son être entier, esprit et corps, pour s'apercevoir, après des années de calme hypocrite, qu'on n'a choisi qu'une fragile poupée, qu'une petite fille éprise bien plus de la fallacieuse et morne élégance d'un snob que de la rude beauté d'une âme qu'on a nourrie de science, quelle lamentable constatation!

Rentré dans son hôtel, le professeur Narquet arpentait d'un pas que saccadaient de violentes secousses intérieures, l'espace de sa bibliothèque. Névropathologiste d'une force incomparable, apte à discerner, d'un seul coup d'oeil, chez le malade qu'il voyait pour la première fois, les troubles profonds du système nerveux, il n'avait pas compris que sa femme le trompait, et il lui avait fallu l'infamie d'une lettre anonyme, pour qu'il s'aperçut de son malheur.

Bien qu'il fût doué d'une philosophie largement sceptique, bien qu'une longue étude du cerveau humain et de son fonctionnement l'eût pourvu des moyens de procéder sur lui-même à des introspections qui lui permettaient, lorsqu'un événement jetait en son intelligence quelque perturbation, de trouver des pensées palliatives et apaisantes, il n'arrivait pas, cette fois, à recouvrer son habituelle quiétude.

L'orgueilleux savant qu'il était, planant, en raison de la connaissance qu'il avait des affections mentales, au-dessus de l'humanité tourmentée de névroses, se sentait accablé de souffrance et affolé de rage. Allait-il donc, lui aussi, malgré sa clairvoyance d'aigle, malgré cette acuité de divination qui lui montrait, dans une seconde, les aberrations des cerveaux soumis à son examen, succomber à la rage démontée qui bouleversait sa raison et, tout comme un apache inverti par le vice, voir "rouge".

Il invectivait la mémoire de ses maîtres, clamant, au milieu des rayons surchargés de doctes bouquins, qu'avec toute leur science ils n'étaient que des ignorants et que la connaissance, aussi bien qu'à lui-même, leur avait été refusée. Tous ces pathologistes fameux, tous ces thérapeutes dont la gloire agitait encore le monde n'avaient été que des médocastres impuissants.

Lorsque, comme un pontife, le savant énonce ses découvertes qu'il identifie à des dogmes, il oublie toujours une chose, c'est que l'homme n'avance qu'à tâtons dans l'obscur domaine de l'inconnu et qu'il est, au milieu de ces ténèbres hostiles, comme le naufragé dans une tempête noc-

turne, à la merci des forces dont il sait l'existence mais dont il ignore la nature et qui peuvent l'anéantir. Et malgré la lumière de la vision intérieure, il existe toujours dans l'esprit des recoins pleins d'ombre d'où surgissent, à de certains moments, des monstres incohérents. Sont-ils là par l'effet d'un hérédisme insoupçonné, dormant dans les arcanes lointains de l'intellect, pour se ranimer, avec toute la violence qui les caractérisait chez les ancêtres et pour jeter le pêle-mêle le plus invraisemblable au milieu de la plus austère symétrie?

Cette question lui apparut soudain dans le tumulte de sa cogitabilité et y ramena presque instantanément le calme. Mais oui, sa fureur démoniaque, provoquée apparemment par la triste certitude de l'infidélité de sa femme, venait surtout des influences héréditaires. C'était indubitablement le souvenir de son grand-père, révolutionnaire assoiffé de sang aristocratique et démagogue toujours en éruption, qui avait déterminé cette explosion de délire rabique et qui lui avait fait souhaiter que rentrât immédiatement la coupable afin qu'il la pût immoler.

Illumination éblouissante des profondeurs abyssales! Toutes les propensions inexplicables, toutes les répulsions énigmatiques, tous les mouvements incompréhensibles, tous ces mystères qui déroutent l'homme de science quand il s'incline vers les intelligences en déroute, venaient du passé, de l'éternité où l'on croit que pour toujours sombrent les êtres, chair et esprit. Les ancêtres, en perpétuant la race, lui communiquent leurs qualités, leurs défauts, leurs passions, leurs tares. Seule une éducation appropriée à cette disposition peut permettre à l'héritier d'utiliser heureusement ce legs, c'est-à-dire de fortifier les résultats de la bonne semence et d'annihiler l'ivraie de la mauvaise.

Il importait de faire justice de la doctrine malfaisante du subconscient, de ce cloaque inventé par des humanitaires abusés qui supprimaient par là le libre arbitre. La latitude du choix n'existait plus pour le misérable humain car, dans les régions enfumées de son subconscient s'élabo- raient, en un grouillement hideux, les pensées maléfiques, à son insu même. A la place de ce dogme impur il fallait, de toute nécessité, mettre en pleine lumière la valeur du moi, de l'ego volontaire et intelligent, capable d'orienter ses actions vers le bien et de se créer ainsi une existence dont les contingences les plus inattendues pouvaient seules rompre l'harmonie.

Le grand-père sanglant, le tigre populaire avait rugi en lui. Que devait-il faire pour le renvoyer dans les ténèbres du passé? Par le miracle de la volonté lui imposer silence et reprendre avec courage la lutte contre les maux qui accablent la terre et les tristes troupeaux qui la peuplent.

S'acquitter de la lourde tâche de la rédemption des intelligences défaillantes sous le poids des vices ancestraux et des vices acquis, avec l'ardeur sacrée du prêtre qui, lui, arrache les âmes aux influences infernales et oublier la frêle enfant qui s'éprenait d'un monocle sur une blême face de décafé.

Majestueux, le professeur Narguet s'assit devant son immense bureau, attira dans la lumière amicale de la grosse lampe à pétrole un ouvrage de Claude Bernard et, avec une sérénité qui n'eut pas laissé de stupéfier un témoin de ce brusque changement d'allures, se plongea dans la lecture, sous le regard paternel et sévère à la fois d'un buste de Charcot.

Un bruit léger de pas le tira bientôt de son étude. Un peu pâle et oppressée, les lèvres parfumées et audacieuses, les regards voilés d'ivresse amoureuse, sa femme parut dans le halo rouge de la lampe. Elle était belle, en son long manteau de loutre brune qui enveloppait largement le galbe de son corps et qui avait, à chacun de ses mouvements, des miroitements soyeux. Il semblait que de sa chair émanait une odeur captivante de fruit mûr. Mais comme elle tendait sa main gantée de gris clair, le professeur, insensible au charme qu'elle dégageait, lui dit avec une tranquillité qui la désarma et la glaça à la manière d'un filet d'eau sur la nuque:

— Madame, faites-moi grâce d'une histoire invraisemblable. Je vous ai suivie jusqu'à Versailles, cette après-midi et je vous ai vue, dans le cadre un peu désuet du hameau



Je vous ai vue, dans le cadre un peu désuet du hameau de Marie-Antoinette.

de Marie-Antoinette, cette bonne dame que—par snobisme—vous idolâtriez, échanger avec l'idiote tremblant qui a nom Mersac de vibrants baisers. Je vous félicite de votre goût. Mersac arbore de merveilleux gilets et manie son monocle avec une grâce à nulle autre seconde. Nous serons désormais des étrangers courtois, mais rien de plus. Continuez, je vous prie, votre idylle très dix-huitième siècle et laissez-moi en paix.

* * *

Chancelante, Laure Narguet se retira sans même qu'il daignât la regarder. Elle gagna sa chambre d'où, à midi, elle était partie, le cœur sautant par l'effet de la crainte délicate que fait éprouver l'attente d'une joie défendue, et elle s'effondra sur un divan chargé de lourds coussins

d'orient, en proie à un trouble presque aussi profond que celui qui affolait son mari, une heure auparavant, bien que par sa cause et par sa forme, il en différât profondément.

En sa psychologie étroite de mondaine, il n'y avait point de place pour le regret. Son orgueil seul était atteint et elle souffrait de l'humiliation que venait de lui infliger son mari. Elle ne comprenait pas que la repentance l'eût pu sauver. Sa petite cervelle, nourrie dès l'enfance de préjugés bourgeois, se révoltait à la pensée du cinglement dont le savant l'avait abattue aussi complètement que s'il l'eût frappée de son poing en plein visage.

Combien elle eût préféré un sermon violent entaché de termes orduriers. Elle eût pu alors se redresser et braver cette colère; elle eût pu proférer l'injure sanglante qui assomme les plus forts ou qui les rend fous. Mais, d'avoir été accueillie avec cette froideur ironique, d'avoir entendu l'homme outragé, parler avec une légèreté sardonique "du cadre désuet du hameau de Marie-Antoinette", elle concevait une rage presque démente, une rage qui lui faisait mordre la soie brodée d'or des coussins hindous.

En vain essayait-elle de donner un sens à la sarabande de ses idées. La silhouette un peu vêtue du snob fâlot auquel, stupidement, elle avait donné son rudiment de cœur, les baisers de Versailles, le crépuscule vert sur l'eau noire du marécage où flottaient de jaunes nénuphars, le retour dans l'obscurité des allées solitaires où pleurait le vent du soir, le compartiment froid du train de banlieue, la course rapide, par les rues encombrées, vers la demeure conjugale et enfin la réception écrasante de l'époux honni, toutes ces scènes se présentaient en même temps à son esprit chaviré de haine, de colère et de tristesse.

Elle ne se demandait pas en vertu de quelle aberration elle avait failli. C'était si simple.

Mersac était un imbécile, mais c'était un imbécile très "up to date", selon l'expression chère aux salonnards éreintés de la haute société. Ce crétin pitoyable ne se préoccupait que des nouvelles des champs de courses et des rumeurs scandaleuses des cercles où se réunissent les avachis de la grande noce. Mais il prononçait avec un accent si bien londonnien les termes qu'il empruntait au vocabulaire des jockeys. Mais il conduisait avec tant d'exquise élégance, dans la somptueuse et désespérante Avenue du Bois, les chevaux de sa victoria. Mais il faisait tant d'honneur aux tailleurs les plus renommés du quartier de la Madeleine ou de Piccadilly, que, décemment, on pouvait s'estimer glorieuse d'être sa maîtresse.

C'est si merveilleux, quand on provient de la basse rotûre, quand on a commis l'inqualifiable maladresse d'épouser un docte roturier, d'être distinguée par un personnage comme le Marquis Gaetan Ludovic de Mersac Pont Braize, gentilhomme ultra blasonné et ultra fashionable.

Elle n'avait pu, la pauvre, résister au mirage de s'entendre désigner comme la maîtresse de l'admirable clubman. Avec quelle ivresse, lorsqu'elle entra dans un des lieux austères et écoeurants d'ennui où les descendants des pairs de France donnent leurs petites sauteries, elle voyait les douairières rougeaudes, obèses et très décolletées, chuchoter et grimacer derrière les plumes de leurs éventails.

Avec quel sentiment de gloire elle constatait que la vénérable duchesse de Chanteaux la considérait presque comme une égale.

Est-ce que toutes ces magnificences dont la bêtise eût peut-être réussi à faire gémir un mollusque, est-ce que la décrépitude prématurée mais si bien portée du marquis, ne valaient pas cent fois la sérénité importante de Narguet, avec sa science hautaine et sa vue indiscreète, sa vue de gypaète qui lui permettait de fouiller les cerveaux derrière le voile osseux des crânes et de juger, en termes définitifs, des affections qui les corrodaient?

Il l'ahurissait, l'illustre professeur, avec ses théories abracabrantes et son aspect solennel. Ces yeux brillant d'un feu intérieur intense et éclairant les arcades sourcilières proéminentes, cette bouche dont les contours impérieux décelaient une volonté inébranlable, ce front dont la vastitude était l'indice d'une énorme puissance intellectuelle, ce masque, en un mot, dont les lignes rudes révélaient l'énergie de l'être, qu'était cet ensemble de force auprès du faciès plat, blafard et morbide de l'inimitable Mersac, dont le regard vague trahissait la déchéance morale?

Et, impudemment, le professeur avait traité d'idiot ce prodige de bon ton et de délicatesse. Il l'avait elle-même raillée avec une cruauté indicible en la félicitant ironiquement sur ce choix aristocratique!

D'un coup, elle se releva, transfigurée par la haine et grinça, son minuscule poingt tendu, dans une pose digne de la grande Sarah:

cevoir ses belles amies. Ce local se trouvait au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne de la rue de Grenelle. C'était la classique et lugubre garçonnière, avec des meubles en simili Louis XV et des tapis d'Orient fabriqués à la Glacière.

Elle marchait avec souplesse, sans crainte maintenant, puisque l'autre, l'époux majestueux, savait tout et paraissait accepter avec mépris.

Quand elle entra dans le salon où flottait la fumée bleue de cigarettes égyptiennes, elle trouva le grand seigneur vautré sur une bergère dont ses pieds chaussés de cuir vernis mutilaient le cachemire. Pour la mieux contempler, il sortit d'une poche de son gilet mordoré, un monocle bordé d'écaïlle et l'enchassa dans son orbite cave. Son nez, sorte de paravent en forme de bec d'aigle, nez qu'il proclamait bourbonnien, s'inclinait sur des lèvres minces comme une coupure et verdâtres. Une mèche de cheveux blondasses



C'était une digne assemblée.

—Ludovic me vengera, imbécile; il me vengera de ton rire, car il est brave!

Puis elle sonna sa femme de chambre qui la vint dévêtir. Elle accabla d'injures ignobles la pauvre fille qui se demandait si sa maîtresse n'était pas devenue folle et se glissa dans son lit dont les draps fleuraient l'iris en échafaudant les pires projets de vengeance.

* * *

Le lendemain, sans avoir vu son mari, elle quitta l'hôtel situé dans la silencieuse rue Madame. La température fraîche de la fin d'octobre la caressait délicieusement, après une nuit fébrile et elle allait, les talons sonnait clair sur l'asphalte, vers le sémillant marquis qui l'attendait cette fois, dans un petit appartement où il avait coutume de re-

coupait son front sans relief, un front de dindon vicieux.

Il sussurra :

—Ravissante, comme toujours, très chère.

Elle crut qu'il était décent, après un furtif baiser, de prendre une allure tragique, l'allure de la femme que frappe une âpre douleur.

—What is the matter, très belle? reprit l'adorable marquis. Vous paraissez troublée.

Alors, d'une voix menue, avec des éclats qui eussent voulu faire grand, mais qui n'étaient que de petits cris d'oie offensée, elle raconta l'incident de la veille.

Le marquis que ce récit semblait importuner considérablement, jouait avec le cordon moiré de son monocle. Cependant, lorsqu'il apprit que Narguet l'avait appelé un idiot, il eut un sursaut de comique colère et cria sur un ton aigu.

—Corbleu, Madame, votre époux saura ce dont est capable un Mersac de Pont Braize lorsqu'on attaque son honneur. Je le provoquerai!

—Je savais bien que tu étais brave, mon Gaétan, fit avec langueur la belle Laura, émerveillée à la pensée qu'un preux se battrait pour elle. Tu le tueras et je deviendrai la femme!

Cette dernière parole n'eut pas pour effet d'enthousiasmer le fluet hobereau et ce fut avec une nuance de sécheresse qu'il répliqua :

—Je le tuerais, mais vous resterez pour moi Laura Narguet, car mon sang ne me permet pas de mésalliance.

* * *

Le professeur Narguet n'avait pu se dispenser d'accompagner sa femme à la réception de Madame Répit, la richissime épouse du fabricant de conserves dont la fortune s'était décuplée pendant la guerre.

Les aristocrates purs dont les vicissitudes sans nombre ont oxydé le blason, depuis les grands malheurs de la Révolution, fréquentent volontiers les nouveaux riches qui les écrasent de leur luxe tapageur et malséant.

C'était une digne assemblée.

On y voyait, dans une espèce de hall aux murs alourdis d'abominables ornements dorés, tout ce que le gratin de la société offre de remarquable. Des gentilshommes rubiconds et égrillards ou blêmes et trébuchants, des diplomates solennels comme des portes cochères et guindés dans leurs habits impeccables, des juifs, d'horribles et sempiternels sémites, aux traits flasques, terreux et livides, aux cheveux roulés comme de la laine de mouton, aux lèvres épaisses comme des bourrelets de fenêtres. Une manière d'explorateur, revenu depuis peu du sud Algérien commença les réjouissances en narrant les péripéties de son odyssée qui ressemblait, tant la description en était pittoresque, à un voyage aux bains de mer.

Les vieilles dames, effroyablement parfumées, agitaient leurs éventails et gloussaient d'admiration. Narguet s'embêtait furieusement et baillait dans son gant blanc. Des jeunes filles sans innocence le regardaient avec quelque sympathie car, malgré les poils d'argent qui parsemaient sa chevelure quelque peu négligée, il était beau. Ses manières puissantes se serraient de lassitude et il paraissait souverainement indifférent à la verve onctueuse de l'orateur exotique.

Laura éblouissait les regards. Vêtue d'une robe de satin blanc largement échancrée, elle exhibait avec une hardiesse tranquille son admirable cou d'une pâleur d'albâtre et ses épaules où la lumière jetait des reflets nacrés. Ses yeux, bien qu'ils ne pussent refléter que de la sottise, exerçaient un charme auquel les hommes se soustrayaient difficilement. Leurs pupilles étaient de couleur outremer ; on y apercevait de petites paillettes jaunes et brillantes comme des parcelles de mica. Ses lèvres bien en chair, légèrement fardées de carmin, avaient des tressaillements révélateurs d'aspirations voluptueuses. Elle était incontestablement bête, mais sa beauté eut pu lui faire pardonner ce travers, si à sa stupidité, elle n'eut joint une sorte de perversion criminelle.

Elle regardait la foule avec une certaine inquiétude. Elle craignait que son ami ne daignât point assister à cette fête si peu noble. Cependant, il vint, en compagnie de fêtards aussi abrutis que lui. Il s'excusa à peine de son retard, car il est permis à un homme de sang bleu de ne pas se conformer à tous les usages du monde lorsqu'il se fourvoie dans un milieu de manants.

Il était hors de doute qu'il se trouvait en proie à une ébriété avancée, car, apercevant sa maîtresse, il écarta

quelques vieux messieurs qui flageolaient sur leurs jambes solérosées et la vint baiser sur l'épaule. Narguet, ayant vu le geste, s'approcha, très pâle et, prenant M. le marquis Gaétan de Mersac de Pont Brazé par le bras, le fit virevolter comme une marionnette de carton et lui cria dans le nez :

—Monsieur le Marquis, vous êtes un galopin et je vais vous corriger!

Encore une fois se réveillait le grand-père rouge. Le professeur avait perdu toute majesté. Un tremblement de colère agitait ses membres et une vapeur de sang voilait sa vision.

Mersac, toujours ivre, se prit à crier comme une corneille:

—Tudieu, vilain, je vais vous apprendre à me traiter comme il convient!

Et, avec une petite rage qu'il croyait très redoutable, il gifla Narguet. Ce dernier bondit sur le débile marquis et, d'un geste violent, lui arracha son faux-col et sa cravate. Mais les assistants, vieux messieurs, israélites et jeunes poseurs, séparèrent les forcenés.



Il s'approcha et, posément, établit un diagnostic.

Le savant, dominant l'effervescence de ses sentiments, jeta à Mersac ces paroles comminatoires:

—Mon petit, bien que le duel répugne à mes convictions, l'outrage public que vous m'avez fait m'oblige à vous envoyer mes témoins. Faites votre acte de contrition.

Et, hautain, il quitta les assistants ahuris, cependant que les dames s'empressaient autour de Laura qui avait jugé prudent de perdre connaissance.

* * *

Le professeur Narguet, enfoncé dans un fauteuil, songeait, au milieu de ses chers livres. Il pensait que, malgré les plus rigoureuses assurances qu'aux heures de défaillance, l'âme humaine se fait à elle-même, elle était une chose bien fragile et bien versatile. Ne s'était-il point juré, le jour de sa pénible découverte, de faire rentrer dans l'obscurité le fantôme du jacobin féroce qu'avait été son aïeul. Et cependant, celui-ci le venait harceler encore et lui crier qu'il fallait du sang pour laver son honneur.

L'honneur! Il avait cru jusqu'ici que ce n'était qu'une notion vaine et que celui qui se tient isolé dans une tour d'ivoire se trouve dispensé de telles tracasseries. Et voilà que parce qu'un vaurien avait caressé publiquement l'épaule d'une petite créature qu'il considérait comme un joli fantoche, il se réjouissait à l'idée de le coucher sur le terrain.

(A suivre)



Loew fait construire, à Boston, un nouveau théâtre qui coûtera 2 millions de dollars et qui contiendra plus de trois mille places. Ce sera le plus beau des 27 théâtres que M. Loew érige en ce moment.

—o—
 "The Riddle: Woman", dont Géraldine Farrar est l'étoile, est complètement terminé et sera édité par Pathé au commencement du mois prochain. On prétend que c'est un des plus beaux films tournés par cette grande artiste.

—o—
 Charles Urban, de la Kinetograph Company, qui a l'intention d'établir un programme spécial pour chaque partie du monde, a acheté les films officiels et exclusifs présentant l'amiral Kolchak et les combats que livra sa malheureuse armée aux Bolchévistes. Ces films sont, dit-on, des plus intéressants.

—o—
 La plus récente des comédies de Lloyd, éditées par Pathé, est, dit-on, une des plus comiques que l'on ait jamais vues.

—o—
 Le studio de Robert Brunton, à Los Angeles en Californie dont on trouvera une gravure dans notre numéro, est un des plus modernes qui existent en Amérique. Il a une superficie de 500 acres, contient six théâtres de prises de vues, une grande scierie, une installation électrique qui a coûté trois cent mille dollars, des laboratoires et enfin toutes les commodités et les améliorations connues de la science cinématographique. Il serait possible que M. Brunton invitât les producteurs étrangers à venir à Los Angeles profiter des avantages du studio si moderne qu'il vient de faire construire.

—o—
 On est en train d'installer dans un grand nombre de Cinémas américains le système d'éclairage Brookins. Ce système sert à éclairer les bas côtés et les endroits obscurs d'une salle de spectacle et permet au spectateur de gagner sa place sans tomber, ni se blesser dans l'obscurité.

—o—
 Le film "Iris", une adaptation de la pièce de sir Arthur Wing Pinero, par Robertson-Cole, est presque terminé. Pauline Frederick y tient le principal rôle.

—o—
 Famous Players Lasky, voyant la popularité croissante de films à une ou deux bobines, a organisé un bureau spécial pour la vente de ces films de court métrage. La liste comprend des comédies de Mack Sennett, des rééditions de "Fatty" Arbuckle et d'autres films, documentaires et de plein air.

Un certain nombre d'organistes de New-York, dans un récent meeting tenu au Capitol, l'un des plus grands théâtres de cinéma de la ville, ont reconnu que l'orgue est l'instrument idéal pour fournir la musique pendant une représentation cinématographique. L'orgue du Capitol comprend 5000 tuyaux, représentant chacun un instrument différent. Il est donc, par lui-même, un orchestre complet. De plus, un orgue a, en outre, un immense avantage. On peut toujours compter sur lui, tandis que des musiciens sont capables de se mettre en grève, sans crier gare.

—o—
 Andolf Randers est parti pour Copenhague avec sa femme et sa fille, pour visiter son pays natal.

—o—
 Le gouvernement de Washington a décidé de faire une enquête au sujet des "group booking systems". Les agents de la Federal Trade Commission ont interrogé les exploitants, les producteurs, les distributeurs et même les vedettes. L'enquête aura lieu dans toute ville qui possède un théâtre de cinéma et durera probablement six semaines.

—o—
 Une expédition, envoyée par les Famous Players et dirigée par le Museum Américain d'Histoire Naturelle est revenue, rapportant plus de 36,000 pieds de films très rares de l'Afrique Orientale et de Uganda.

—o—
 Frederick Burlingham, directeur de Burlingham Adventures Pictures, est de retour à New-York, avec une série de films montrant des scènes de la vie journalière des habitants de l'île de Borneo.

—o—
 First National Circuit, Inc., déclare que Charles Chaplin (Charlot) n'a pas le droit de vendre son film "The Kid (Le Gosse)". Son contrat avec eux n'est pas terminé et il ne peut mettre en vente aucune de ses propres productions, avant d'avoir rempli les engagements de ce contrat. Il s'est engagé à tourner 8 films pour First National et n'en a fait que 4 jusqu'à présent.

—o—
 200 exploitants américains indépendants ont passé, à leur convention, les résolutions suivantes: blâmant la conduite de certains producteurs qui cherchent à attirer et à prendre les vedettes des autres; protestant contre la réédition de films anciens dans lesquels on a introduit de nouveaux titres; s'opposant au pourcentage; protestant contre les paiements en avance de films, la censure et la taxe sur la musique.



LE CINEMA EN TCHECO-SLOVAQUIE ET EN AUTRICHE

D'après un rapport établi par le Comité de l'Assemblée Nationale Tchéco-Slovaque, chargé d'étudier la législation des salles de cinémas dans la nouvelle République, il existerait actuellement, en Tchéco-Slovaquie, 450 cinémas donnant environ par an 180,000 représentations avec un public de 40,000,000 de personnes. Cette étude laissait prévoir que le nombre des cinémas serait avant peu doublé.

En se rapportant aux statistiques, on voit que les films importés, 2,580,000 pieds, soit environ 60% du total, venait d'Allemagne. 582,000 pieds, soit 14%, de France, et 12% des Etats-Unis et le restant d'Italie, de Norvège et de Hongrie. Les films préférés du public paraissent être les films américains. L'American Film Co., et la Société Brogaha ont créé une compagnie au capital de 5,000,000 de couronnes, divisée en 12,500 actions de 400 couronnes. Ces deux compagnies déploient beaucoup d'activité dans l'Europe Centrale et se proposent d'élever un bâtiment pour y prendre des films.

Sur les 60,500 pieds de négatifs et les 262,500 pieds de positifs employés pour la production des films en 1919, presque tout fut acheté à une compagnie de Berlin.

Le plus grand théâtre de la Tchéco-Slovaquie est le Peklo, qui peut contenir 1,000 spectateurs. Le second théâtre, au point de vue des places, est le Svezor, à Prague, avec 900 places. En semaine, il y a trois représentations par jour et quatre représentations les dimanches et jours de fêtes. Les prix varient de 80 hellers à 6 couronnes à l'orchestre, à 7 couronnes 50 pour une place dans une loge.

La licence pour l'ouverture d'un cinéma est d'environ 4,000 couronnes, payée une fois pour toutes. Des nouvelles licences ont été accordées à des soldats mutilés. Les taxes imposées à cette industrie sont nombreuses. Celles perçues par l'Etat et par la ville s'élèvent à 22½% et les taxes de guerre sur le revenu, sur les bénéfices nets, s'élèvent jusqu'à 15 et 20% du prix des places.

Les machines employées pour la projection sont presque toutes de fabrication allemande. Il existe cependant une usine tchéco-slovaque qui fabrique des machines et des films. Dans les grandes salles, les opérateurs reçoivent de 80 à 1,000 couronnes par mois. Les travailleurs de Prague ont demandé une augmentation de 3,000 couronnes par mois, mais leur demande a été repoussée. Les employés au guichet touchent 150 couronnes par semaine et les musiciens de 800 à 1,500 couronnes par mois.

• • •

L'industrie du Cinéma en Autriche est au point où se trouvait cette industrie aux Etats-Unis il y a dix ans. Vienne

possède environ 168 salles de cinémas. Sur ce total, l'un des théâtres peut contenir 2,000 spectateurs, 7 de 800 à 1,000, 100 de 300 à 800 et 60 moins de 300.

Sauf les grandes salles, la plupart des cinémas sont médiocrement organisés. La ventilation est défectueuse et ressemblent à des hangars à marchandises qui seraient des salles aux Etats-Unis il y a quelques années. Bien peu de salles ont été construites spécialement pour cet usage.

Les prix d'entrée varient entre 20 et 3 couronnes, ce qui, au cours présent du dollar (150 couronnes pour un dollar) met la place à deux ou trois cents. Les catégories de places sont nombreuses. On compte bien une douzaine.

Types de films aimés du public

Les films les plus aimés du public sont ceux de fabrication française, les films allemands sont demandés quand l'étoile qui paraît sur l'écran est aimé du public. Mais les films italiens n'ont pas obtenus de succès, sauf dans quelques drames sensationnels. Dans les ouvrages français et allemands, c'est le drame de société qui est le plus demandé. Quelques séries de drames américains sont demandés, particulièrement les histoires de détectives et les drames policiers, mais il faut que la scène se passe dans une ville ou dans les salons. On n'aime pas les histoires du Far-West.

Les films excentriques sont appréciés mais peu connus. Les films de comédiens américains frappent l'imagination, mais ne sont pas encore très connus, alors que les comédiens français jouissent de la faveur publique. Le film épisode n'est pas demandé.

On change le programme deux fois par semaine et les théâtres ne trouvent pas avantageux de couper les drames en épisodes occupant plusieurs soirées, car la durée des représentations est plus courte qu'en Amérique.

Règlements et licences

En raison du régime des restrictions apportées à la consommation de l'électricité, tous les théâtres doivent être fermés à 10 heures du soir en été et à 8 heures en hiver.

Bien qu'il y ait trois représentations par jour, les théâtres doivent fréquemment fermer pour économie d'électricité.

Le programme comprend généralement un drame, un film de modes ou de voyages et un film comique.

C'est la police qui délivre les licences nécessaires et ces licences doivent être renouvelées annuellement.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

LE JUSTICIER

D'après l'anglais

Par E.-PIERRE LUGUET

No 3

(Suite)

CHAPITRE XVIII
L'USURIER DE YANINA

C'était Abdul Meschid, l'usurier de Yanina, à qui Monte-Cristo avait permis de rouvrir sa boutique, après la restauration d'Haydée sur le trône d'Ali Tebelen. Et bien qu'il fût Turc, c'était le seul marchand important de la ville, et les habitants avaient pétitionné pour qu'il restât, à cause du prix peu élevé auquel il vendait ses marchandises. Il leur importait peu qu'il se les procurât chez les contrebandiers, tant qu'ils pourraient les acheter au-dessous du prix du cours.

Le marchand se tourna sur sa chaise et regarda longuement Zuleika. Il lui dit enfin :
—Vous avez mis le temps à prendre votre décision.

Le vieillard descendit de son siège, alla ouvrir la porte pour voir si personne n'écoutait, et s'étant assuré qu'ils étaient seuls, il la ferma, mit le verrou, puis fit asseoir la jeune fille.

—Vous avez du sang turc dans les veines, et devez haïr ces Giaours, ces chrétiens, comme je les haïs. Je vis parmi eux, parce qu'il est de mon intérêt d'en agir ainsi, et au bout du compte, je leur fais payer cher ce que je leur vends. Saïd, le fils de Saïd-Pacha était absent lorsque le comte massacra son père. C'est à cela qu'il doit la vie, mais il a juré de se venger. Il peut reprendre possession du palais, rétablir le harem que possédait son père, et faire de cette infidèle Haydée, la favorite. Il y a quinze jours, déguisé en derviche errant, il vint vers moi pour me demander mon aide. Je la lui accordai aisément, à cause de notre race commune, et aussi parce que je serai grand trésorier sous le gouvernement. Les ballots que vous voyez ici, et qui paraissent contenir des marchandises, sont en réalité pleins de munitions. Saïd, le jeune homme, a vingt-cinq hommes prêts à pénétrer dans le palais. Le peuple est lâche. Si le palais est pris, le gouvernement proclamé, le peuple l'acclamera avec le même enthousiasme qu'il vient d'acclamer Haydée. Le prince doit avoir le palais; c'est pour cela que je vous ai arrêtée l'autre jour dans la rue.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Deux protégés du comte de Monte-Cristo, Maximilien Morrel et Valentine Villefort se marient. Des ennemis du comte veulent se venger de lui sur le jeune couple. Danglars, sa femme et son fils Benedetto forment un complot. Maximilien est entraîné dans un piège et fait prisonnier.

Il est conduit à l'île de Monte-Cristo où Benedetto le fait enterrer vivant. Lord Hortleigh pour consoler Valentine se met à la recherche de Maximilien. Il va d'abord avertir en Grèce le comte de Monte-Cristo. Celui-ci fait lui-même les recherches et laisse Hortleigh pour veiller sur sa femme Haydée. M. de Villefort, échappé de l'asile des aliénés enlève sa fille Valentine. L'esclave Zuleika soulève une révolution contre Haydée dont lord Hortleigh est le chef.

—Vous m'avez dit, répondit Zuleika, de faire passer le jeune Saïd et ses hommes par l'escalier secret. C'est une trahison que vous me demandez de commettre, et je n'y aurais pas consenti si je n'avais des raisons de haïr ma maîtresse.

—Consentez-vous?

—Je consens!

—Quand viendra Saïd?

—Il nous faut profiter de l'absence du comte de Monte-Cristo. Je vais envoyer un mot à Saïd, il sera à l'entrée secrète ce soir à minuit.

—Je serai prête! Le palais est gardé à l'intérieur, par cinquante soldats. Il faudra s'en délivrer.

—Ils seront pris par surprise, et ne pourront résister malgré leur nombre.

—C'est bien. Quelle sera ma récompense?

—La liberté. Votre titre de princesse. En outre, ce que vous demanderez vous sera accordé.

—Je ferai connaître mes désirs à Saïd lui-même, quand il viendra.

—Dès lors, rentrez au palais avant que votre absence n'y ait été remarquée, souvenez-vous : A minuit!

—A minuit.

CHAPITRE XIX

L'ENLEVEMENT

Valentine dormait profondément, lorsque son père maniaque, se glissa dans sa cham-

bre, tenant à la main sa fiole de poison, couleur de rubis.

—Comme elle est belle, murmura-t-il, arrêté au pied du lit. Comme elle ressemble à sa mère! On ne nous séparera plus; on ne me remettra plus dans la cellule noire. C'est mon enfant, ma fille; elle m'appartient.

Il présenta le flacon à la lumière et étudia son contenu.

—Deux gouttes sur les lèvres, murmura-t-il, elle est insensible!

Il se pencha sur la jeune femme endormie et déboucha la fiole. Sa main tremblait, une sueur glaciale apparaissait sur son front. Il comprenait la gravité de son acte, car il était sain pour toutes choses, excepté dans son amour dément pour sa fille.

« Dieu fasse, songea-t-il, que ce ne soit pas la mort que je verse à mon enfant! »

Plaçant son flacon au-dessus des lèvres de la dormeuse, il y laissa tomber deux gouttes, reboucha la fiole et la replaça sur la table.

L'effet du poison, sa rapidité, épouvantèrent M. de Villefort.

Les gouttes n'eurent pas plus tôt touché les lèvres de Valentine, qu'un frisson convulsif parcourut tout son corps. Elle ouvrit les yeux, s'assit dans son lit, les regards fixés sur son père, qui, tremblant, était devenu d'une pâleur livide.

Elle essaya de parler; les mots ne purent s'échapper de sa gorge contractée; elle ne put que balbutier :

—Mon père!

Alors, les mains étendues, comme si elle eut appelé à l'aide, elle retomba sur son lit.

—Dieu ait pitié de moi, gémit-il. C'est la mort.

En proie à un trouble, à une émotion intenses, il n'eut pourtant pas un instant l'idée d'abandonner ses projets. Il l'emporterait, se confiant aux indications inscrites sur la fiole, espérant voir renaître son enfant au bout du temps déterminé.

En dépit de son âge, et des épreuves qu'il avait déjà subies pendant son incarcération à l'asile Bicêtre, lors de sa fuite, c'était un homme fort et puissant, et le corps fragile de sa fille ne pesait pas plus qu'une plume à ses bras.

Avec la tendresse d'une mère, il vêtit Valentine de la robe qu'elle avait quittée, puis la soulevant du lit, la porta dans sa chambre, où il la plaça sur un divan.

Il revint ensuite chez elle, ramassa les objets dont elle pouvait avoir besoin pour s'éloigner et fit un paquet. Dans un tiroir, il trouva une bourse contenant environ mille

francs d'or et de billets, il la mit dans la poche de la soutane qu'il portait.

Le paquet accroché à son bras, il retourna dans sa chambre, enleva une fois encore le corps inerte de sa fille, et après avoir mis un baiser sur son front impassible, gagna en la portant, le grand linteau en relief qui courait tout autour du château, au bas de la fenêtre.

Le ciel était plein d'étoiles, et la lune répandait sa lumière argentée sur le mur garni de lierre, montrant clairement à l'ex-procureur le chemin qu'il devait parcourir pour atteindre le sol.

Il tenait Valentine du bras gauche, et de sa main droite, secoua le tronc mince, mais fort du vieux lierre. Les feuilles agitées jonchèrent le sol, le lierre ne céda pas.

—Il nous soutiendra, murmura-t-il.

Le fou regarda au-dessous de lui. Tout y était obscur et silencieux. Personne au château ne pouvait deviner qu'il allait s'y produire des événements extraordinaires; les environs n'étaient pas surveillés; il n'y avait pas même un chien dont les cris pussent donner l'alarme.

M. de Villefort s'accrocha des jambes au tronc du lierre, le saisit fermement de la main droite.

Lentement, le monomane se mit à descendre de branche en branche; les feuilles frappaient Valentine au visage. Une fois, son pied glissa, il poussa un cri de terreur et perdit presque prise. Mais il eut assez de sang-froid pour se retenir à temps et, après un instant de repos pour prendre haleine, il poursuivit sa périlleuse descente.

Aussitôt que ses pieds touchèrent le sol, il se mit à courir à travers le parc avec la légèreté d'un daim, et franchit le petit mur qui le séparait de la grande route. De l'autre côté de cette route, une épaisse forêt commençait. Son précieux fardeau, étroitement enlacé, le fou se jeta dans les fourrés en s'écriant:

—Maintenant, elle est bien à moi! Ni le ciel ni la terre ne nous sépareront!

L'enlèvement avait été accompli de façon tellement silencieuse que personne au château ne s'était éveillé. Les serviteurs se levèrent le lendemain matin comme à l'habitude, et firent leur travail accoutumé en attendant le réveil de leur maîtresse et de son père, arrivés si étrangement la veille au soir.

Un ou deux donnaient les derniers soins à la table, dressée dans la salle à manger, et s'étonnaient de ne pas voir Valentine, qui se levait habituellement de bonne heure. Ils exprimaient librement aussi leur opinion sur M. de Villefort, quand on entendit un bruit de roues; le mail-coach s'arrêta devant la grille.

—Oh! Madame! Oh! Monsieur! s'écria l'un d'eux, exprimant les sentiments des autres, nous sommes bien heureux de vous voir revenus. Madame vous attendait. Elle souffre tant depuis la disparition de Monsieur!

—Oui, répondit Julie; et je suis bien anxieuse moi-même du sort incertain de mon malheureux frère.

—Oui, ajouta M. Herbault, et nous apportons aussi une importante nouvelle. M. de Villefort s'est échappé de l'asile de Bicêtre.

—De l'asile de Bicêtre! s'écrièrent en chœur tous les domestiques.

—Oh! Monsieur, s'écria la femme de chambre qui avait parlé d'abord, tremblant de la tête aux pieds, nous ne savions pas qu'il était fou. Il nous parlait si raisonnablement hier au soir.

—Mais ma fille, de quoi parlez-vous? demanda Julie épouvantée.

—Il est arrivé ici hier au soir. Madame l'a fait coucher dans la chambre de Monsieur. Il n'est pas encore descendu, ni Madame non plus.

—Et il est déjà dix heures, s'écria Emmanuel, en examinant sa montre. Le cœur me manque, Julie, cours sans perdre une seconde à la chambre de Valentine. Je m'occuperai de M. de Villefort. Dieu veuille que sa venue, n'annonce pas une calamité nouvelle.

—Une calamité nouvelle, répéta une voix dont la forte résonnance surprit tous les assistants, et les remplit ensuite d'une joie sans borne.

—Le comte de Monte-Cristo! s'écria Julie, en apercevant sa haute taille au seuil de la chambre. Jamais votre arrivée inattendue n'aura été accueillie avec autant de joie.

Elle s'élança dans ses bras ouverts, et le comte l'embrassa au front.

—Ma chère enfant, dit-il, j'arrive juste de Yanina, où la nouvelle de l'enlèvement de Maximilien m'était parvenue. Je n'espérais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ici, vous ou votre mari. Il serra chaudement la main de M. Herbault.

—Je suis venu, poursuivit-il, pour offrir mon assistance à Valentine. Il n'y a que quelques instants que je suis débarqué, et me voici. Mais où est-elle? Quelle est cette nouvelle calamité dont vous parliez?

Emmanuel raconta brièvement les circonstances de l'évasion de l'ex-procureur du roi, et les raisons de sa présence dans la maison.

—Ceci peut être sérieux ou ne peut l'être, dit gravement le comte. Nous devons faire une enquête. Une servante va conduire Julie à la chambre de Valentine, tandis que quelqu'un nous mènera tous deux à celle de M. de Villefort.

Cet ordre fut immédiatement exécuté. Au bout d'une minute, le comte et ses compagnons s'étaient convaincus que le lit n'avait pas été défait. En outre, le maniaque s'était échappé par la fenêtre ouverte, se servant du lierre pour descendre.

—C'est bien un acte de fou, dit le comte. Il n'y avait qu'un dément pour tenter une si périlleuse expérience.

Un cri de Julie, dans la pièce voisine, attira à cet instant l'attention de tous.

—Quelle calamité s'est produite, s'écria Monte-Cristo, en courant à la porte qui séparait les deux chambres, suivi de M. Herbault.

Julie était debout au centre de la seconde pièce, pâle comme une morte, tremblante comme la feuille.

—Valentine n'est plus là, dit-elle d'une voix de terreur et d'angoisse, et voilà ce que j'ai trouvé!

Elle montrait la fiole de poison.

CHAPITRE XX

LA FUREUR DE BENEDETTO

Maximilien attendit que la fureur de Benedetto fut un peu calmée, puis il répéta tranquillement:

—Je suis prêt à mourir.

—Oh! raila l'assassin; sois tranquille, tu mourras. Mais chacune des tortures infligées par le comte de Monte-Cristo au baron Danglars te seront imposées pour te conduire à la mort.

—Je suis prêt! répliqua bravement le jeune homme.

—Nous verrons, répliqua Benedetto, en faisant un signe à ses hommes.

Ceux-ci sautèrent immédiatement sur Maximilien, le renversèrent, et le ligotèrent pieds et poings, avec des cordes qu'il avaient apportées.

La fosse qui avait contenu le trésor était semblable à un tombeau ouvert.

—Fourrez-le dans ce trou, commanda Benedetto, son œil noir étincelant d'une cruauté démoniaque. Si nous ne trouvons pas le trésor, lui du moins, y trouvera la mort.

Cet ordre, exécuté aussitôt que donné, qu'il souffre de la faim et de la soif jusqu'à la mort!

Ils l'abandonnèrent ainsi, la lumière de leurs torches diminuant à mesure qu'ils se retiraient. Bientôt la grotte fut plongée dans des ténèbres profondes.

Il demeura la nuit entière, enfermé dans ce tombeau. L'humidité de la terre le glaçait; les cordes dont il était lié lui pénétraient dans la chair; et à ses tortures physiques s'ajoutaient le souvenir de sa chère Valentine, éloignée de lui, pleurant et gémissant, et qu'il ne reverrait jamais; il se sentait perdu et affolé.

Au milieu des cris et des dires des pirates qui soupaient dans la grotte voisine, il entendit tout-à-coup des coups faibles frappés, répétés à intervalles réguliers, sans pouvoir comprendre ce qu'ils signifiaient.

Ce bruit provenait de la demeure souterraine du comte de Monte-Cristo et d'Haydée, devenue le théâtre de la débauche des contrebandiers.

Les divans de satin, les meubles somptueux, les nattes et les tapis de Turquie, servaient aux bandits pendant les périodes où ils n'étaient pas en expédition.

Deux hommes s'étaient rendus à bord du *Feranti* et en avaient rapporté un tonnelet d'eau-de-vie. La liqueur de feu faisait son œuvre, une scène d'orgie sauvage ne tarda pas à se produire.

Quand le baril fut vide, Benedetto, dont le cerveau était resté calme et lucide, malgré des libations, appela ses hommes.

—Nous partirons demain matin, dit-il, mais avant il nous faut rendre toute évasion impossible. Vous allez ramasser des quartiers de roc et murer l'entrée de la cave.

La bande, aux trois-quarts ivre, se mit à l'œuvre, et c'est ce bruit que, du fond de sa solitude, Maximilien entendait.

Quand les premières lueurs de l'aube apparurent à travers les interstices de la voûte, le mur était entièrement élevé.

—Et maintenant, s'écria Benedetto, qui surveillait son œuvre diabolique avec une évidente satisfaction, ma mission est terminée. Je retourne à Paris, faire mon rapport à ma mère et au baron Danglars.

La barque quitta le souterrain, et fut bientôt à bord du *Feranti*, qui mit immédiatement à la voile, le cap dans la direction de la France. Maximilien devait s'être assoupi vers le matin; il n'entendit rien du départ du navire.

Quand il ouvrit de nouveau les yeux, le souterrain était éclairé par des rayons de voûte. Il avait dormi tout le long du jour.

Ses membres raidis et glacés lui rappelèrent la nuit terrible qu'il venait de passer et le sort affreux qui semblait devoir être le sien. L'instinct de la vie, ravivée par le repos, la lumière qui le baignait, lui rendirent l'énergie disparue.

Bien qu'il fut ligoté des poignets et des chevilles par un violent effort, il réussit à s'asseoir.

Ses yeux cherchèrent enfin la sortie de la cave, mais en vain. Un mur compacte l'environnait. Tout d'abord, il ne se rendit pas compte de ce qui avait pu se passer, puis lentement, mais sûrement, il comprit que les seules issues possibles du souterrain avaient été condamnées.

Il était enseveli vivant dans une tombe!

Guidé par les bons vents et par la mer, le *Feranti* entra dans le port de Marseille, une semaine environ après avoir quitté l'île de Monte-Cristo.

Benedetto donna le navire à son équipage, satisfait de cette paie qui lui donnait la possibilité de poursuivre ses fructueux voyages.

Il se vêtit à la façon des nobles Italiens, poussant l'audace jusqu'à reprendre son ancien titre de comte Andréa Cavalcanti.

C'est sous ce nom qu'il retint sa place pour Paris, et, la diligence ne devant pas partir avant deux heures, il tua le temps en flânant dans la ville.

Tandis qu'il se livrait à cette agréable occupation, une femme en grand deuil, qu'il reconnut de suite, s'avança vers lui. C'était Mercédès, la femme du comte de Morcerf, qui s'était suicidé à la suite de ses hontes, et la mère d'Albert de Morcerf, parti en Algérie pour combattre les Arabes.

Benedetto s'enfonça dans l'ombre d'une porte cochère, et dès que Mercédès eut passé sans l'apercevoir, il décida de la suivre.

Bien qu'elle portât un voile, il pouvait distinguer ses traits pâles, altérés par la trace des larmes. Mme Herminie et le baron sans doute, avaient dû entrer en scène, tandis qu'il était engagé avec Maximilien.

Il lui sembla intéressant de savoir s'ils avaient rencontré le même succès, et pensa apprendre quelques choses en suivant Mercédès à distance respectueuse, mais sans jamais la perdre de vue.

Elle marcha lentement, timidement, jusqu'à ce qu'elle eut atteint l'auberge d'où partait la diligence, qui faisait aussi le service postal de la ville.

—Elle va demander s'il y a une lettre de son fils, pensa Benedetto en entrant lui-même à l'auberge, par la porte qui donnait sur la salle commune. Il y but pour la forme et

passa dans la pièce adjacente, où se distribuaient les lettres, et se plaça de façon à voir et à entendre ce qui se passerait sans être aperçu lui-même.

Mercédès s'avança vers le guichet du buraliste et, d'une voix défaillante, comme si elle eut craint la réponse qu'elle allait recevoir, demanda :

—Y a-t-il une lettre de mon fils aujourd'hui ?

L'employé secoua la tête.

—Mon Dieu! soupira Mercédès, en serrant les mains d'un geste désespéré. Il m'avait promis de m'écrire chaque semaine et voilà plus d'un mois que je n'ai rien reçu.

—C'est bien cela, murmura Benedetto, pour lui-même. Le baron s'est évidemment mis à l'œuvre.

—A propos, Mme la comtesse, il y a une lettre pour vous. Elle vient de Paris.

—Ah! oui; cette lettre doit être de Mme Danglars. Elle est venue me voir l'autre jour, et, apprenant à quel point j'étais inquiète, m'a promis d'obtenir des nouvelles du ministère de la guerre.

—Ainsi ma chère mère n'est pas restée inactive, songea l'espion.

Mercédès arracha presque la lettre des mains du buraliste. C'était en effet, de Mme Herminie. D'après les dernières informations reçues d'Algérie, disait-elle : Albert de Morcerf avait été jugé par une Cour martiale huit jours auparavant, pour voies de fait envers un officier supérieur, et condamné à être fusillé le lendemain matin. On n'avait pas de nouvelles relatives à l'exécution, mais les fonctionnaires du département de la guerre ne doutaient pas que la sentence eût été exécutée.

En lisant ces affreuses nouvelles, Mercédès semblait pétrifiée. Elle demeura ainsi pendant quelques minutes, rigide, puis avec un gémissement, elle tomba sur le sol.

Benedetto sortit de son coin, ramassa la lettre et la lut, penché sur le corps inerte de la pauvre mère.

CHAPITRE XXI

LE DERNIER APPEL

A minuit!

Ces mots sonnaient encore aux oreilles de Zuleika, tandis qu'elle se hâtait vers le palais, avant la rentrée de lord Hartleigh et d'Haydée.

A minuit, Saïd-Pacha conduirait ses co-conspirateurs à l'entrée secrète qu'elle livrerait, comme elle l'avait promis; après un combat court, mais sanguinaire, Yanina et la comtesse de Monte-Cristo tomberaient entre les mains des Turcs. Saïd-Pacha monterait sur le trône, Haydée deviendrait son esclave, et lord Hartleigh...

Zuleika avait atteint le palais et changé de robe, quand elle songea qu'elle n'avait pris aucune précaution pour la sécurité du jeune noble.

Elle se trouvait à ce moment debout devant la fenêtre de sa chambre, et tandis qu'elle songeait à ces choses, elle vit Haydée et son escorte débarquer du yacht, monter en palanquin, lord Hartleigh près d'elle, à la place qu'occupait habituellement le comte de Monte-Cristo.

—Il usurpe pas à pas les droits du mari! s'écria-t-elle, et non seulement la princesse le lui permet, mais encore elle l'y encourage. Il est épris d'elle. Toutes ses actions le prouvent, et pourtant, malgré tout, je l'aime! Il faut l'arracher à cette sirène avant que Saïd-Pacha n'ait livré son assaut. Il serait massacré si les conspirateurs le trouvaient ici. Nous partirons... il le faut!

Le palanquin et ses porteurs arrivaient maintenant au palais et Zuleika fut bientôt appelée en la présence de sa maîtresse. Haydée était dans son appartement privé, elle avait changé son costume de yachting pour la robe d'intérieur qui lui seyait le mieux, et jouait de sa guzla, devenue parfaitement odieuse à Zuleika.

Lord Hartleigh avait également retiré son costume de mer, et, à-demi étendu sur un divan, l'écoutait.

—Toujours ensemble! gronda la jeune fille turque en entrant. Ne pourra-t-on les séparer que par la force ?

Haydée fit signe à Zuleika de s'asseoir à ses pieds sur une ottomane basse, puis, du ton bienveillant qui lui était habituel, dit :

—Je t'ai fait appeler pour te parler du service que lord Hartleigh vient de me rendre.

—Ce service ne vaut pas qu'on en parle, Comtesse!

—Vous m'avez sauvé la vie, protesta-t-elle, avec un long regard de gratitude, et, si vous considérez ce service comme insignifiant, c'est que mon existence a bien peu d'importance à vos yeux.

—Que s'est-il donc passé? demanda Zuleika.

—J'étais appuyé à la lisse du couronnement du yacht, lorsqu'une bouffée de vent soudain heurta les voiles. Le navire pencha d'un côté et je fus précipité dans la baie...

—Que ne t'es-tu noyée, pensa l'esclave.

—... J'aurais certainement péri si lord Hartleigh n'avait héroïquement plongé et s'il ne m'avait soutenue sur ses bras jusqu'à ce qu'une embarcation pût être abaissée par l'équipage. Je n'oublierai jamais sa bravoure!

—J'en suis plus que réconforté, Princesse, répondit galamment l'Anglais, par la simple mention que vous en faites.

—J'espère, pour l'amour de vous, Princesse, dit Zuleika, que lord Hartleigh n'aura pas de nouvelle occasion de montrer un tel héroïsme... Je m'arrangerai pour cela! ajouta-t-elle mentalement.

Haydée parla de l'incident le reste de l'après-midi; en souhaitant bonne nuit au jeune homme, elle y fit encore allusion. Il s'imagina que sa petite main restait dans la sienne plus longtemps qu'à l'habitude et qu'elle tremblait légèrement.

Dans sa chambre il se demanda s'il ne s'était pas trompé et si, autre chose que la simple gratitude ne lui avait fait donner une telle importance à un fait aussi simple.

Son cerveau bouillonnait, troublé par ces pensées contradictoires; il résolut de les chasser par le sommeil.

Il était sur le point de fermer sa porte, lorsque Zuleika l'ouvrit, vêtue d'un costume de voyage.

—Que signifie ceci, Zuleika? demanda-t-il, sur le ton de la surprise.

—Que je suis sur le point de quitter le Palais.

—Vous allez partir avant le retour du comte, après m'avoir promis à moi-même...

—Quand il rentrera, ses gardes seront morts, Yanina, au pouvoir des Turcs, Saïd-Pacha sur le trône et Haydée dans le harem de Saïd.

—Vous rêvez, jeune fille!

—Je dis la vérité. Ecoutez! minuit sonne; avant que le dernier écho du dernier coup soit éteint, Saïd-Pacha paraîtra!

—Je défendrai le Palais au prix de ma vie.

—Vous serez massacré avec les autres si vous y restez. Je ne suis venue ici que pour vous sauver la vie. Venez, nous échapperons et nous échapperons seuls.

Elle lui tendit la main, comme pour l'entraîner hors de la chambre.

—Jamais, s'écria-t-il, je mourrai d'abord! Mais ce que vous dites est impossible. Le Palais est fortement gardé au dehors, Saïd-Pacha ne pourra y pénétrer.

—L'entrée secrète n'est pas gardée. Elle n'est même pas fermée à clef.

—Ah! il y a donc un traître dans ces murs?

—C'est moi qui ai ouvert la porte!

—Misérable! Laissez-moi passer!

Il s'élança pour l'écartier, mais elle tira une dague de sa ceinture et la lui mit sur la poitrine.

—Oui, je l'ai fait, répéta-t-elle, parce que ja haïs Haydée et que je vous aime. Venez Milord, le dernier coup de minuit est sonné; venez avant qu'il ne soit trop tard.

—Laissez-moi passer, cria-t-il encore. Je veux aller à cette porte pour la fermer, ou pour la défendre avec ma vie! Traïtresse, laissez-moi passer!

—Vous ne passerez que sur mon cadavre! répliqua-t-elle, agitant de nouveau son poignard.

Au même instant, le cri de guerre des Turcs, le roulement de pas nombreux et pressés, des vociférations sauvages se firent entendre.

Saïd-Pacha et sa bande venaient d'entrer dans le Palais.

CHAPITRE XXII

LE CONFLIT

Il n'y avait pas un instant à perdre.

La vie d'Haydée, mieux encore, son honneur, étaient en jeu, et Zuleika se tenait là une dague à la main, empêchant Lord Hartleigh de sortir.

Le bruit du combat prouvait, il est vrai, que Saïd-Pacha avait rencontré quelque résistance, après avoir pénétré dans le Palais, mais de quelle durée serait-elle?

—Méprisable femme! s'écria-t-il, en s'adressant à Zuleika; croyez-vous gagner mon amour par la trahison.

—Haydée ne l'aura plus! Abandonnez-le. Elle n'est pas digne d'être sauvée des griffes de Saïd-Pacha.

—Pas digne d'être sauvée! s'écria lord Hartleigh. Pour la dernière fois, laissez-moi passer.

—Vous ne sortirez pas d'ici.

Avec un hurlement de fauve, il s'élança sur elle, cherchant à l'éloigner de la porte et à lui arracher son arme.

Un violent combat suivit, au cours duquel Zuleika plongea son arme dans la poitrine de son adversaire.

Il recula et serra ses mains sur sa blessure pour arrêter le sang.

En voyant les mains et les vêtements du jeune homme teints de sang l'esclave comprit l'horreur ce qu'elle avait fait.

—Qu'Allah ait pitié de moi, s'écria-t-elle, aussi pâle qu'une morte. J'ai versé le sang de l'homme que j'aime!

Elle s'élança vers lui, comme pour se jeter sur son corps et arrêter l'hémorragie; mais elle défaillit et s'éroula sur le sol. La blessure, fort heureusement était fort légère. Sans s'inquiéter du sang qui en coulait, lord Hartleigh ramassa la dague, échappée des doigts de Zuleika, passa sur le corps de la jeune fille, et courut dans la direction du combat, dont le bruit parvenait jusqu'à lui.

Ali, le Nubien géant, conduisant une poignée de gardes du Palais, avait chassé les envahisseurs dans la cour intérieure, où la bataille se livrait maintenant.

Saïd-Pacha ne semblait pas averti que le comte de Monte-Cristo avait laissé derrière lui, Ali, le terrible muet, et que cet homme, armé de son yatagan, pouvait tenir tête à vingt adversaires.

Lorsque l'esclave aperçut lord Hartleigh, il lui fit une succession de signes rapides, destinés à lui faire comprendre qu'il suffisait pour repousser les envahisseurs, et qu'il devait, lui, se rendre à la chambre d'Haydée pour s'assurer qu'elle était sauvée.

Le jeune homme comprit et obéit.

Il arriva d'ailleurs au moment opportun à l'appartement de la comtesse.

Elle ne s'était pas encore retirée quand eut lieu l'attaque.

Vêtue d'une robe de nuit flottante et servie par une seule esclave, elle s'était étendue sur un divan, lisant un roman anglais que lui avait offert lord Hartleigh, quand elle tressaillit au bruit du choc des armes, aux cris des combattants.

—Grands dieux! s'écria-t-elle, le Palais est attaqué! Courez, voyez ce que cela veut dire!

Mais l'esclave à qui ces mots s'adressaient tombant sur les genoux, en proie à une abjecte terreur, se suspendit aux robes de sa maîtresse.

—Lâche, tu as peur! s'écria la fille d'Ali Tebelen, avec mépris. Je vais y aller moi-même.

Elle se dégagna des bras de sa servante, et, allant à la porte, enleva les verrous et l'ouvrit.

Comme elle le faisait, un jeune Turc, richement habillé, passa le seuil.

C'était Saïd-Pacha lui-même.

A la première attaque, avant qu'Ali put réunir des forces suffisantes pour résister aux envahisseurs, Saïd s'était séparé de sa bande en lui ordonnant de continuer le combat, pendant qu'il capturerait la princesse. Il était parvenu jusque là sans être aperçu par les défenseurs du palais, engagés au plus fort de l'action.

L'esclave d'Haydée défaillit de frayeur à la vue du visage bronzé et des armes terribles du Musulman, mais la Princesse lui fit face avec bravoure.

—Qui êtes-vous et que voulez-vous, dit-elle.

—Je suis Saïd-Pacha, le légitime monarque de Yanina, répondit-il, et vous serez la favorite de mon Harem.

—Vous mentez, répondit-elle bravement. C'est moi qui suis la Souveraine légitime; je ne serai pas votre favorite, mais votre justicier.

En même temps, elle tirait de sa poitrine une dague enrichie de diamants et défia Saïd-Pacha de l'approcher.

—Ainsi, vous voulez lutter, ma jolie amazone, s'écria Saïd en riant. Je ne vous en aimerai que mieux, lorsque je vous aurai conquise. Je ferai de vous ma Sultane quand je monterai sur le trône de Yanina.

—Misérable!

—Mais vous êtes une femme et je suis un homme, poursuivit-il dédaignant l'interruption. Je veux vous accorder les avantages dus à votre sexe. Je ne me servirai d'aucune arme. Mes mains nues contre votre poignard!

Haydée n'était pas une femme ordinaire. C'était une princesse grecque, accoutumée dès son enfance au maniement de l'acier.

Son père lui-même lui avait appris à se servir efficacement d'une dague. Cependant, elle répugnait à rencontrer un adversaire sans défense; elle aurait préféré lutter à armes égales.

Peut-être le jeune homme devinait-il ce sentiment en déclarant la façon dont il voulait combattre.

C'est de la façon la plus étrange qu'il engagea la lutte. Il se mit à tourbillonner autour d'Haydée, resserrant de plus en plus le cercle.

Frappé à plusieurs reprises, il évita toujours le coup et continua son mouvement de rotation qui rendit Haydée nerveuse et lui troubla la vue.

Soudain ses bras bruns lancés en avant, ses mains vigoureuses saisirent la jeune femme au poignet. Elle était prisonnière. Sans desserrer son étreinte il arracha le poignard des mains de la princesse et le jeta loin de lui.

—Croyez-vous à présent que je me vantais! Croyez-vous à présent que vous êtes à moi?

Haydée, sans répondre, cherchait à échapper à son ravisseur, mais en vain!

—Je vous avais déjà vue de loin, ajouta Saïd, l'enfermant plus étroitement dans ses bras, sans plus se soucier des efforts de la jeune femme que de ceux d'un enfant, mais je ne vous savais pas si belle!... Reconnaissez ma souveraineté, vous la partagerez avec moi! Vous serez ma Sultane!

—Jamais! cria-t-elle, désespérément.

—Comme il vous plaira. Mes hommes sont probablement à cette heure maîtres du Palais. Je vais leur montrer la prise glorieuse que j'ai faite!

Il enleva dans ses bras le corps délicat de la princesse, et s'élançait hors de la chambre, quand lord Hartleigh s'y précipita.

—Sauvez-moi, Milord ! s'écria-t-elle, appelant à l'aide pour la première fois.

Saïd, sa capture dans les bras, sentit sa situation, fort désavantageuse, mais ne voulut pas l'abandonner. Il la maintint d'un seul bras, et tira un yatagan qui rencontra aussitôt l'arme de lord Hartleigh. Ce dernier, fort de sa bonne cause, luttait comme un lion.

Saïd-Pacha, poussé contre le mur, dut abandonner sa prisonnière pour faire face à son nouvel adversaire.

L'Anglais, cependant, par une attaque rapide, fit sauter l'arme des mains du jeune Turc, puis, bondissant sur lui, le renversa sur le sol. Les genoux sur la poitrine, il le tint à la gorge et leva sa dague.

—Le tuera-t-il ? demanda-t-il à la comtesse.

—Non. Qu'on le ligotte et qu'on l'enferme dans les souterrains du palais. Mon mari décidera de son sort.

Saïd écouta ces paroles dans un sombre silence. Depuis sa défaite, ses lèvres ne s'étaient pas ouvertes.

Ali, son yatagan sanglant à la main, entra au même moment et fit un geste de triomphe.

—Victoire ! s'écria lord Hartleigh. Se sont-ils donc sauvés ?

—Vous voyez, dit Haydée, montrant Saïd encore maintenu par lord Hartleigh, nous avons fait un prisonnier. Combien en avez-vous ?

Ali secoua la tête.

—Quoi ! aucun ? demanda le jeune noble.

Ali hocha la tête de nouveau. Puis, avec son yatagan, il fit un geste tragique, auquel il était difficile de se méprendre.

—Vous voulez nous faire entendre, dit la comtesse de Monte-Cristo, non sans frissonner un peu, que vous avez égorgé tous ceux qui n'avaient pas été tués pendant le combat.

Ali baissa la tête en signe d'assentiment. Un large sourire montrait ses dents d'ivoire fendit ses lèvres d'une oreille à l'autre.

CHAPITRE XXIII

LA PROMESSE DE ZULEIKA

Ce n'est qu'après le départ d'Ali et du prisonnier, au moment où lord Hartleigh se disposait à le suivre, que la jeune femme remarqua la blessure de son défenseur.

Elle l'appela immédiatement auprès d'elle.

—Vous êtes blessé, dit-elle, plaçant ses mains sur ses épaules et l'obligeant doucement à s'asseoir sur un divan. Et pour moi !

—Ce n'est rien ; une simple égratignure.

—C'est la seconde fois aujourd'hui que vous me sauvez la vie ! Ce soir, vous m'avez encore sauvé l'honneur. Comment pourrai-je jamais vous récompenser ?

—Une bonne parole, un sourire, dit-il. C'est tout ce que je demande.

Le sourire qui se joua sur les lèvres de la jeune femme fit bondir le sang de lord Hartleigh, et résonner douloureusement à ses oreilles les paroles du comte : "Elle est à moi, son amour m'appartient."

Puis, Haydée secoua rudement son esclave, tombée de frayeur sur le sol, jusqu'à ce qu'elle reprit connaissance, lui annonçant que le danger était passé et qu'elle ne devait

plus avoir peur. Elle envoya chercher de l'eau chaude et des bandes de toile. Sans aucun embarras, elle découvrit la poitrine du blessé, frissonnant de bonheur sous la caresse de ses doigts délicats. La blessure, située au-dessus du sein droit, était indiquée par les gouttes de sang qui s'en échappaient encore.

—Vous verrez, dit-elle, au moment où son esclave rentrait avec les objets demandés. Vous verrez quel bon chirurgien je fais. Mon père m'a appris à panser les blessures, et le comte m'a donné un baume qui agit miraculeusement.

Elle plongea une éponge dans l'eau tiède et lava la plaie ; puis, ayant envoyé prendre le baume dont elle avait parlé, elle en versa quelques gouttes sur la peau déchirée. L'effet fut presque magique. Le sang cessa de couler, la douleur diminua.

Elle mit ensuite un tampon de charpie sur la blessure, puis acheva le pansement aussi adroitement qu'une infirmière professionnelle.

—Grâce à Dieu ! ce n'est pas grave, dit-elle en se laissant tomber sur une ottomane placée près du divan qu'il occupait. Dans deux jours vous serez guéri. Mais si votre blessure est légère, votre mérite n'en est pas diminué. Dites-moi les actes de bravoure et d'héroïsme que vous avez accomplis pendant la rencontre avec les turcs et comment vous avez été blessé.

Que pouvait-il répondre ? Peu d'hommes aiment à avouer qu'ils ont été blessés par une femme. En outre, le fait lui-même était flatteur pour lui. Il avait laissé Zuleika presque morte à la porte de sa chambre et ne voulait pas la trahir. Sa trahison, si elle était connue, ne le serait du moins pas par lui.

Il se contenta d'affirmer que, frappé au début du combat, il avait été envoyé par Ali pour la protéger. Sa présence dans la chambre de la princesse au moment opportun, était due à la prévoyance du Nubien. On pouvait avoir toute confiance en lui, malgré son infirmité.

—Non, poursuivit Haydée, quand il eut terminé, vous êtes trop modeste. Vous avez battu Saïd Pacha en combat loyal. Il était votre prisonnier avant qu'Ali entrât armé de son yatagan.

Et la conversation continua ainsi pendant quelque temps, lui, niant avoir accompli aucun acte héroïque, et elle paraissait vouloir le mettre au rang des demi-Dieux.

Le tableau était charmant. Lui, étendu sur le divan ; elle, assise assez près pour mêler leur souffle.

La jalousie de Zuleika y aurait découvert de nouveaux aliments ; le comte de Monte-Cristo lui-même eût peut-être éprouvé un malaise causé par l'attitude de sa femme.

Lord Hartleigh s'arracha enfin à cette conversation délicieuse et regagna sa chambre.

Il ne croyait plus y trouver Zuleika. Il pensait qu'après avoir repris connaissance elle avait dû rentrer dans son appartement.

Mais elle l'attendait ; quand il entra, elle s'agenouilla devant lui en fondit en larmes.

—Tuez-moi, gémissait-elle, je suis indigne de vivre !

Lord Hartleigh la regarda, ne comprenant pas ce nouveau caprice.

—Et pourquoi ? demanda-t-il.

—Parce que j'ai levé une arme contre vous, dit-elle avec fièvre, contre vous, mon idole, mon Dieu ! Je suis maudite ! J'ai versé le sang de celui pour qui je respire !

—Vous vous torturez avec une passion sans espoir, Zuleika, dit le jeune homme avec pitié, et c'est là ce qui vous fait souffrir, ce qui vous fait trahir la plus adorable maîtresse qu'esclave ait jamais eue. Je vous ai dit une fois déjà, et je le répète : je ne puis répondre à votre amour. Soyez brave, triomphez de votre passion.

—Pouvez-vous vaincre celle que vous respectez pour Haydée ? demanda-t-elle d'une voix amère en se relevant.

—Zuleika, prenez garde !

—Pardonnez-moi, oubliez ! s'écria-t-elle en éclatant une fois de plus en larmes. Je ne veux pas exciter votre colère ; je veux faire naître votre pitié. J'ai mal agi ; très mal agi, en livrant la porte secrète du palais. C'est une trahison, une trahison inutile. Je le vois et Saïd est prisonnier, ses partisans sont morts. Yanina n'a pas changé de maîtres et Haydée est assise plus fermement que jamais sur son trône.

—Vous reconnaissez maintenant combien votre conduite fut coupable ?

—Je le reconnais. Mais je ne puis accepter la punition que je mérite. Haydée ou le comte de Monte-Cristo ne voudraient peut-être pas me condamner à mort, mais ils m'exileraient d'ici ; ils me banniraient de votre présence. Oh ! Allah ! s'exclama-t-elle désespérément. Je ne peux vivre sans vous voir ! Traitez-moi avec dédain, outragez-moi, avilissez-moi, mais ne me faites pas chasser d'ici !

Elle tomba de nouveau à genoux, entourant lord Hartleigh de ses bras.

—Vous avez commis une grosse faute, lui dit-il sévèrement, une très grosse faute. Non seulement en mettant la vie et l'honneur d'Haydée en péril, mais en diminuant la confiance solidairement accordée à tous les serviteurs du palais. La trahison paraît si impossible à Haydée et à Ali, qu'ils n'y ont songé ni l'un ni l'autre. Ils supposent que l'entrée secrète a été laissée ouverte accidentellement. Haydée a exprimé cette opinion devant Ali lui-même et le muet a baissé la tête en signe d'assentiment.

—Dès lors, ils ne savent pas que j'ai conspiré ?

—Ils ne le savent pas, je ne les ai pas démentés.

—Le ferez-vous ? demanda-t-elle anxieuse.

—Jouer le rôle d'espion me serait odieux ! Cependant, si vous continuez à témoigner à Haydée cette haine injuste et coupable, je ne me croirais pas le droit de vous laisser agir.

—Je la hais parce que vous l'aimez ! déclara-t-elle d'une voix sombre. Vous voyez que je suis sincère ; pourtant, je reconnais mon impuissance ! Je ne peux lui faire de mal. Je ne lui demande que d'être fidèle au vœu qu'elle a prononcé devant l'autel. Ce n'est que ce que le comte lui demanderait lui-même. Je ne puis vous empêcher de l'aimer, mais je ne veux pas qu'elle vous aime. Si vous voulez me pardonner, si vous voulez

garder le silence et me laisser vivre au palais tant que vous y demeurerez, je promets d'être une esclave fidèle et de ne désirer ni la liberté, ni la puissance inhérente à mon rang. Voulez-vous faire cela pour moi ?

Toujours agenouillée, elle tendait les bras vers lui de façon suppliante.

—Je demanderai que vous soyez relevée d'un devoir avilissant. Mais souvenez-vous, ajouta-t-il sévèrement, que vous êtes à partir de cet instant sous ma surveillance. Mon attention sera toujours fixée sur vous, et si vous manquez à la promesse que vous faites ce soir, prenez garde; le Ciel aura peut-être pitié de vous; moi, non!

Zuleika répéta joyeusement sa promesse, puis, se levant, baisa la main du gentilhomme et se retira.

CHAPITRE XXIX

MONTE-CRISTO MET SON ENJEU DANS LA PARTIE

Aussitôt que Monte-Cristo vit le flacon de poison, il comprit ce qui s'était passé. Son intelligence puissante, aiguisée par les nombreuses épreuves qu'il avait subies depuis son incarcération au Château d'If, eut vivement fait apprécier la situation.

—N'ayez aucune crainte au sujet de Valentine, dit-il; elle est en sûreté.

—Ah! vous savez où elle est? demanda ardemment Julie en lui remettant le flacon.

—Pas plus que vous, sauf qu'elle est avec son père, répondit-il en souriant.

—Mais elle n'est certainement pas partie avec lui au cœur de la nuit, dit Emmanuel.

—Elle n'avait pas de choix. Il l'a enlevée pendant qu'elle était sans connaissance.

—Vous dites ceci avec assurance, remarqua Julie, comme si vous aviez assisté à la scène.

—Cette fiole me dit tout, répondit le comte. Jugez si j'ai raison: monsieur de Villefort n'était pas encore entièrement guéri de sa folie quand il s'est échappé de Bicêtre. Dans sa cellule, il avait entendu dire que sa fille était au Tréport, et il ne s'est pas plus tôt trouvé en liberté qu'il est venu directement. Qu'est-ce que cela prouve? Moi qui l'ai connu plus longtemps et mieux que vous, je sais quel amour exagéré il avait pour sa fille. Pour les hommes dans son état d'esprit, cet amour peut devenir une incontrôlable passion. Il est venu ici, simplement pour n'être jamais séparé d'elle.

—En effet!

—Et je me rassure, poursuivit le comte, en songeant que, quel que soit l'endroit où il l'a emportée, il ne lui fera pas de mal et ne supportera pas que personne lui en fasse.

—C'est vrai, dit Julie avec un profond soupir de soulagement. Nous n'avons rien à craindre pour sa vie et si vous pouvez établir que c'est bien réellement lui qui l'a enlevée...

—Rien n'est plus simple. Il est venu ici hier au soir; les domestiques ne soupçonnaient pas qu'il fût fou; c'est-à-dire que sa folie n'était pas évidente, ni même apparente. Valentine a dû le croire guéri, et a laissé les deux portes ouvertes entre eux.

—Vous êtes un véritable détective! s'exclama Emmanuel. Vous expliquez tout et trouvez un motif à tout.

—Pendant la soirée, sans doute, Valentine a fait connaître à son père votre arrivée attendue ici pour aujourd'hui. Le vieillard savait que votre venue aurait pour effet de mettre Valentine en garde contre lui, sinon de le faire réintégrer dans son cabanon. Il n'avait donc qu'à quitter la maison; mais, il ne pouvait s'habituer à l'idée de laisser sa fille derrière lui.

—Ceci n'indiquerait-il pas une grande puissance de raisonnement dans une tête de fou?

—Oh! vous ne les connaissez pas! Si vous aviez vu l'abbé Faria, vous auriez été émerveillé de l'adresse qu'il déployait touchant l'objet de sa monomanie... le trésor du Cardinal, que je découvris postérieurement. Et je suppose que cet amour pour Valentine est devenu la monomanie du procureur du roi.

—Ainsi, vous pensez, demanda Emmanuel, qu'il avait l'intention d'emporter Valentine avec lui dans sa fuite?

—L'intention vague peut-être, mais se trouvant dans la chambre de Maximilien, il a dû trouver cette fiole de poison que j'avais donnée au jeune homme. Vous avez pu remarquer que l'étiquette portait des instructions détaillées. Je parie ma tête qu'il a suivi la seconde de ces instructions et a rendu Valentine insensible en touchant ses lèvres avec deux gouttes du liquide couleur de rubis.

—Mais comment l'a-t-il emportée? demanda Julie. Il n'a pu traverser la maison sans éveiller les domestiques.

—Regardons par cette fenêtre ouverte, suggéra le comte. Peut-être trouverons-nous là la réponse?

Les trois personnes se rendirent à la fenêtre et regardèrent au dehors.

—Ah! je le pensais s'écria Monte-Cristo. Il l'a descendue en se suspendant lui-même au lierre. Vous pouvez remarquer que des débris de sa robe sont encore suspendus aux branches qui les ont accrochés pendant la descente.

—C'est un miracle, dit Julie, que tous deux ne se soient pas tués sur le coup.

—La Providence a évidemment veillé sur eux, répondit son mari.

—Remarquez, poursuivit le comte, en appelant l'attention d'Emmanuel sur ce fait, que le sol au-dessus de nous est mou et qu'on n'y voit que l'empreinte de deux pieds. On peut l'observer nettement d'ici. Ces pas sont ceux d'un homme... ceux de M. de Villefort. Ceci démontre ce que j'ai dit: qu'il la portait dans ses bras et, puisqu'elle ne l'a pas accompagné de bonne volonté, elle a dû être anesthésiée par le liquide contenu dans ce flacon.

—Je puis suivre la trace des pas imprimés dans la terre, dit Emmanuel; elle va jusqu'au mur du parc.

—C'est par là qu'il est sorti. Vous retrouverez les empreintes de l'autre côté de la muraille. Prenez un couple d'hommes avec vous et suivez-les.

—Vous n'accompagnerez pas mon mari? demanda Julie.

—Non, ce n'est pas nécessaire. Cet incident, pour inattendu qu'il soit, ne doit pas modifier les plans que j'avais formés pour

découvrir Maximilien et le rendre à sa femme. Ces plans me conduisent directement à Paris. J'y serais allé directement, si je n'avais voulu donner à Valentine l'assurance personnelle de mon départ. Vous le ferez pour moi.

—Comment, s'écria Julie. Vous n'attendrez même pas qu'Emmanuel la ramène ou rapporte de ses nouvelles?

—Si je la croyais en un danger quelconque, j'attendrais. Mais elle a un protecteur fidèle, et ce n'est qu'à cause de l'excentricité qu'il peut déployer pour remplir sa mission qu'il est prudent de la lui retirer. Quant à Maximilien, dans les circonstances où il se trouve, chaque instant et délai peut amener sa mort, si mes ennemis n'ont pas encore assouvi leur vengeance. D'autre part, sais-je s'ils n'en ont pas rendu victimes d'autres amis pour lesquels je ne serais pas arrivé à temps?

Ses pensées rejoignirent involontairement Mercédès à Marseille et son fils Albert à Alger. Eux aussi étaient ses protégés et à quels dangers ne pouvaient-ils pas se trouver exposés.

—Ah! baron Dang'ars, Mme Herminie et Benedetto! Quel trio de serpents vous faites, s'écria-t-il dans un de ces accès de rage qui lui étaient particuliers. Je ne voulais pas me montrer aussi impitoyable que vous l'avez été pour moi. Un juge doit être sans cœur. J'aurais dû vous faire condamner à mort et veiller à ce que la sentence fût exécutée.

Il ajouta d'un air farouche:

—Je ne serai pas toujours aussi indulgent!

Comme ces mots paraissaient plutôt énigmatiques pour Julie et son mari, le comte expliqua brièvement la situation telle qu'il la concevait et ajouta:

—Écoutez-moi bien: le quartier général de cette damnable conspiration est au numéro 24 de la rue du Palais-Royal, le tripot tenu par Mme Herminie, qui n'est autre que la baronne Dang'ars. C'est là que je découvrirai ce qui est advenu de Maximilien et que je saurai si je n'ai pas d'autres missions à accomplir. Et maintenant au revoir. Mes voiles n'ont pas été carguées et l'équipage attend. Écrivez-moi à mon adresse à Paris, aussitôt que vous aurez retrouvé Valentine. Si ce n'est possible, je m'arrêterai avant de quitter Paris.

—Vous ne déjeunerez même pas avec nous? demanda Julie.

—J'ai déjeuné au lever du soleil, à bord.

—Et quand saurons-nous que votre mission est accomplie et que Maximilien est sauf? demanda Emmanuel.

—Qui sait? répondit le comte, en haussant ses robustes épaules. Dans quelques semaines, dans des mois peut-être!

—Vous retenez tout ce temps éloigné de Yanina, d'Haydée, demanda Julie.

Le souffle de Monte-Cristo s'oppressa. Un profond soupir s'échappa de ses lèvres.

—Pauvre Haydée, dit-il. Mon absence sera presque aussi dure pour elle que l'ignorance du sort de Maximilien l'est pour Valentine. Mais en consentant à devenir ma femme, elle savait que certains devoirs m'éloigneraient d'elle, et bien qu'elle en souffre certainement,

elle s'y est résignée. Je l'ai laissée en bonnes mains. Elle est protégée par les bras forts d'Ali et le cœur généreux d'un homme qui l'aime.

—Vous avez un rival, et vous quittez votre femme ? demanda Emmanuel surpris.

—Je n'ai pas dit cela, répondit le comte, avec un froncement de sourcils. La beauté d'Haydée ne peut qu'inspirer l'amour. Lord Hartleigh l'aime, mais un amour de cette espèce, pur, fidèle, est le meilleur protecteur et le plus sûr bouclier. L'homme qui aime ainsi n'est pas mon rival.

—Chacun n'a pas l'esprit aussi élevé et aussi noble que le vôtre, dit Julie.

—J'ai pleine confiance en l'honneur de lord Hartleigh ! répondit brièvement le comte.

Et, les embrassant, il les quitta.

Quelques minutes plus tard, d'une des fenêtres de la maison, Emmanuel et Julie pouvaient voir le yacht du comte bondir légèrement sur les lames.

—Cœur noble et généreux, s'écriait Julie, les yeux mouillés de larmes ; son âme est si haute qu'il ne peut imaginer la vilenie et la trahison. Dieu veuille que ce lord Hartleigh soit bien celui qu'il croit !

Ils descendirent au rez-de-chaussée, calmèrent l'agitation des serviteurs et, après un déjeuner hâtif, Emmanuel, accompagné de trois hommes fidèles, partit à la recherche de Valentine et de son père. Pendant ce temps, le comte de Monte-Cristo faisait mettre le cap du le Havre, où il débarquait vers midi. Là, il prit la diligence pour Paris et y arriva bientôt après le crépuscule.

Il entra dans une des nombreuses maisons qui lui appartenaient et qu'il faisait garder pendant ses absences par des gens de confiance, habitués à le voir arriver à toute heure du jour ou de la nuit. Il ne resta pas plus d'une heure dans la maison et en ressortit en un Nabad africain, un de ces français ayant vécu assez longtemps en Algérie pour cuivrer leur teint et gagner des millions.

Les nombreux oiseaux de proie de la Société parisienne considérèrent ces naïfs comme leurs victimes naturelles et Monte-Cristo savait que son excellence Jean Roustan, ex-gouverneur de la province d'Oran, serait bien accueilli dans l'enfer que dirigeait Mme Herminie. Il sauta dans sa voiture et se fit conduire, 24, rue du Palais-Royal.

CHAPITRE XXV

SON EXCELLENCE L'EX-GOUVERNEUR

Nous avons dit qu'il était très difficile de pénétrer dans l'antre où Mme Herminie avait installé son école de vice. Nous avons décrit les formalités variées auxquelles Château-Renaud et Beauchamp furent obligés de se soumettre en amenant leur ami, lord Hartleigh.

Il n'y a pourtant pas de règles sans exception.

Le tripot de Mme Herminie était toujours ouvert pour la capture d'un poisson tel que l'ex-gouverneur d'Oran. Les Nababs des Colonies françaises Africaines étaient, sous le règne de Louis-Philippe, ce que furent plus tard les rois du dollar : généralement quel-

que provincial dont l'origine plébéienne se trahissait par le nom de Mathurin, Pierre ou François, tellement illettré qu'il savait à peine signer. Ils partaient ostensiblement pour combattre les princes africains, mais réellement pour désertier les couleurs françaises à la première opportunité.

Celui-ci devenait alors, soit pourvoyeur du Séraïl, soit titulaire de toute autre fonction aussi prestigieuse. Il volait sans scrupules son naïf employeur et, devenu excessivement riche à cette industrie, finissait pas trahir sa nouvelle patrie et son maître au profit de la France.

Pour ce tour de coquin, le gouvernement lui pardonnait son passé et, à l'occasion, le nommait gouverneur de provinces nouvelles. Il y continuait sa carrière scandaleuse jusqu'à ce qu'un coup d'éclat plus grand que les autres l'obligeât à céder les rênes du pouvoir. Alors, avec ses millions mal gagnés et son titre d'ex-gouverneur, il revenait à Paris pour se faire dévorer par tous les oiseaux de nuit qui l'y attendaient.

Une femme se montre à l'Opéra ou dans un bal, vêtue d'une toilette somptueuse, constellée de diamants d'une extraordinaire beauté. Ses compagnes étourdies se pressent autour d'elle, et, avec un orgueil de paon, elle s'écrie :

—Moi aussi, j'ai mon milliardaire !

Et elle leur montre quelque individu grand, carré grasseux, chauve et basané qui, de loin, ne la perd pas de vue.

Ses compagnes envient sa chance et hantent les salons dorés du tripot de Mme Herminie, dans l'espérance qu'un personnage de cette espèce les y remarquera.

Lorsque Mme Herminie, examinant la carte que venait de lui remettre un valet de pied, lut tout haut : "Son Excellence Jean Roustan, ex-Gouverneur d'Oran", tous les élégants, toutes les jeunes femmes qui se trouvaient là, eurent une sensation de curiosité prolongée.

—Faites-le monter tout de suite, dit Mme Herminie.

—L'essayons-nous ce soir ? demanda un jeune homme qui payait déjà ses dettes en imagination, avec les dépouilles du riche Africain.

—Pas ce soir, répondit Mme Herminie, finement. Il doit être ahuri. Ces dames s'occuperont de lui et lui feront passer une soirée assez agréable pour qu'il devienne un de vos visiteurs assidus. Alors, nous pourrons à notre aise l'alléger de ses richesses.

—Nous ferons pour le mieux, répondirent quelques-unes des plus jeunes et des plus jolies femmes présentes.

Le valet fit entrer le comte de Monte-Cristo sans que ni Château-Renaud ni Beauchamp eux-mêmes pussent le reconnaître.

—C'est le Paradis ! dit le comte en baisant galamment la main de Mme Herminie, et vous en êtes la Péri.

—Vous êtes un flatteur, répondit la maîtresse du logis. Et ce salon doit sembler bien mesquin à votre excellence, qui a passé sa vie dans les palais Orientaux. Mais comme c'est ici le séjour de la liberté, votre excellence peut s'y distraire comme il lui plaira.

Ces paroles cyniques firent frissonner le comte. Mais il avait un but à atteindre en

faisant cette visite, et il joua son rôle comme il le devait pour n'être soupçonné d'aucune supercherie. Il fit venir les vins les plus coûteux et, comme Mme Herminie ne voulait pas qu'il les payât, il distribua des billets de banque aux laquais.

Les vins fins circulèrent librement. Les rires et la joie augmentèrent d'intensité, troublant les joueurs à l'étage supérieur, mais n'interrompant aucune partie.

A ce moment, une douzaine de jeunes femmes entourèrent le Nabab supposé, cherchant à attirer son attention par leurs coquetteries. Il se montra aimable pour toutes.

—On m'a affirmé, leur dit-il, que je rencontrerais ici les plus gracieux échantillons du beau sexe, et mon espérance est plus que réalisée. A Oran, où j'avais l'honneur d'être Gouverneur, il existe une coutume charmante, qui consiste à ne jamais entrer dans la société des dames les mains vides. Je me suis approvisionné et vous allez me permettre de vous distribuer mes bibelots.

Il tira de sa poche une poignée de bijoux. Tous, de style algérien, pouvaient provenir de quelque Harem africain. Il donna à Mme Herminie une belle bague en diamants, et à chacune de ses invitées, un bijou orné d'une pierre précieuse.

—Que c'est joli !

—Que c'est exquis !

—Comme il faut que vous soyez riche ! s'écriaient les heureuses bénéficiaires de ces largesses.

—Vous devez avoir à votre disposition au moins la fortune de Monte-Cristo dit un des hommes présents.

Ace nom, Beauchamp et Château-Renaud, frappés par la même idée, échangèrent des regards singuliers.

—Et tant mieux pour le comte de Monte-Cristo, répondit le prétendu ex-Gouverneur, avec un dédaigneux claquement des doigts. Il fut mon hôte à Oran et voulait m'éblouir avec ses diamants. Je lui proposai de les faire évaluer, disant que celui qui montrerait les pierres de la plus grande valeur gagnerait celles de son antagoniste. J'ai gagné tous les diamants qu'il avait sur lui !

—Merveilleux ! s'écrièrent ses auditeurs, la respiration haletante.

—Dès lors, nos misérables parties de baccarat vous paraîtront bien mesquines et surtout sans intérêt, dit Mme Herminie. Nos enjeux excèdent rarement mille francs.

—Pourrai-je perdre une centaine de mille francs, demanda le Comte de sa voix la plus innocente.

—Peut-être, répondit la tenancière du tripot avec un sourire.

—Alors, j'essaierai ma chance la première fois que je viendrai. Je préfère, ce soir, causer un peu avec ces dames !

Il causa plusieurs heures, obtenant de ces femmes, dont la langue était déliée par les libations et dont l'éducation n'était pas très brillante, des histoires fort étranges sur le passé, sans qu'elles se doutassent qu'elles le prenaient pour confident. Tout en les faisant boire, il tirait d'elles les informations les plus diverses et parmi celles-ci, celle qu'il était venu chercher lui fut procurée par la plus jolie de toutes les femmes présentes, répondant au prénom de Zozo.

CHAPITRE XXVI

MADEMOISELLE ZOZO

Reconnaissant que Benedetto l'avait honorée de ses attentions, elle se déclarait prête à y renoncer en faveur du Nabab.

Il protestait contre le désir qu'on lui prêtait de supplanter qui que ce fût. Mais si son cœur eût été suffisamment large, elle aurait volontiers partagé ses affections entre le fils et Mme Hermine et lui.

Le Comte sut facilement par elle que Benedetto était absent depuis quelque temps, mais que Mme Hermine avait reçu de lui une lettre annonçant son retour pour le lendemain.

— Bien, se dit Monte-Cristo, je saurai bientôt quelque chose sur le sort de Maximilien.

Il obtint l'adresse de Zozo, lui promettant de la voir l'après-midi du lendemain et souhaita le bonsoir à la compagnie.

— Quand pouvons-nous espérer la prochaine visite de Son Excellence, demanda Mme Hermine en reconduisant son hôte illustre.

— Demain soir, j'essaierai votre roulette. Mais souvenez-vous de me laisser perdre au moins cent mille francs ; j'y compte, sans quoi la partie n'aurait aucun intérêt pour moi.

— Rien n'est plus facile, affirma la tenancière du bouge.

Puis, fermant la porte, elle revint au salon, radieuse, à la pensée de la fortune qui allait s'ajouter à la sienne. Beauchamp et Château-Renaud avaient quitté le comte quelques instants auparavant et se tenaient debout au bord du trottoir.

— Nous sommes-nous trompés ? dit Beauchamp en touchant l'épaule de ce dernier, ou êtes-vous le comte de Monte-Cristo ?

— Chut ! répondit le Comte. Ainsi, vous m'avez reconnu ?

— Votre déguisement est parfait, répondit Château-Renaud, mais les diamants...

— Oui, je crains d'avoir chargé mon rôle. Croyez-vous que quelqu'un, en dehors de vous, ait soupçonné mon identité ?

— Oh ! non répondit Beauchamp. Vos brillants et les spéculations qu'ils pouvaient tenter sur votre fortune ont ébloui les joueurs. Je vous assure qu'ils ne se préoccupaient nullement de votre identité. Mais vous n'êtes pas venu ici déguisé pour rien ; vous avez sans doute quelque mission à remplir.

— Oui.

— Pouvons-nous vous être de quelque assistance ?

— Je le crois. En tous cas, voici mon adresse. Vous viendrez demain après déjeuner et nous causerons. Je peux compter sur vous, j'en suis certain. Au revoir.

Il leur tendit sa carte de visite, et sa voiture l'emporta au trot rapide de superbes trotteurs.

Le jour suivant, tous trois tinrent un long conciliabule au domicile du Comte, dont la conclusion fut celle-ci : Château-Renaud et Beauchamp déguisés en ex-valets de l'ex-Gouverneur d'Oran, accompagnèrent leur illustre Maître avenue des Champs-Élysées, à l'hôtel somptueux occupé par Mlle Zozo.

Le jeune femme attendait son admirateur, au-devant duquel elle s'élança les bras tendus.

A dix-sept ans, Mlle Zozo quitta son village de Normandie pour venir à Paris gagner sa vie en faisant des fleurs artificielles dans une des manufactures où de jeunes filles sont employées par centaines à raison de douze heures par jour et de dix francs par semaines.

Ses parents étaient morts, ses frères, domestiques dans un château de province et une de ses sœurs, mariée à un pêcheur qui ne pêcha jamais assez de poisson pour donner du pain à sa femme et à ses enfants, ne pouvaient lui être d'aucune aide, et les travaux modestes seuls, qu'ils auraient pu lui procurer, semblaient trop grossiers à la nature délicate de Zozo.

D'ailleurs, d'autres filles de son pays étaient venues à Paris pour y trouver du travail, et des villageois qui avaient visité la capitale en étaient rentrés en racontant avec enthousiasme qu'ils les avaient vues étendues en des landaus dorés ou au théâtre, habillées comme les princesses des contes de fées.

— Paris doit être le Paradis des ouvrières, pensait Zozo, qui s'appelait, entre parenthèses, Toinette et non Zozo.

Elle persista donc dans sa résolution, et ses frères, aussi ignorants qu'elle-même des dangers de la capitale, lui constituèrent une petite bourse et lui retinrent une place à la diligence, enchantés peut-être d'être débarassés d'elle.

C'est ainsi qu'elle arriva à Paris et qu'elle trouva bientôt, comme beaucoup d'autres, que la vie des grandes villes n'est pas toujours aussi rose qu'on se le figure.

Sans un ami, sans une relation, ses paysans refusant de la voir — elles étaient devenues grandes dames, songeait-elle avec amertume, et à en juger par leurs titres, avaient toutes épousé des nobles — aussi ne la regardaient-elles plus, avec sa robe d'étoffe rude, ses souliers à semelles de bois et ses longs cheveux blonds tressés à la mode de la campagne.

Elle se savait cependant plus jolie que la plupart d'entre elles et elle pourrait leur rendre la monnaie de leur pièce quand un prince s'éprendrait d'elle, l'épouserait et la ferait princesse.

Habitée à la liberté et à l'air pur, ce régime la fit maigrir et pâlir. Bien qu'elle fût trop fière pour se plaindre quand il lui arrivait d'écrire à ses frères, elle se disait enchantée de sa nouvelle existence. Avec l'hiver, le travail s'étant ralenti, elle frissonna de froid, souffrit de faim, dans une mansarde, et lut avec une avidité malade, les histoires de filles aussi jeunes qu'elle trouvées mortes sur leurs paillasses, à côté d'un réchaud de charbon.

Zozo, elle, n'avait même pas le sou nécessaire à l'achat du charbon ou du fourneau pour le brûler et ne devait la vie, durant ces jours lugubres, qu'à la charité des voisins presque aussi pauvres qu'elle.

Le prince vint enfin avec le printemps et les fleurs. Il ne se targua pas de ce titre, mais elle le crut un grand seigneur déguisé en étudiant. Il l'enleva à sa vie de travail, et la mit dans un appartement garni du

quartier latin, où il la présenta à ses camarades tous joyeux compagnons, tous le cœur léger et exempts de soucis.

Le dimanche, ils faisaient des excursions aux environs de Paris, et Toinette revit avec une joie d'enfants les champs, les prairies et les fleurs, qu'elle n'avait pas aperçus depuis son arrivée à Paris. Ce fut au cours d'une de ces promenades que les jeunes gens lui mirent une couronne sur la tête et la déclarèrent reine, de préférence à ses compagnes.

Elle avait espéré être princesse, et voici qu'elle était reine. Son rêve commençait à se réaliser et l'éblouissait de délices. En même temps les fous lui faisaient quitter son prénom de Toinette et la rebaptisaient Zozo.

Cette existence de Paradis dura jusqu'à l'époque des grandes vacances. Alors, celui qu'elle avait pris pour un prince déclara que ses études terminées, il voulait faire son droit et obtenir une place de Conseiller dans sa ville natale, Rouen. Ses parents attendaient son retour pour le marier à une jeune fille qu'il n'avait jamais vue de sa vie, mais qui lui apporterait une dot de cent mille francs.

La pauvre Zozo, restée naïve, malgré le vie de Paris, invoqua les promesses des premiers jours, ne comprenant pas les nécessités ni les intérêts qui séparaient d'elle celui qu'elle aimait.

Devant son désespoir, et pour obtenir la paix, le jeune homme lui jura de revenir, après avoir reçu de ses parents l'argent qui lui revenait, et de l'épouser.

Ils se quittèrent bons amis, mais au bout de deux mois, Zozo apprit que, parjure à ses serments, l'étudiant venait d'épouser une jeune fille de son pays. Folle de douleur, la pauvre fille se précipita dans la Seine, d'où elle fut retirée pour passer plusieurs semaines à l'hôpital.

Son histoire fut alors celle de beaucoup de ses semblables. Aigrie par la désillusion de son premier amour, elle se lança dans un tourbillon de plaisirs faciles, cherchant à s'étourdir et à s'oublier ; bientôt, sa nature naïve se transforma ; l'ange pur, innocent, sans tache, devint une créature de joie, un être au jugement faussé, au cœur endurci. La mansarde fit place à l'appartement coquet, puis à l'hôtel somptueux des Champs-Élysées, qu'elle gagna en gravissant tous les degrés du vice.

Un matin, que le comte de Monte-Cristo était assis près d'elle, dans un boudoir, Zozo lui raconta ce qui précède.

Avec une sorte de joie haineuse, elle s'était vengée sur l'humanité entière, du mal qui lui avait été fait par un seul. Combien d'hommes avaient gaspillé leur fortune avec elle ; combien s'étaient fait sauter la cervelle poussés au désespoir par son indifférence !

— Savez-vous, Excellence, conclut-elle avec un rire joyeux que votre venue ici me met au désespoir ?

— En vérité ? Et pourquoi ? demanda le comte.

— Parce que vous êtes si outrageusement riche, que je ne pourrai décemment pas vous ruiner.

— Eh bien ! je vous donnerai au moins un souvenir répondit-il avec un sourire et, prenant dans sa poche un bracelet de diamants, il l'attacha autour du poignet de neige.

Zozo poussa un cri de délices.

—Voilà ce que j'appelle se conduire en gentilhomme s'écria-t-elle en faisant scintiller le joyau.

—Et Benedetto !

—Peuh ! Benedetto, déclara-t-elle en faisant claquer ses doigts, c'est un homme sans importance, je n'en ai pas la moindre crainte, et je le lui dirais, s'il était là !

A ce moment un domestique vint annoncer d'une voix agitée que M. Benedetto s'était introduit dans la maison avec le passe-partout qu'il possédait et qu'il montait.

Les yeux de Monte-Cristo étincelèrent. Il était préparé à cet incident, et la chance le favorisait en le lui apportant avant même qu'il l'eût espéré.

Zozo devint très pâle.

—Savez-vous vous battre ? demanda-t-elle.

—J'avoue être un demi-poltron, répondit le prétendu ex-gouverneur général. Si cet homme est aussi farouche que vous le dites, je ferais mieux de m'enfuir.

—S'il vous trouve ici, il vous frappera de son poignard, partout où il vous rencontrera.

—Je vais me cacher derrière ce rideau, jusqu'à ce qu'il soit parti. Soyez affectueuse avec lui. Montrez de l'intérêt pour son voyage et pour ce qu'il a fait ; il ne soupçonnera rien.

—Madame, prévint de nouveau le domestique, M. Benedetto est au haut de l'escalier.

—Cachez-vous, excellence, murmura anxieusement Zozo.

Monte-Cristo se glissa derrière la tenture qu'il avait indiquée, tandis que Zozo prenait un journal et feignait de lire. Benedetto entra.

CHAPITRE XXVII

LE BRACELET DE DIAMANT

Le jeune assassin portait un costume de matelot. Il était évidemment venu là dès son arrivée après l'entrevue avec sa mère.

D'humeur sombre, il repoussa rudement la jeune femme.

—Assez de folies ! déclara-t-il en dénouant les bras de Zozo. Dis-moi, es-tu seule ?

Il regarda autour de la chambre, et le cœur de Zozo battit la charge, quand ses yeux se reposèrent sur le rideau derrière lequel se dissimulait le comte de Monte-Cristo.

—Oui, répondit-elle avec tout le calme qu'elle put garder. Pourquoi le demandes-tu ?

—Madame Herminie m'a dit que tu avais été très aimable avec le gouverneur d'Oran, qui lui a rendu visite hier au soir.

—Je ne suis pas la seule. C'est à la requête de Mme Herminie que nous avons agi ainsi.

—Je m'attendais à le trouver ici.

—Vraiment ? A cette heure ? Il me semble Monsieur, que vous vous montrez bien inutilement jaloux ! Peut-être voudriez-vous visiter ma chambre ?

—Non, c'est inutile, répondit-il au grand soulagement de Zozo. Si cet homme est dans la maison, il ne m'échappera pas.

Avec plus d'affection, il plaça son bras autour de la taille de Zozo, et l'attira auprès de lui sur le divan.

—Je déteste te quitter, Zozo ; tu sais combien je t'aime. Pendant mon absence, je n'ai cessé de penser à toi !

—Moi aussi, je me sentais seule sans toi, répondit-elle, pensant aux injonctions de Monte-Cristo. Était-il donc si nécessaire de quitter Paris ?

Tous les Italiens sont naturellement fanfarons. Ils ne peuvent pas éviter de se vanter de leurs exploits.

Benedetto ne pouvait faire exception à la règle.

Ayant, comme il le croyait, accompli une mission de vengeance, il ne voyait aucune raison pour mettre sa lumière sous un boisseau.

En résumé, tandis que Zozo était à cent lieues de se douter qu'elle l'espionnait pour le comte de Monte-Cristo, elle obtint astucieusement, tous les renseignements qu'il désirait sur Maximilien Morrel, sa capture au Tréport et son ensevelissement dans l'île de Monte-Cristo.

—Je l'ai laissé, conclut Benedetto avec un regard haineux, pour qu'il y meure d'inanition lente. Il y a dix jours que j'ai quitté l'île. Il est mort et enterré depuis ce temps-là.

Monte-Cristo, derrière les rideaux, entendait chaque mot de cette conversation odieuse. Son cœur frémissait d'horreur, le sang se glaçait dans ses veines.

—Pauvre Maximilien, pauvre Valentine ! murmura-t-il. Je crains, en vérité, d'arriver trop tard.

—Tu parlais ! demanda Benedetto !

—Moi ! non, répondit Zozo.

En réalité, le récit qu'elle venait d'entendre la terrifiait. Elle savait Benedetto un coquin, mais elle ne le croyait pas capable de telles cruautés.

Elle le craignait comme un démon, et toutes ses pensées tendaient à se libérer d'une présence devenue odieuse.

—Et que t'avait fait ce malheureux, dit-elle, les lèvres frémissantes.

—A moi ! Rien. Mais il était le protégé du comte de Monte-Cristo. Tous ceux qu'il aime doivent mourir. Mme Herminie, son mari, le baron Danglars et moi, l'avons juré. J'ai tenu mon serment.

—Et Mme Herminie !

—Elle, non plus, n'est pas restée inactive. Elle a eu sa victime comme j'avais eu la mienne. C'est Mme de Morcerf. Je l'ai rencontrée à la poste de Marseille, au moment exact où elle recevait une lettre de Mme Herminie annonçant que son fils Albert de Morcerf avait été jugé et condamné par la cour martiale pour voies de fait envers un officier supérieur. Ah ! Ah ! ajouta en riant le jeune misérable, je parierais volontiers que cet officier supérieur n'était autre que le baron Danglars.

—Oh ! mon Dieu ! qu'entends-je ! murmura le comte de Monte-Cristo.

Cette fois, Zozo elle-même entendit l'exclamation. Pour éviter que Benedetto y prît garde, elle demanda vivement :

—Comment Mme de Morcerf a-t-elle reçu cette terrible nouvelle ?

—Elle est tombée sur le pavé comme morte, répondit-il. J'ai attendu pour m'assurer que je pouvais rapporter à Paris la nouvelle du décès de la dernière des victimes. Malheureusement, elle n'est pas morte, et quand j'ai quitté la place, elle venait d'ouvrir les

yeux et était soignée par la foule qui s'était rassemblée autour d'elle.

—Hélas ! pauvre Mercédès, murmura Monte-Cristo.

Benedetto regarda autour de lui, tous ses soupçons revenus, en entendant la voix étouffée du Comte. Zozo, devant l'expression altérée de son visage, et avec un cri d'effroi mal dissimulé, se mit debout.

Au même moment, Benedetto voyait pour la première fois le bracelet de diamants resplendissant à son poignet.

—Oh ! ce bracelet ! s'écria-t-il en le désignant.

Zozo pâlit. Dans son trouble, elle n'avait pas pensé à retirer le bracelet.

—Ce bracelet ! répéta Benedetto, la saisissant par le poignet, qu'il serra comme dans un étau, ce bracelet, d'où le tiens-tu ?

—C'est l'ex-Gouverneur qui me l'a donné hier au soir, dans le salon de Mme Herminie, répondit-elle en bégayant, croyant bien faire en disant la moitié de la vérité.

—Et maintenant que tu le sais, laisse-moi, tu me meurtris le bras.

—Femme, tu mens ! s'écria l'Italien. Que cet homme t'ait donné ce bijou, je le crois. Mais pas hier au soir. Mme Herminie m'a affirmé n'en avoir pas vu. Tu as pu le revoir depuis. Il a pu venir dans cette maison. Il...

Un éclair traversa son esprit. Sans lâcher le bras de Zozo, il lui fit traverser la chambre dans la direction de la fenêtre et lui désigna la rue.

—Vois-tu cette voiture ? C'est sans doute l'équipage de son Excellence !

—Je ne sais pas ; laissez-moi passer ! s'écria-t-elle, en se débattant pour se délivrer de son étreinte.

—Tu mens ! répondit-il furieusement. Il est caché dans cette chambre. Fou que je suis de ne pas l'avoir fouillée d'abord ! Il a écouté ce que j'ai dit, et tu le savais, et tu m'incitais à me trahir ; je vois tout maintenant. Misérable femme, tu m'as vendu pour un bracelet de diamants !

—Comme Dieu est mon juge, je ne l'ai pas fait ! s'écria-t-elle sincèrement.

Puis, le voyant tirer un poignard de sa ceinture, elle poussa un cri d'horreur.

—A l'aide ! A l'aide ! Veux-tu donc me tuer ?

—Tu paieras le prix de la trahison, dit-il rudement, relâchant l'étreinte du poignet, mais seulement pour la saisir à la gorge de la main gauche !

—Au secours ! Au secours ! A moi ! étrangla la jeune femme sentant les doigts cruels s'enfoncer dans son cou, tandis que le poignard s'élançait vers sa poitrine.

Monte-Cristo, partiellement sorti de derrière les rideaux, surveillait cette scène, le moment était venu d'intervenir. D'un bond, il sauta sur Benedetto, le saisit aux épaules et le renversa violemment.

—Maladetto ! s'écria l'assassin en s'écroulant sur le plancher, son stylet à la main, avec un hurlement de bête fauve.

Il sauta sur ses pieds pour s'élançer sur l'homme qu'il prenait pour son rival.

Mais une nouvelle surprise l'attendait. Monte-Cristo frappa dans ses mains et Benedetto ne se trouva debout que pour se voir prisonnier entre les mains de Beauchamp et

de Château-Renaud qui, à un signal, s'étaient jetés dans la chambre.

L'Italien les reconnut malgré leurs costumes de valets.

—Vous aussi, leur cria-t-il, se débattant en vain pour se dégager. C'est une conspiration.

—Conspiration pour conspiration, Monsieur Benedetto, dit Monte-Cristo de sa voix riche et sonore. Vous trouvez maintenant que deux hommes peuvent jouer la même partie ?

—Cette voix ! s'exclama l'assassin épouvanté.

—Ah ! tu me reconnais ?

—Vous n'êtes pas l'ex-Gouverneur d'Oran !

—Pas son excellence ! haleta Zozo, joignant les mains.

—Non, misérable ! Tremble ! Je suis Edmond Dantès, comte de Monte-Cristo.

A ce nom, qui sonnait dans l'oreille de Zozo comme celui d'un ange gardien, elle tomba involontairement sur les genoux, et, levant l'ourlet de son vêtement jusqu'à ses lèvres, s'écria :

—Sauvez-moi, Comte, sauvez-moi des horreurs de ma vie passée.

CHAPITRE XXVIII

AMITIE FATALE

Monte-Cristo se sentit pris de sympathie pour cette femme qui l'implorait.

—Levez-vous, mademoiselle, dit-il doucement. Je ne suis qu'un pauvre mortel comme vous-même ; il ne convient pas que vous vous agenouillez devant moi.

—Oh ! vous êtes plus qu'un homme par votre puissance et votre bonté ! s'écria Zozo avec exaltation ; je sais comment vous punissez les coupables et récompensez les innocents. Soyez bon, ayez pitié de moi, dites-moi qu'il y a un espoir de pardon, un espoir de salut !

—Jésus l'a promis à Madeleine, répondit solennellement le Comte. Avez-vous la volonté et la force de devenir une nouvelle Madeleine ? Pouvez-vous, voulez-vous renoncer à votre vie brillante, à votre vie somptueuse ? Voulez-vous abandonner ce luxueux appartement, vos robes de soie, les diamants qui étincellent à vos oreilles, à vos poignets, sur votre poitrine. Pouvez-vous, voulez-vous fuir la société des compagnons joyeux, mais néfastes ; la fascination du vin, de la musique et de la danse ? Voyez... Zozo... continua-t-il, la voix inspirée, le cœur palpitant de l'espoir de sauver une âme, nos frères se battent sur le sol torride d'Afrique, sous les rayons brûlants d'un soleil tropical ; ils combattent pour la civilisation contre les hordes sauvages de l'Algérie. Ils succombent sous les coups de l'ennemi et sous les funestes effets du climat.

Blessés dans leurs tentes, ou terrassés par la fièvre sur la terre brûlante, ils vous appellent pour alléger leurs souffrances, pour les soigner et veiller sur eux. Pouvez-vous, voulez-vous répondre à leur appel ? être leur sœur dévouée, leur ange tutélaire.

C'est une existence dure et pénible que celle d'infirmière ; avec de simples vêtements noirs, la croix rouge, insigne de ses fonctions, cousue sur la manche de sa robe, elle

brave les dangers du champ de bataille, le climat, et l'hôpital, pour porter aide et secours aux malades et aux mourants.

Pouvez-vous, voulez-vous comprendre ce devoir, si votre repentir est sincère, et gagner la couronne de gloire éternelle ?

—Je le peux, je le peux, répondit la femme agenouillée d'un voix ferme, malgré les larmes brûlantes qui s'illonnaient ses joues. Dieu me donnera la force de tout endurer.

Alors, levez-vous, dit-il en la touchant au front, comme s'il eût administré un sacrement. Levez-vous, non plus mademoiselle Zozo, mais sœur Marie, baptisée pour une vie nouvelle et une foi sainte.

Elle resta agenouillée encore un moment, la tête penchée, les bras croisés sur sa poitrine, comme pour une silencieuse prière.

Alors, elle se leva, et, après avoir lancé au Comte un regard de profonde reconnaissance, elle sortit doucement de la chambre.

La scène avait été si solennelle, si émouvante, que Benedetto lui-même était réduit au silence, son poignard tombé de ses mains. Il savait à peine qu'il était encore gardé par Beauchamp et Château-Renaud.

Un silence recueilli accompagna le départ de sœur Marie (c'est ainsi que nous l'appellerons désormais) ; il fut rompu par le comte de Monte-Cristo.

—J'ai arraché de vos griffes une âme désespérée, suppôt de Satan, dit-il en se tournant vers Benedetto ; maintenant, quel châtement en rapport avec l'énormité de vos crimes, pourrai-je vous mesurer ?

—Oh ! aucun, je vous prie, répondit froidement le bandit, avec un haussement d'épaule. Vous pouvez me plonger dans une tonne d'huile bouillante si vous voulez, il n'en restera pas moins acquis que Maximilien Morrel est mort de faim ; qu'Albert Morcerf a été tué et que sa mère est morte le cœur brisé ! Ma mort n'enlèvera pas de votre cœur brisé, l'angoisse que vous devez ressentir à la pensée que votre amitié a été fatale à tous vos amis.

—Brigand ! interrompit Château-Renaud. Vous plonger dans l'huile bouillante serait une mort trop douce encore pour vous.

—Des tortures nouvelles doivent être expérimentées sur vous, ajouta Beauchamp.

—Faites attention, Messieurs, riposta Benedetto en ricanant, que vous épousez la cause du comte de Monte-Cristo. Jusqu'à ce jour, je vous ai regardé comme des hommes du monde qui voient tout en indifférents. Ce matin, vous avez trouvé bon de vous déguiser et d'aider le Comte à me prendre. Continuez, Messieurs, choisissez un genre de mort et exécutez-moi. Mais aussi vrai que je suis ici et que je vous parle, l'amitié du comte de Monte-Cristo est fatale à qui l'éprouve. Trois de ses amis sont déjà morts. Zozo, qu'il vous plaît d'appeler sœur Marie, sera la quatrième ; je vous promets, Messieurs, que ce sera votre tour après.

Les deux hommes ne purent réprimer un frisson, provoqué par le ton froid et la manière délibérée dont ces mots furent dits.

Le Comte, comme tous les gens du midi et tous les marins, conservait un fond de superstition.

La conviction d'avoir été désigné par le Ciel pour être le juge de ses contemporains,

pour agir comme une sorte de Providence spéciale, avait été la cause principale de la plupart de ses actions.

Ce que Benedetto avait dit était-il vrai ? Son amitié, sa protection, étaient-elles aussi fatales ? Ceux qu'il aimait le plus sur la terre, après sa femme, avaient-ils porté la peine de cette affection ? Avait-il retiré sœur Marie de la fange, pour en faire la victime d'une destinée hostile ; le sort atteindrait-il même ces deux amis d'un jour ?

Ces pensées pesaient péniblement sur son esprit ; elles faisaient ses joues pâles sous la couche de rouge qu'il y avait appliquée.

—Vantard ! s'écria-t-il, surmontant cette faiblesse d'esprit par un puissant effort de volonté. Le destin n'est pas tel que vous le dites ; il n'a pas agi aussi fatalement dans le passé, il ne le fera pas dans l'avenir. Je ne crois pas que mes protégés soient morts ! —Vous n'avez qu'à aller à Marseille, à votre Ile et à Alger, pour vous en convaincre, répondit Benedetto en raillant.

—J'irai, et la forme et la mesure de votre châtement dépendront de ce que je découvrirai. Maintenant, à mon tour de tirer votre horoscope. Eussiez-vous des ailes, dussiez-vous mettre le continent entre nous, dans votre essor, vous ne pouvez m'échapper. Quel que soit le sort réservé à mes amis, le malheur attend mes ennemis ! Laissez-le libre.

Beauchamp et Château-Renaud furent si étonnés de cet ordre, qu'ils hésitèrent à obéir. Benedetto sourit en constatant qu'il devait sa liberté présente à sa présence d'esprit : il avait plus effrayé le comte avec des mots qu'il n'aurait pu le faire avec un revolver.

—Rendez-lui son poignard, dit le comte.

Beauchamp le ramassa et le tendit à Benedetto. Ce dernier le prit en riant et le remit dans sa gaine.

—Maintenant, quittez la maison, ordonna Monte-Cristo, s'adressant au jeune homme. Retournez vers votre mère, Madame Hermine. Dites-lui que le comte de Monte-Cristo est instruit de la conspiration que son mari et vous avez ourdie contre ses amis. Dites-lui que vous me devez la vie et que je vous tiens quitte jusqu'à ce que j'aie découvert la pleine étendue de vos crimes et des siens. Dites-lui ceci et laissez-la instruite du jour prochain où elle verra le comte de Monte-Cristo. Voilà la porte ; allez ! allez !

—Je suis le plus obéissant serviteur de votre Excellence, s'écria Benedetto en raillant.

Puis, il salua jusqu'à terre en franchissant la porte.

Lorsqu'il eut atteint la rue cependant, il ne se dirigea pas tout de suite vers le Palais-Royal, mais se dissimula dans l'ombre du porche de pierre faisant face à la maison.

—Avez-vous eu absolument raison, demanda Beauchamp au comte, après le départ de Benedetto, de détacher le tigre que vous teniez dans vos serres ?

—Si ses paroles sont vraies, de quelle utilité pourrait être sa mort, après la redoutable mission qu'il a accomplie ? répondit le comte d'une voix lente et grave. Non, ma mort sera alors plus profitable pour sauver la vie de ceux de mes amis qui n'ont pas encore payé la peine de mon affection. Ma fem-

me et Valentine auraient le droit de demander que je disparaisse.

—Vous laissez ces paroles peser trop lourdement sur vous, comte, dit Château-Renaud.

—Je ne me sens plus le même, murmura Monte-Cristo. L'air de Paris m'opprime. Je partirai tout de suite pour Marseille, puis, j'irai à mon Ile et de là en Afrique; mon esprit se ressaisira dans l'action.

—Vous accompagnerons-nous, comte ? demanda Beauchamp.

—Non, je réclame vos services ici; vous surveillerez l'enfer de jeu de Mme Herminie, et me rendrez compte de ce qui s'y fait.

—Nous n'y serons plus admis, suggéra Château-Renaud.

—Non, si vous êtes reconnus. Il faudra y aller déguisés.

Sœur Marie à ce moment, reparut dans la chambre; elle avait enlevé toutes ses richesses et revêtu la robe noire des sœurs de charité. Ayant entendu les derniers mots du comte, elle s'approcha et dit:

—Vous voyez, je suis parée pour mon nouveau travail; vous m'emmènerez avec vous en Afrique; voulez-vous ?

—Je quitte Paris aujourd'hui; n'avez-vous pas d'adieux à faire ?

—Aucun.

—Alors, vous pouvez venir avec moi.

—Va avec lui, ZoZo, murmura-t-il, en lui tendant le poing. Si tu vas en Afrique, j'irai aussi. Tu as repoussé mon amour! Tu sentiras maintenant le poids de ma haine et de ma vengeance !

CHAPITRE XXIX

MERCEDES

Dans une petite maison des allées de Meillan, à Marseille, une femme entre deux âges conservant encore les traces de la beauté espagnole qui avait éclairé sa jeunesse, est assise à la fenêtre, tordant ses mains avec angoisse, sanglotant comme si son cœur voulait se briser.

La chambre dans laquelle elle se tient est scrupuleusement propre, mais meublée avec pauvreté et parcimonie. La pauvreté se lit en toutes choses; cependant, la désespérée a volontairement abandonné un palais à Paris, une grande fortune, tout le confort et le luxe de la richesse, parce que cette fortune était entachée de déshonneur.

De la fenêtre où elle est assise, elle peut voir le port de Marseille et guetter l'arrivée des navires avec leurs voiles blanches, colorées par les rayons du soleil couchant qui s'enfoncent dans une mer d'or en cette chaude soirée de juillet.

Eut-elle pensé au passé, plutôt qu'à l'agonie du présent, elle se serait rappelée comment, vingt-cinq ans plus tôt, elle, Mercedes, la belle Catalane, s'était assise là, à cette fenêtre, Fernand le pêcheur, agenouillé et soupirant à ses pieds, tandis que son cœur était ermp'i du souvenir d'Edmond Dantès, et que ses yeux interrogeaient le large pour découvrir le navire qui ramenait le jeune marin.

Elle peut voir aussi le berceau couvert de vignes où Edmond Dantès a passé à son doigt le petit anneau d'argent et renouvelé ses vœux d'amour; où ils ont fixés les détails du mariage, qui doit les unir le lendemain: tan-

dis que plus loin, Fernand Danglars et Caderousse, l'envieux tailleur, ourdissent l'odieux complot qui va les séparer.

Elle peut voir, et elle frissonne après y avoir reposé ses yeux, le sombre château d'If; le donjon dans lequel Edmond Dantès agonisa quatorze ans de sa vie, couronnant les rochers battus par les flots, qui se lève morne et solitaire au-dessus des eaux de la baie.

Edmond Dantès échappé de cette tombe vivante est devenu le comte de Monte-Cristo; riche au-delà de ce que peut concevoir l'imagination, puissant au-delà de ses aspirations de mortel. Il est revenu, pour la retrouver la femme de son ennemi; elle lui a été, selon toute apparence, infidèle. Pourtant, il n'en est pas ainsi! Elle a sincèrement cru à sa mort et n'a épousé Fernand que parce qu'il menaçait de la tuer et de se tuer lui-même. La crainte et la pitié confondues, l'ont seule poussée à devenir sa femme; son cœur est resté fidèle à Edmond Dantès.

Mais le comte de Monte-Cristo ne pouvait pas le savoir. Il assouvit sa vengeance sur son mari, le forçant à la confession publique qui l'a conduit au suicide.

Le comte a épargné son fils, en se souvenant qu'il l'a pressée sur son cœur en l'appelant sa bien-aimée, et qu'elle a été son premier et son plus pur amour; il a abaissé sa main vengeresse.

Il a vu Albert, et le noble esprit du jeune homme, ses hautes pensées et son cœur généreux, son amour chevaleresque pour sa mère, et au-dessus de tout, la ressemblance morale et physique existant entre eux deux, ont gagné au jeune homme l'amitié du comte de Monte-Cristo.

Si ce dernier n'avait pas été si cruellement séparé de Mercedes, si leur mariage n'avait pas été si fatalement brisé, il aurait pu avoir le bonheur de posséder un fils tel qu'Albert. Cette pensée lui a fait aimer le jeune homme comme s'il eût été réellement son fils.

Quand Mercedes abandonna sa somptueuse demeure et la fortune de son mari, quand elle retourna aux humbles lieux de son enfance à Marseille, quand Albert de Morcerf rejetant la carrière brillante, mais avilie de son père, voulut se faire par lui-même un nom et un avenir honorable en défendant héroïquement en Afrique le drapeau de son pays, le comte de Monte-Cristo approuva cette détermination.

Il aurait pu les arrêter et faciliter leur chemin. Il aurait pu donner un palais à Mercedes et procurer à Albert un rang brillant dans l'armée algérienne. Mais il savait que Mercedes préférait son humble retraite et voulait qu'Albert fit lui-même son chemin hors des rangs.

Il avait appris avec plaisir qu'Albert devait à sa bravoure et à son audace un avancement rapide et qu'il envoyait sa solde chaque mois à sa mère.

C'est dans ces conditions d'existence qu'il les croyait toujours, quand il fut frappé par les paroles tombées des lèvres de Benedetto. Son seul espoir reposait sur l'esprit de vantardise de l'Italien qui, pour Maximilien, lui avait fait anticiper un événement avant qu'il fût accompli.

C'est avec l'angoisse de ce qu'il allait découvrir à Marseille que le Comte, accompagné de sœur Marie, fit le voyage.

Laissant sa nouvelle protégée à l'hôtel, il parcourut les rues dont il se souvenait si bien, passa la tonnelle enguirlandée où il avait déclaré son amour à Mercedes, s'arrêtant un moment avec une respectueuse inclination de tête, devant la petite maison où son père était mort; puis, il pénétra dans les allées de Meillan, s'arrêtant devant l'humble demeure de Mercedes.

Monte-Cristo n'entra pas tout de suite; trop de souvenirs amers et doux, étaient attachés à cette maison, pour qu'il ne fût pas profondément ému. Il aimait sa femme, il respectait fidèlement Haydée; cependant, sans que rien obscurcisse ces sentiments, une émotion intense le saisit à la pensée de revoir celle qui avait été l'idole de sa jeunesse.

Après s'être recueilli quelques moments, il ouvrit la porte et entra dans l'étroite allée conduisant à la salle où Mercedes était assise.

Elle relisait pour la centième fois, la lettre cruelle de Mme Herminie, inondant le papier d'un nouveau torrent de larmes. Elle fut tirée de sa poignante angoisse par un coup frappé à la porte.

—Qui peut venir, murmura-t-elle, essayant vivement ses yeux; je n'ai vu entrer personne. Les larmes m'aveuglent. Si c'était une lettre d'Albert me rendant un peu d'espoir.

Avec un cri de joie elle se leva et se dirigea vers la porte, s'arrêtant cependant au milieu de la chambre, avec un geste de désespoir, ses mains tombées à ses côtés.

—Mais si on m'apportait son corps ici pour les funérailles!

A cette pensée son sang se glaçant dans ses veines, ne lui laissa même pas la force de dire: "Entrez!"

Elle resta là; véritable peinture du désespoir; la langue paralysée, les yeux fixés avec une sorte de fascination sur la porte.

Il tourna le loquet et entra.

Mercedes le vit, poussa un cri de joie ou de terreur et tomba dans ses bras, défaillante.

—Pauvre Mercedes, murmura Monte-Cristo, en caressant son front pâli et en lissant ses beaux et longs cheveux noirs, sur lesquels il avait déjà neigé. Comme elle doit souffrir pour que ma vue ébranle ainsi ses nerfs. J'ai bien fait de venir aujourd'hui, demain, il aurait peut-être été trop tard, et les paroles de Benedetto auraient été vraies.

Elle tenait encore dans sa main crispée, la lettre de Mme Herminie et le comte put rapidement en prendre connaissance.

—Y a-t-il une lueur d'espoir dans cette lettre, murmura-t-il. Mme Herminie conclut à la mort d'Albert, et dix jours se sont écoulés depuis la condamnation. Albert, s'il vivait, aurait trouvé moyen de communiquer avec sa mère. Il pouvait penser qu'elle pouvait entendre parler de la Cour martiale. Il aurait été le premier à la délivrer de son angoisse.

Son cœur s'arrêta à cette pensée. Cependant, il ne voulut pas abandonner tout espoir, jusqu'à ce qu'il fût confronté avec les restes du jeune homme.

—Personne ne sait mieux que moi, murmura-t-il, ou n'a eu plus d'occasion d'expéri-

menter ce proverbe : " Il y a loin de la coupe aux lèvres." Le moins que je puisse faire est d'inviter cette pauvre mère à espérer et de partir ensuite pour Alger.

Le comte fit tous ses efforts pour ranimer Mercédès. Bientôt il eut la satisfaction de lui voir ouvrir les yeux.

—J'ai rêvé, murmura-t-elle, à peine consciente de la présence de Monte-Cristo, qu'un Ange gardien était descendu du Ciel.

Elle se dégagea elle-même de l'étreinte du comte et, le regardant, s'écria joyeusement :

—Ce n'est pas un rêve, c'est la réalité! Edmond Dantès est ici, il est venu pour m'assurer que mon fils est vivant ; il sait que mon enfant est toute ma vie, il ne voudra pas me voir mourir à ses pieds.

Mercédès tomba sur les genoux et, entourant le comte de ses bras, s'écria en l'implorant :

—Parlez, Edmond ; dites-moi qu'Albert vit encore!

CHAPITRE XXX

VERS ALGER

—Hélas ! Mercédès, s'écria tristement Monte-Cristo, en la regardant oducement, je ne peux que vous exhorter à l'espérance.

—Vous dites cela d'un air désespéré, s'écria-t-elle en se tordant les mains. Vous savez qu'Albert est mort!

Les pleurs coulèrent de nouveau sans qu'elle fit un geste pour les arrêter.

—Ah ! sanglotait-elle, je n'ai plus d'enfant ; pourquoi ne suis-je pas morte à côté de mon fils ; je n'avais plus que lui pour me rattacher à la vie. Lui seul était entre moi et la mort. Et maintenant, il n'est plus, emporté au printemps de la vie, en pleine santé, en pleine vigueur... Oh ! mon cœur se brise!

Elle étreignait convulsivement sa poitrine, comme si elle eût voulu en arracher son cœur.

—Soyez calme, Mercédès, dit le comte, à peine moins angoissé qu'elle.

—Mon fils est mort et vous me demandez d'être calme ?

—Vous savez qu'il exposait sa vie quand il se rendit en Afrique pour combattre ces hordes barbares. Vous deviez vous attendre à ce qu'il pût tomber sur le champ de bataille, ou qu'il fût terrassé par la fièvre.

—Oui, répondit-elle avec amertume. Quand il me donna son baiser d'adieu, je priai le Ciel d'épargner sa vie, mais je savais qu'il n'éviterait ni le combat ni le danger. Je savais que sa bravoure, son dévouement à la France, le pousseraient à exposer sa vie au premier rang, et j'ajoutai dans ma prière, que s'il plaisait à Dieu de le faire mourir au milieu du bruit de la bataille, face à l'ennemi, il voulût bien me donner le courage des mères spartiates pour supporter cette douleur. Une mort glorieuse aurait mis une auréole autour de son nom, effaçant l'héritage de honte que son père lui a laissé. Mais passer en conseil de guerre, être dégradé publiquement, frappé comme un vil malfaiteur, ajouter à l'opprobre qui couvre le nom de son père ! Oh ! mon Dieu ! c'est cela qui remplit la coupe d'amertume et la fait déborder.

—Non, Mercédès, répondit Monte-Cristo, c'est justement cela qui me donne quelque espoir.

—Je ne vous comprends pas, dit-elle, sachant ses larmes pour le regarder dans une sorte de stupeur.

—Albert est vraiment brave, mais pas audacieusement téméraire. Il connaît bien la nécessité de la discipline, surtout en pays étranger, entouré de bandes sauvages et hostiles. Il est impossible qu'il ait frappé son supérieur, s'il l'a fait réellement, sans la plus violente provocation. La Cour martiale qui l'a condamné à une mort ignominieuse, doit suivre strictement le code militaire, mais sa décision est sujette à la révision du général commandant l'armée algérienne. Combien y a-t-il de temps qu'Albert est en Afrique ?

—Huit mois.

—Il se sera fait beaucoup d'amis parmi ses camarades de camp : pendant ce temps, ils n'auront pas été inactifs ; ils auront vu le général et lui auront exposé les faits. Le général a le droit et le pouvoir de commuer la sentence et même de pardonner entièrement l'offense.

—Mais j'aurais su cette tentative et son résultat s'il avait été heureux, dit-elle avec un gémissement douloureux.

—C'est vrai, et c'est pourquoi je vous demande de vous attacher à une espérance plutôt qu'à une certitude. Nous n'avons pas de bonnes nouvelles, mais nous n'en avons pas non plus de mauvaises. Je peux éclaircir quelques points que vous ignorez. La baronne Danglars, qui s'appelle maintenant Mme Herminie, est votre pire ennemie.

—Hélas ! qu'ai-je fait pour cela ? Quand elle me rendit visite ici, elle se prétendit ma sincère amie. Voyant mon angoisse, elle m'offrit elle-même de s'informer au ministère de la guerre, dès son retour à Paris. Sa lettre est le résultat de sa démarche. Pourquoi me haïrait-elle ?

—Songez que cette basse parvenue n'a jamais été admise dans le monde politique et diplomatique dont vous faisiez partie, par la position de votre mari à la Chambre des Pairs. Malgré tous les millions que possédait le baron Danglars, elle ne put jamais pénétrer dans cette sphère enviée. Elle pensait arriver indirectement à son but par un mariage entre votre fils et sa fille Eugénie. Vous avez rejeté la proposition avec dédain.

—C'est vrai, je le fis ainsi ; non, pour la fille, qui est une jeune fille estimable, mais parce que je ne pouvais supporter l'idée d'une alliance avec la famille Danglars. Hélas ! j'étais très fière alors. Je ne savais pas sur quelle base fragile et indigne ma position sociale était assise.

—Vous avez blessé sa vanité maternelle et son orgueil en même temps ; elle n'a jamais oublié ni pardonné ce qu'elle considérait comme une insulte. Alors, vint la catastrophe. Il est vrai que toutes deux, vous et la baronne, avez quitté votre sphère sociale ; mais vous l'avez fait volontairement, ajoutant à cet acte le lustre de l'abnégation de soi, pendant qu'elle était chassée et rabaissée pour devenir la tenancière d'une vile maison de jeu ; tout cela suffit pour nourrir son inimitié. Elle devint intense quand elle fut informée que j'étais votre ami, tandis que je restais et suis encore son ennemi.

—Vous m'avez dévoilé en effet une raison pour laquelle elle essaie de torturer mon

âme, dit Mercédès ; mais elle aura profité des cruelles circonstances qui s'étaient produites sans rien faire pour les provoquer.

—Supposez, telle est ma conviction absolue, que l'officier supérieur attaqué selon elle par Albert, ne soit autre que son mari, le baron Danglars ?

—Vous croyez à une conspiration, s'écria-t-elle, haletante.

—J'ai constaté l'existence de l'une des plus odieuses conspirations qui naquit dans l'esprit des démons.

Il continua, en relatant les faits que les lecteurs connaissent déjà et ajouta :

—Qu'y a-t-il de plus plausible, qu'elle ait reçu son information, non du ministère de la guerre, mais directement de son mari. La nouvelle peut-être vraie ou fausse. J'admets que, — j'admets la première conjecture. Il n'y a pas de raison pour que son mari la trompe, mais dans sa haine venimeuse pour Albert, il peut avoir presque involontairement exagéré les choses. En tous cas, nous devons chercher des informations définitives concernant le destin d'Albert et les chercher en Afrique même.

Ces mots firent renaître la pauvre mère à l'espérance. Elle regarda le comte longuement, ardemment.

—C'est trop vous demander, murmura-t-elle. Pourtant, ajouta-t-elle, implorante, c'est une pauvre mère, un cœur brisé qui implore, supplie... Oh Edmond ! Edmond ! en souvenir du passé ! pour l'amour que vous avez eu pour moi ! je vous implore...

—Il est inutile d'achever, interrompit le comte en souriant ; le but de ma visite ici aujourd'hui, était de rendre l'espoir à votre cœur, de vous renouveler mes serments d'amitié, de vous dire que je vais partir pour Alger, et de vous assurer que je ne laisserai pas une pierre en place jusqu'à ce que j'ai, ou jeté votre fils dans vos bras, ou terriblement vengé sa mort !

—Merci, mon Dieu ! s'écria Mercédès avec ferveur, levant les bras vers le ciel. Vous avez entendu ma fervente prière !...

Le comte resta avec elle une heure encore à la consoler, et quand il la quitta pour accomplir sa mission, il eut la satisfaction de voir qu'il avait enfin ranimé en elle le premier rayon d'un espoir détruit par la lecture de la lettre si cruelle de Mme Herminie.

Le soir même, le yacht du comte de Monte-Cristo quittait le port de Marseille. Sur le pont, se tenaient le comte et sa sœur Marie, qui avait profité de l'absence de celui-ci, pour s'enrôler parmi les sœurs de la Croix-Rouge, dont le glorieux emblème était cousu sur la manche droite de sa robe noire. Elle était aussi impatiente de commencer sa mission de charité, que Monte-Cristo était avide d'accomplir sa double tâche, car s'il y avait une mère brisée à Marseille, il y avait aussi une femme désespérée au Tréport.

Le sort de Maximilien restait aussi pesant sur son âme que celui d'Albert. Il voulait s'arrêter à son île en allant en Afrique, et frissonnant à la pensée qu'il n'explorerait sa grotte que pour y trouver les restes de l'homme que Benedetto avait couché vivant dans une tombe.

Deux semaines au moins s'étaient écoulées, depuis que le jeune bandit corse avait con-

damné la victime à mourir de faim. Nul être au monde ne pouvait supporter cette torture pendant si longtemps et vivre!

Ce fut donc presque sans espoir, que le comte, trois jours après son départ de Marseille, aperçut l'île de Monte-Cristo.

Comme le navire approchait du rivage, il aperçut nettement la silhouette de deux hommes surveillant l'approche du bâtiment.

La distance était encore trop grande pour qu'il put les reconnaître, mais son cœur tressaillit quand il entendit l'un d'eux crier :

—Oh! du navire, ici! oh! du navire.

—C'est la voix de Maximilien, s'écria-t-il avec joie, presque malgré lui.

CHAPITRE XXXI

LE NAUFRAGE

Monte-Cristo ne croyait pas aux revenants. Si c'était la voix de Maximilien qu'il avait entendue, et il était sûr de la reconnaître, Benedetto avait menti et le mari de Valentine vivait.

Si l'histoire du bandit corse n'était pas inventée de toutes pièces, s'il avait enterré sa victime dans la grotte de l'île de Monte-Cristo, par quel miracle Maximilien était-il sorti de cette tombe? quel était son compagnon, que le comte ne pouvait reconnaître dans l'ombre descendante du soir?

Il était si anxieux d'obtenir une réponse à ces questions, qu'il attendit à peine que la chaloupe fut prête pour y sauter.

Sœur Marie, un peu effrayée de rester seule, et désirant connaître cette terre historiquement fameuse par la découverte du trésor, demanda, et reçut du comte la permission de l'accompagner.

Aussitôt que les matelots eurent amené la chaloupe assez près du rivage, le comte s'élança et Maximilien se précipita dans ses bras.

—Vivant! mon cher Maximilien! s'écria le comte, sa voix sonore vibrant d'émotion, c'est un bonheur plus grand que je n'osais l'espérer; je craignais de trouver votre cadavre dans la cave murée.

—Tel aurait été mon sort, répondit le jeune homme, si le ciel dans sa bonté, n'avait envoyé un de mes plus vieux et de mes plus chers amis à mon secours.

—Le ciel prend de mystérieux chemins pour accomplir ses miracles, s'écria en riant son compagnon. Je ne pensais pas après mon naufrage, lorsque je fus rejeté inanimé sur la grève, que j'étais envoyé ici dans le but de sauver la vie de Maximilien.

—Je reconnais cette voix, dit le comte; n'est-ce pas celle de Franz d'Épinay, le fils du général Quesnel, qui fut créé baron d'Épinay par Charles X, et tué par Noirtier de Villefort?

—C'est moi.

—Je suis heureux de vous revoir, dit le comte, en étreignant la main du jeune homme. Je comprends pourquoi Maximilien vous appelle son plus cher ami. Vous lui avez rendu un grand service en renonçant volontairement à la main de Valentine, quand son père, M. de Villefort, désirait vous la faire épouser.

—Je ne pouvais vraiment pas épouser la petite fille de l'homme qui m'avait fait or-

phelin, dit Franz, et puis, Valentine aimait Maximilien et me détestait.

—Ne dites pas cela, interrompit Maximilien, elle vous admirait et vous respectait comme un ami, seulement elle m'aimait.

—Oh! mon cœur n'es pas brisé; il est encore entier et libre.

Sœur Marie était restée dans l'ombre pendant ce colloque ne voulant pas imposer sa présence. Aux derniers mots de Franz d'Épinay cependant, elle leva la tête et le regarda; son visage éclairé par la lueur argentée de la lune, parut à la jeune femme remarquablement beau et noble.

Franz la vit alors plus distinctement, et soulevant courtoisement son chapeau, il dit:

—Je ne savais pas que nous avions l'honneur de la compagnie d'une sainte religieuse.

—Sœur Marie n'est pas positivement une religieuse, dit le comte avec un sourire, en la prenant par la main et l'amenant près d'eux bien qu'elle en ait le vêtement. Actuellement par un zèle sacré, elle vient avec moi en Afrique pour soigner nos héros malades et blessés.

—C'est une mission divine, Mademoiselle, dit Franz, s'inclinant avec une grâce courtoise, et digne d'une fille de France.

Zozo aurait pu répondre au compliment par un regard malin et quelque réplique frivole, mais sœur Marie renaissant à de plus nobles impulsions et de plus pures pensées, ne put que rougir avec confusion et rester silencieuse.

—Maintenant que nous nous connaissons tous, dit Monte-Cristo, nous pourrions aller à la grotte et écouter les récits du naufrage de Franz et du sauvetage de Maximilien.

Les deux jeunes gens allumèrent des torches et tandis que Franz escortait sœur Marie, Maximilien marchait près du comte, le questionnant avidement au sujet de Valentine. Monte-Cristo lui dit comment il avait appris ce qu'il était devenu après son enlèvement. Comment Valentine était naturellement anxieuse à son sujet et avec quelle impatience elle attendait son retour.

Il ne lui parla pas de la lettre cruelle de Benedetto, ne jugeant pas nécessaire de torturer l'âme du jeune mari par la pensée que sa femme l'avait cru mort, ni de l'évasion du marquis de Villefort, de son arrivée au Tréport et de sa fuite avec sa fille.

Le comte ne doutait pas qu'Emmanuel Herbault ne la retrouvât et ne la ramenât chez elle. Maximilien était déjà assez inquiet sans lui faire connaître le danger qu'avait couru sa femme pendant son absence.

Quand la petite troupe atteignit l'entrée de la grotte, Monte-Cristo ne put réprimer un soupir à la vue des ruines de la belle demeure qu'il avait créée sous la terre, et dans laquelle Haydée et lui avaient passé tant d'heures bienheureuses.

—Hélas! pauvre Haydée, pensa-t-il, elle attend sans doute mon retour avec anxiété. Quand je quittai Yanina, je pensais terminer ma mission en retrouvant Maximilien; maintenant qu'il est retrouvé, mon devoir m'appelle à Alger. Je dois à Mercédès, à mon amitié pour Albert, de percer le mystère qui entoure son destin. Je n'ose obéir à l'inclination de mon cœur quand le devoir m'appelle. Ma chérie devra m'attendre, hé-

las! je ne sais moi-même combien de temps. J'espère que lord Hartleigh justifiera la confiance que j'ai mise en lui; s'il n'était pas tel...

Il éloigna cette pensée, mais son visage s'assombrit, ses doigts étreignirent l'air, comme s'il étranglait un ennemi invisible.

Quelques divans laissés dans la grotte par les hommes de Benedetto, avaient servi de lit à Maximilien et à Franz; ils furent apportés, et lorsque tout le monde fut assis, Franz commença :

—Vous vous souviendrez, comte, que je suis la première personne, en-dehors de vos relations immédiates, qui ait mis le pied sur cette île après que vous en eûtes pris possession; ma témérité pouvait me coûter la vie, si vous n'aviez pas généreusement arrêté la main d'Ali, et si vous ne m'aviez permis de jouir de votre hospitalité dans ce souterrain. Jamais je n'oublierai cette nuit où votre trésor fut étalé devant moi, où mes yeux furent éblouis par l'apparition d'Haydée, où je fus transporté au septième ciel par une dose de Hashish. Je me réveillai de cette vision extatique pour me retrouver à bord du navire sur lequel j'avais osé approcher votre domaine. Il m'était difficile de croire que tout cela n'était pas un songe, et quand je racontai mon aventure à Albert de Morcerf, avec lequel je faisais un voyage de plaisir en Italie, il ne fut convaincu de la vérité de mes assertions que lorsque vous lui eûtes offert à lui aussi une vision de votre grandeur. Tout cela revint à ma pensée, quand, après ma croisière que j'entrepris après l'épisode de mon mariage manqué avec Mlle de Villefort, je me trouvai de nouveau à Naples, seul cette fois. Ne sachant ce que vous étiez devenu, et pensant vous trouver encore dans l'île de Monte-Cristo, je décidai de vous faire une visite, et de vous demander de renouveler la faveur que vous m'aviez faite déjà; sachant combien vous aviez horreur de voir votre domaine envahi par les étrangers, j'ai pris une barque que je pensais pouvoir manœuvrer seul et naviguai vers l'île. Ceci se passait il y a deux semaines, et je l'ai découvert depuis, le jour même où Benedetto et sa bande achevaient, à ce qu'ils croyaient, leur vengeance inhumaine sur Maximilien.

Avec un bon vent et le courant, je pouvais espérer atteindre l'île le matin du troisième jour. Les deux premiers jours, le temps fut absolument propice; mon petit esquif fendait les vagues, et j'avais si bien marché, que, lorsque la nuit tomba, j'étais sûr de voir l'île avant le point du jour. Mais que valent les calculs humains en face des éléments. Le soleil se couchait sanglant dans la mer, la brise se changea soudain en un vent furieux, des nuages sombres obscurcirent le ciel, et je fus emporté par une de ces tempêtes particulières à la Méditerranée.

A neuf heures, l'ouragan se déchaîna dans toute sa furie; d'aveuglants éclairs déchiraient les nues, suivis du fracas du tonnerre. La pluie tomba à torrents et les vagues s'élevèrent en montagnes autour de ma frêle embarcation, ballotée çà et là, à la merci des flots. Je ne pouvais que recommander mon âme à Dieu. Pendant les trois heures qui suivirent, chaque minute sembla devoir être la dernière; au bout de ce temps, le bateau

fut tout à coup soulevé sur le sommet d'une énorme vague et projeté à quelque distance, puis il retomba pesamment sur le rivage, où il s'ouvrit en deux, me projetant sur le sable avec une telle force, que je restai là, inanimé.

—Pauvre jeune homme! murmura sœur Marie, mais si bas que personne ne l'entendit. C'est une grâce qu'il n'ait pas été tué sur le coup.

CHAPITRE XXXII

LA DELIVRANCE

Quand je rouvris les yeux, continua Franz le soleil brillait avec éclat; la tempête était apaisée. Pas un nuage au ciel qui scintillait au-dessus de moi. Les vagues calmées retombaient sur le sable avec un murmure bas et doux qui me semblait une musique céleste. Il ne restait d'autre trace de la tempête de la nuit que les débris de mon bateau, enfouis dans le sable, et formant à une petite distance du rivage, une légère proéminence. Quelques caisses de provisions échappées au désastre, avaient été apportées par la mer. Quant à moi, j'avais sur la tête à l'endroit qui avait porté sur le sable dur, une bosse aussi grosse qu'un œuf, et si j'étais encore étourdi et stupéfié, je n'avais aucune blessure, et le soleil brûlant à cette heure près du méridien avait séché mes vêtements pendant mon évanouissement. Je murmurai une prière de reconnaissance et me relevai. La contusion de ma tête me faisait beaucoup souffrir, et pendant un moment, la terre et la mer semblèrent danser autour de moi, une ronde effrénée. Je pressai mes deux mains contre ma bosse, j'en ressentis un léger soulagement et bientôt l'air vivifiant de la mer dissipa mon étourdissement. Je regardai autour de moi avec stupeur. Mes calculs me démontraient que j'avais été jeté sur l'île de Monte-Cristo.

Cependant, je ne voyais aucune trace d'habitation humaine; je savais que vous, comte, depuis la découverte du trésor, vous entreteniez un troupe qui gardait tout le rivage, et pourtant je ne voyais personne, aucune trace de pas dans le sable. La pensée me vint que vous aviez enlevé le trésor, dispersé les gardes et abandonné l'île. Cela me fit éprouver une cruelle déception, mon voyage alors, était une catastrophe, j'étais seul sur une île rocheuse, sans bateau, sans aide, loin de la route habituelle des navires, et sans moyen de quitter la place. Je commençais à me comparer à Robinson Crusé, et regardais autour de moi, à demi-sérieux et demi-amusé, m'attendant à découvrir bientôt mon Vendrési. Comme mes yeux se portaient sur la mer j'aperçus un corps accroché après les agrès de mon bateau brisé. Il avait séjourné évidemment plusieurs jours dans l'eau, et commençait déjà à se décomposer; les poissons en rongeaient la face et les mains; il s'élevait et retombait porté par les vagues. Je frissonnai en reconnaissant le corps de signor Bertuccio!

—Hélas! pauvre fidèle Bertuccio, dit le comte en soupirant. Quand j'entendis Benedetto raconter comment il avait massacré avec le reste de la garde, son propre père

adoptif, j'eus peine à ne pas sortir de ma cachette pour étrangler sur place ce monstre.

—La vue du cadavre de Bertuccio, continua Franz, m'ouvrit les yeux. Je compris que quelque tragédie avait dû se passer là. La blessure qui transperçait la poitrine du cadavre prouvait qu'il avait été lâchement assassiné. Tous les gardes étaient-ils morts avec leur brave capitaine, les meurtriers étaient-ils maîtres de l'île? Ne deviendrais-je pas aussi leur victime lorsqu'ils me tiendraient dans leurs griffes? Je ne me comparai pas plus longtemps à Robinson Crusé ou plutôt je ressentis le choc qu'il avait éprouvé en découvrant dans le sable la trace des pieds nus de cannibales. C'était un terrible dilemme, je ne pouvais rester où j'étais, et pourtant, je craignais d'aller de l'autre côté de l'île où se trouvait l'entrée de la grotte, mais où je pouvais aussi rencontrer la bande des assassins, s'ils étaient encore là. La curiosité et le désir de savoir ce qui m'attendait me décidèrent pourtant. J'entrai dans l'eau pour en retirer les caisses de provisions, me préservant à tout hasard de la famine; puis je partis pour une reconnaissance des lieux. Comme je marchais le long du rivage, je fus épouvanté par la vue des cadavres des gardes massacrés, apportés par les vagues sur la grève.

—Me dissimulant dans les buissons qui bordent la mer, je poursuivis ma route et la nuit tombait quand affamé, les pieds meurtris, épuisé, j'atteignis l'entrée de la grotte. Je n'avais vu personne, je n'avais rencontré âme qui vive. J'étais sur, maintenant, que l'île était complètement déserte, à moins que les assassins ne fussent cachés dans la grotte elle-même... Je réfléchis que, dans ce cas, j'aurais vu à l'ancre le bateau sur lequel ils avaient dû venir. Comme je n'avais rencontré aucune embarcation pendant mon voyage autour de l'île, je m'enhardis à entrer.

—Je suivis la grotte souterraine, et me trouvai enfin dans cette chambre, sans que rien ni personne se fût opposé à mon passage. Avec un réel soulagement, je tâtai partout dans l'ombre; bientôt mes mains rencontrèrent une torche. Me souvenant que j'avais dans ma poche quelques allumettes à l'épreuve de l'eau, je l'allumai, et à la faveur de sa flamme tremblante, je constatai le ravage qui s'était produit en ce lieu. Je vis aussi les restes de vin et de provisions dont les bandits s'étaient régalés.

—Les victuailles et les boissons étaient là depuis plusieurs jours, mais j'en pris ma part avec avidité pour me redonner des forces.

—Pendant que j'étais là, mangeant et buvant, je tremaillis en entendant une faible plainte... Mon sang se figea dans mes veines et je sentis un froid de glace me glacer le dos.

—Les plaintes recommencèrent, et je reconnus bientôt qu'elles provenaient d'un être humain en grand péril! Après que j'eus pris possession de moi-même, je me rendis compte que celui qui proférait ces plaintes avait besoin de mon assistance, et que je n'avais à craindre aucun mal. Par la direction du son, je jugeai que les gémissements venaient de la chambre intérieure, que je savais

faire suite à celle-ci. Soulevant ma torche, je me dirigeai vers le point où j'espérais trouver l'ouverture, mais je me butai à un mur de pierre.

—Une lueur de vérité éclaira mon cerveau; je pensais que les plaintes venaient de vous, comte; que vous aviez été surpris par vos ennemis, vos gardes décimés, et que vous étiez enfermé vivant dans une tombe. L'idée du péril que vous couriez et de votre délivrance possible me donna des forces nouvelles. Je n'avais pas d'instrument qui pût être utilisé effectivement; mais par bonne fortune, la fraîcheur de la grotte avait conservé une certaine humidité au mortier qui cimentait les pierres, et je pus, par un effort persistant, faire une brèche dans le mur en effritant le mortier avec mon couteau de poche. En une demi-heure, j'eus fait une ouverture assez grande pour m'y introduire, ma torche toujours allumée.

—J'étais dans la grotte intérieure; le souvenir de ce que j'y vis me fait encore frémir d'horreur.

—Dans un trou creusé dans la terre, juste assez long et assez large pour le contenir, pieds et mains liés, un homme grisait, s'agitant, se plaignant dans un délire de fièvre. Son corps était terriblement émacié, ses joues creuses étaient rouges et ses yeux grand ouverts, fixes et brillants. A ses plaintes, il mêlait des paroles incohérentes où je reconnus les noms de Valentine et du comte de Monte-Cristo. Je me penchai sur lui, laissant tomber la lumière de la torche en plein sur son visage et malgré l'altération de ses traits, je reconnus Maximilien Morrel. Le besoin de nourriture, l'air méphitique de la cave, et l'agonie morale et physique qu'il avait dû endurer, l'avait plongé dans un état délirant auquel il aurait succombé avant le jour, si le Ciel n'avait guidé mes pas vers lui juste à temps.

—Je reconnus qu'une prompt assistance était absolument nécessaire. Sans plus attendre, je coupai les cordes qui le liaient, et avec une force surnaturelle, je l'enlevai de sa tombe, et le portai à l'ouverture que j'avais faite dans le mur. Je n'eus pas de difficulté à l'y faire passer, il était devenu si mince! Bientôt, il fut de l'autre côté, je le suivis aussitôt, puis le soulevant encore dans mes bras, je le portai aussi loin que je pus hors de la grotte et le déposai sur le sable où j'avais laissé mes caisses de provisions. Parmi celles-ci, je savais trouver une petite caisse de brandy et je remerciai le Ciel d'avoir pu la sauver du naufrage.

—Laisant Maximilien sur une couche de sable, je passai la nuit entière à lui faire absorber une gorgée de brandy de cinq minutes en cinq minutes. C'est la seule médecine que je lui donnai et que je pris, car j'en avais également besoin.

—Quand vint le jour, j'eus la satisfaction de voir que la fièvre était tombée et qu'il pouvait avaler un peu de biscuit que je trempais dans le brandy. Ce fut sa nourriture pendant six jours, durant lesquels il resta dans une demi-inconscience. Au bout de ce temps, quoique faible encore, il put s'agenouiller sur le sable avec moi et remercier Dieu de lui avoir sauvé la vie.

CHAPITRE XXXIII

RECIT DE MAXIMILIEN

—Oh! combien fut fervente la prière qui s'échappa de mon cœur, s'écria Maximilien, reprenant le récit à cet endroit. Combien je remerciai Dieu pour l'infinie bonté et la pitié qu'il m'avait montrés! La dernière chose dont je me souviens avant que la raison ne s'enfuit et que le délire et la fièvre s'emparât de mon cerveau est que j'étais couché dans mon étroit cercueil, sans pouvoir me lever ou remuer, les lèvres et la poitrine desséchés par les plus atroces tortures de la faim.

—J'avais perdu toute notion du temps, il me semblait être là depuis des siècles, souffrant le supplice des damnés; l'air vicié de la caverne restait comme un poids de mort sur ma poitrine, je respirais du feu! Je savais que la fièvre venait et qu'elle me conduirait à la mort. Je ne cessais de répéter: "Valentine! Valentine!", comme si ce nom aimé eut été le talisman que devait éloigner le démon du délire. Je n'avais aucun espoir de secours; cependant, je criais, je hurlais, comme si le monde entier eût pu m'entendre.

—Oh! comte, vous qui avez souffert des tortures semblables dans votre froid cachot du château d'If, vous comprendrez ce que j'ai enduré jusqu'au moment où je tombai dans l'oubli d'une croissante folie! Je ne sais ce qui arriva entre cet instant et celui où je me suis trouvé aspirant la brise fraîche de l'Océan.

—Oh! joie incommensurable! quand je reconnus dans mon sauveur le compagnon de ma jeunesse! mon cher Franz!

—Comme il vous l'a dit, aussitôt que je fus assez fort pour m'agenouiller, je priai le très-haut; je lui demandai d'étendre la bonté qu'il m'avait montrée pour soutenir et consoler ma femme, jusqu'à ce que je lui sois rendu. Hélas! pauvre Valentine! comme elle doit souffrir de mon absence! La pensée que je ne l'avais pas perdue pour toujours, que je verrais encore ses traits adorés, que je la presserais encore sur mon cœur, m'a aidé dans ma rapide guérison.

—Franz m'a dit à quel concours de circonstances je devais sa présence dans cette île; je me rendis compte que je devais dompter mon impatience de retourner au Tréport. Je n'ai pas murmuré; j'avais trop souffert pour me laisser abattre par ce nouvel obstacle. Je savais que le même pouvoir divin qui a si miraculeusement sauvé Franz de la tempête et moi de ma tombe vivante, enverrait quelque bateau ami à ce rivage pour nous ramener.

—Les provisions jetées sur le sable nous permirent de vivre; il y a de l'eau fraîche dans l'île. Nous n'étions donc pas en danger immédiat de souffrir de la faim et de la soif. La nuit, nous nous étendions sur ces divans, et tout le jour jusqu'à la nuit, nous scrutions l'horizon pour y découvrir une voile. Nous en avons vu quelques-unes, mais elles étaient trop loin pour entendre nos coups de feu, ou pour voir les objets divers que nous avions élevés pour attirer leur attention. Nous les voyons glisser lentement, puis disparaître; nous échangeons alors notre espoir d'une chance meilleure la prochaine fois... Telle a été notre vie tous les jours de la dernière semaine. Vous pouvez vous ima-

giner notre joie et notre bonheur, comte, quand ce soir, le soleil couchant a répandu ses rayons d'or sur les voiles de votre yacht.

—Nous le regardions approcher plus près, plus près, sans nous douter que vous teniez la barre. Il faisait sombre quand vous avez mis le canot à la mer et nous ne vous avons pas reconnu. Pourtant, nous savions le salut dans vos mains et, ne pouvant plus contenir ma joie, j'ai poussé le cri que vous avez entendu.

—J'ai reconnu votre voix, mon cher Maximilien, dit le comte, et soyez sûr que j'étais aussi heureux de l'entendre que vous l'étiez de me voir. Sans doute, ajouta-t-il en riant, vous avez eu faim, mais sœur Marie et moi, dans notre hâte, sommes venus à terre sans souper. Si vous m'en croyez, nous retournerons au yacht où un souper nous attend; après quoi, je fixerai notre future direction.

La proposition agréée, une heure plus tard, sauveurs et sauvés étaient assis autour d'un table somptueusement servie dans la cabine du yacht.

(A suivre)

**GRATIS - POUR VOUS, MESDAMES! - GRATIS**

Embellissez votre poitrine en 25 jours, grâce au

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Toutes les femmes doivent être belles et toutes peuvent l'être, avoir une belle poitrine, être grasses, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps, que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la Nervosité, Neurasthénie.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés, et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 hrs, p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, Parc Lafontaine, MONTREAL
Département 2 Boîte postale 2353

L'AIDE A LA GRACE ET A LA BEAUTE

par

Priscilla Dean de Universal City, Californie

(suite)

LE VETEMENT

Si vous êtes de ces personnes pour qui le vêtement tient lieu de beauté, apportez le plus grand soin à choisir vos habits. Mon avis peut vous paraître superflu, mais je vous ferai remarquer que souvent on se croit soigneux alors qu'on est des plus négligents.

Ne vous coiffez pas d'un chapeau qui vous aura plu sur la tête de Lucie, ni ne revêtez une toilette qui sied bien à Cécile sans vous être enquis si ces habits auront le même agréable effet sur votre personne.

J'étais en tramways, l'autre jour, avec une mienne amie.

Non loin de nous se trouvait une charmante jeune fille vêtue d'une robe de taffeta noir et coiffée d'un tout petit turban qui lui allait à merveille. Figurez-vous mon étonnement quand, à quelques jours de là, je rencontrai mon amie parée de la même manière. Elle me parut tel un sac de farine attaché par le milieu, avec une noix sur la tête. Il faut vous dire que mon amie est replète avec 30 ans comptés, tandis que la jeune fille de 20 ans dont elle a copié la toilette est toute maigre.

Si vous êtes aussi affligées d'embonpoint, n'allez pas choisir une robe qui vous ferait paraître de taille courte.

Encore moins, n'allez vous coiffer d'un petit turban. Une robe longue, ample, de couleur foncée, voilà avec un chapeau de moyenne grandeur ce qui vous ira.

Etudiez-vous dans le miroir. — Le sage l'a dit: "Connais-toi toi-même." — Si vous êtes une petite personne, que votre coiffure ne vous fasse pas paraître la tête lourde: Un noeud sur le chignon vous fera bien et vous rajeunira — ce n'est pas à dédaigner?

Si vous avez le front large, il serait peut-être bon pour paraître moins chauve, de le dissimuler gracieusement sous vos cheveux; mais si vous avez le front étroit, il vaut mieux le laisser libre.

En toutes choses il faut du tact pour saisir les nuances — car la beauté comme la perfection est faite de détails.

Priscilla Dean

(à suivre)



AUCUN tissu ne
s'emploie pour
plus d'usage qu'un
bon coton.

Prix pour prix,
— qualité pour
qualité, — les co-
tons PRUE sont
les meilleurs co-
tons sur le mar-
ché

DOMINION TEXTILE COMPANY
LIMITED

Montreal - Toronto - Winnipeg

Demandez à
votre détaillant



les cotons
portant cette marque,

UN OFFICIER DE FORTUNE (Fin)



Mais le maréchal oubliâ bientôt la recommandation de Louis XV, occupé qu'il était à cueillir d'autres lauriers. Pourtant Martinot continuait de se distinguer. A Raucoux, l'année suivante, il enleva un drapeau aux troupes ennemies et le défendit, seul, contre une nuée d'adversaires, jusqu'au moment où le régiment de Royal-Picardie vint dégager l'intrépide sergent, qui remit lui-même son trophée au maréchal.



Un an après, Martinot était à Lawfeld et recevait un coup de sabre en plein crâne, au moment où il se jetait devant le maréchal de Saxe, serré de près et sur le point d'être fait prisonnier. Le commandant en chef avait eu le temps de reconnaître le sergent qui avait, l'année précédente, capturé un drapeau à Raucoux; aussi, dès qu'il eut mis l'ennemi en fuite et remporté la victoire, se fit-il indiquer l'ambulance où avait été porté le héros.



La blessure n'empêchant point le sergent de parler, le maréchal l'interrogea sur son passé. Il reconnut ainsi le combattant que Louis XV lui avait signalé à Fontenoy. — Mon brave, dit-il en lui serrant la main, dès que cette guerre sera terminée, fais-moi savoir si tu es encore en vie et j'acquitterai la dette que j'ai aujourd'hui contractée envers toi. Sans ton courage, je serais peut-être prisonnier au lieu d'être victorieux.



Quelques mois après le traité d'Aix-la-Chapelle mettait fin aux hostilités. Les troupes avaient à peine regagné la France, que Martinot se rendait à Versailles et se présentait chez le maréchal, qui s'écria tout joyeux: — Tu t'es rappelé mon invitation, tu as eu raison, car je veux faire quelque chose de toi. — Hélas! monseigneur, répliqua Martinot, je ne suis qu'un roturier. — Eh! morbleu, s'écria le vaillant soldat...



— Est-ce que le premier noble n'était pas aussi un roturier?... Allons, reviens me voir demain. D'ici là je me serai occupé de ton avenir. Le jour même, le maréchal rappelait au roi le soldat de Fontenoy; puis il fit connaître à Sa Majesté la prise du drapeau à Raucoux, ainsi que le service que le sergent lui avait personnellement rendu à Lawfeld, et termina en manifestant son regret de ce qu'un tel homme ne fût point officier.



— Monsieur, fit Louis XV, émerveillé, donnez-moi le nom de ce vaillant et amenez-le moi demain. Le maréchal salua respectueusement et se retira. Le lendemain, il présentait au roi le sergent Martinot. — Monsieur, dit Louis XV au jeune homme, en lui tendant plusieurs papiers, voici des lettres patentes qui vous ont fait baron de Martinot. J'y ai joint un brevet de lieutenant aux gardes...



...et un bon de vingt mille livres pour les frais que va nécessiter votre nouvelle situation. — Ah! sire, s'écria Martinot en fléchissant le genou, demandez-moi ma vie, vous verrez avec quel bonheur je vous la donnerai! — Du tout, sourit Louis XV, je préfère vous la laisser; elle m'est bien trop utile. Le nouveau baron sortit, ivre de joie! Il était enfin l'égal de l'homme qui avait fièrement tiré sur son père.



Il allait donc pouvoir venger le pauvre vieux, non dans un guet-apens, traitreusement, mais loyalement, face à face, poitrine contre poitrine... Il commença par aller encaisser le bon du roi puis il s'occupa de son équipement. Quatre jours plus tard, le nouveau baron était transformé en un magnifique officier, portant haut la tête. Il se mit alors en quête du comte de Larchet, que son service avait ramené à Versailles.



Il le rencontra dans une maison de jeu et tout de suite, lui chercha querelle sous un futile prétexte. Les deux officiers sortirent et s'arrêtèrent dans la rue, mirent l'épée à la main. A la deuxième passe, le comte fut tué raide! Peu de temps après, le jeune homme faisait venir son père et se jetait dans ses bras en lui annonçant qu'il l'avait vengé et que, désormais, ils ne se quitteraient plus.

Les belles femmes

de la société dépendent sur elle, depuis soixante-dix ans, pour leur apparence distinguée. Elle communique instantanément un teint velouté, limpide, d'une blancheur de perle qui est toujours une cause de compliments flatteurs.



Crème Orientale
de Gouraud

Non seulement les Miller's Worm Powders chasseront les vers du système, mais elles amélioreront les conditions du système sous lesquelles les vers ne peuvent pas vivre. Les vers gardent l'enfant dans un continuel état de fatigue et de souffrance, et il ne peut y avoir aucun confort pour les petits tant que la cause de ces souffrances n'est pas chassée du système, ce qui peut être fait facilement en employant ces poudres, qui sont des plus effectives.

UNE BELLE TAILLE

aux lignes harmonieuses l'orgueil de toute femme est assurée. Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses



PILULES PERSANES

de Tawfisk Hazis, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

La Société des Produits Persans

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer, 180, Ste-Catherine Est, Montréal. N. B.—Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

LE PANORAMA

Prix: 25 cents le Numéro

LISEZ

La Revue Populaire

20 sous l'exemplaire.

CHRONIQUE FÉMININE



A PROPOS DE SAVOIR VIVRE

Le bon ton

Il ne suffit pas de parler correctement et d'employer le mot juste dans la conversation pour être bien jugé par son interlocuteur. Il convient de parler décemment et à propos. On ne doit se mettre en avant dans la conversation que lorsque l'on peut intéresser directement les personnes présentes.

Par exemple, une femme qui reçoit des visiteurs devra s'effacer devant eux, c'est-à-dire, ne parler de ce qui l'intéresse que le moins possible. Elle aura soin au contraire d'aborder des sujets touchant au goût ou à la profession de ceux qui la visitent. Ce sera un habile moyen de soutenir l'intérêt, et les visiteurs seront portés à revenir.

Pour la correspondance les règles à suivre sont aussi très délicates. Mais les formules à employer sont si variées que chacun ne doit se fier qu'à son propre tact. Toute lettre cependant doit être signée — il va sans dire — avec l'adresse écrite au bas, très lisiblement. Ceci est une mesure de prudence et évite bien des malentendus. Ainsi, par exemple, un jeune homme étant d'une "Société Athlétique" écrirait à une jeune fille et ne signerait sa lettre que par "un ami, société athlétique". Ceci est trop vague et la jeune fille désespérée ne saura que faire ni que penser, par conséquent incapable de répondre.

Les importants, les fâts, sont insupportables! Ils se font le centre de tout, jugent tout sur un ton qui rend impossible la discussion. Dans ce cas, si une parole vous indigné ou vous blesse et si vous ne pouvez vous dispenser d'opposer une contradiction, faites-le poliment, sans brutalité. Demandez si les choses n'ont pas pu se passer autrement. Ne dites pas d'autorité qu'elles se sont passées "autrement". Tout le monde est faillible. N'infligez à personne un démenti, amenez votre adversaire à confesser par degré, son erreur. Agir autrement serait vous créer un ennemi et dans ce cas, vous ne gagneriez rien à avoir raison.

Un monsieur a vis-à-vis des dames des stricts devoirs de déférence à remplir. On a dit qu'une femme n'a jamais tort. C'est peut-être dans ce sens qu'on ne doit jamais lui dire qu'elle a tort, alors le bon ton veut qu'un galant homme écoute, et insinue avec une réserve très respectueuse quelques objections décisives, mais jamais qu'il contredise directement la femme sans précautions oratoires.

Etre conciliant est sage et démontre de l'éducation. A un interlocuteur irréductible on peut dire: Vous avez peut-être raison... je croyais qu'il en était autrement, mais laissons à chacun le temps de la réflexion et, quelle que soit notre conviction, ne montrons jamais d'entêtement. Ne disons jamais: Cela est faux. Ce n'est pas vrai. C'est ridicule, etc.

En un mot si vous voulez qu'on vous trouve une personne de bon ton, bien éduquée comme on dit couramment, soyez charitable. La charité, c'est la soeur jumelle de la politesse! l'une ne peut exister sans l'autre... là est la source même du bon ton.

Un jeune homme est-il désireux qu'on le trouve chevaleresque, gracieux, etc., la plus belle preuve à faire c'est, par exemple, offrir sa place à une dame dans les chars... du coup il sera trouvé charmant et classé "de la bonne classe." C'est un fait insignifiant qui a cependant de la valeur, je cite cet exemple entre mille et combien de personnes pensent dans d'autres actes aussi minimes, faire preuve de bon ton!

Emma GENDRON.

Permettez qu'une femme soulage vos souffrances. Je veux que vous m'écriviez, afin de pouvoir vous parler de ma méthode simple de traitement à l'essai pour dix jours gratuits, franc de port, et vous mettre en relation avec des femmes du Canada, qui seront heureuses de vous dire ce que ma méthode a fait pour elles.

Si vous souffrez de faiblesse, fatigue, mal de dos, ou douleurs de reins, de déplacements, de la vessie, constipation, conditions catarrhales, points dans les côtes, régurgitément ou irrégulièrement, gonflement sensation de chute ou de dérangement des organes intérieurs, nervosité, désir de pleurer, palpitation, excès de chaleur, cercles noirs en-dessous des yeux, ou manque d'intérêt dans la vie, écrivez-moi aujourd'hui pour traitement d'essai gratuit. Adressez:

MRS. M. SUMMERS
BOX 940 WINDSOR, ONT.



Recette des hareras d'Orient, tonique de la peau adoucissant, bienfaisant et délicieusement parfumé, le Lait d'Orient communique à l'épiderme une blancheur diaphane, une fraîcheur et un velouté, attributs de la jeunesse et de la beauté.

En vente partout.
Cie Pharmaceutique de la Croix Rouge
Québec, Qué.

McEwen Cameron & Watt, Ltd
Couvrette & Sauriol, Ltée.,
dépositaires — Montréal.

Un remède pour le mal de tête bilieux.—A ceux qui sont sujets aux maux de tête bilieux, nous recommandons les Pilules Végétales de Parmelee pour obtenir un soulagement rapide. Prises suivant les directions elles domptent les irrégularités de l'estomac et agissent de telle façon sur les nerfs et vaisseaux sanguins que les douleurs de tête cessent. Peu de gens ne sont pas occasionnellement sujets aux excès de bile et aux maux qui en résultent. Cependant personne, ne devrait souffrir quand on a ces pilules à sa portée.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français, de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. C. 1302b St-Denis, Montréal.

Chaque jour, elle se fait de nouveaux amis.—Il ne se passe pas de jour, sans que l'Huile Electrique du Dr Thomas n'agrandisse le cercle de ses amis. Les commandes pour cette huile arrivent des lieux les plus ignorés et les plus lointains, de l'ouest et du nord, parce que sa renommée a pénétré partout. Elle mérite cette popularité parce qu'aucune huile n'a fait autant pour l'humanité. Son prix modéré la met à la portée de tous.





PETITS TAILLEURS



Costume en velours corbeau. Sur les côtés, revers de soie blanche brodée multicolore : col et manchon de petit-gris.

Tailleur en velours de laine beige et loutre : piqûres sur ton.



Tailleur en lainage rouge et ganses de laine blanche.



10 A 20 FOIS

la quantité absorbée

Tel est le pouvoir reconstituant (établi par des expériences scientifiques indépendantes) du

BOVRIL

3-820

DR. HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 rue St-Hubert

Tel. Est 2177 - - Montréal.

Les verrues sur les mains sont un enlaidissement qui préoccupe bien des dames. Le Holloway's Corn Cure les enlèvera sans douleur.

Bureau, Est 7580 Rés., Est 3066

DOCTEUR

J. M. E. PREVOST

des hôpitaux de
PARIS, LONDRES, NEW-YORK.
Spécialiste

dans le traitement des maladies des Reins, de la Vessie, aussi Maladies Vénériennes. Traitement spécial et électrique des maladies d'Estomac, du Foie, des Intestins, du Rectum, de la Peau.

460 RUE SAINT-DENIS
Coin Sherbrooke MONTREAL

Retenez d'avance, le

Samédi de Noël

Une médecine sûre et certaine pour l'enfant qui souffre des vers, c'est le Mother Graves' Worm Exterminator.



NOTES
ENCYCLOPEDIQUES

Le nombre des automobiles à Calcutta dépasse de beaucoup le nombre de tous les autres genres de véhicules.

Aux Indes on se sert de l'huile de coco pour guérir les chiens atteints de la gâle.

La Semper Augustus est considérée comme la plus belle tulipe existante. Une Semper Augustus s'est déjà vendue pour la somme fabuleuse de \$3,200.

Alice Heine est la seule américaine qui soit devenue la femme d'une tête couronnée. Elle a épousé le prince de Monaco. Le divorce a depuis été prononcé.

Avant la guerre le Japon employait 550,000 boîtes de vitres dont 420,000 étaient fabriquées en Belgique, le restant étaient fait par les manufactures nationales. L'année dernière le Japon fabriquait 600,000 boîtes de vitres pour sa propre consommation et 250,000 pour l'exportation.

En 1916 le Japon importait des Etats-Unis et d'Angleterre au-delà de 650,000,000 de livres de fer-blanc; maintenant le Japon se suffit à lui-même.

Cinquante manufacturiers de camphre de Formose se sont amalgamés ensemble pour réduire leurs dépenses et réaliser ainsi de plus grands sacrifices.

Sur 10,000 japonais vivant dans les Iles Philippines, 2,000 sont marchands.

Une compagnie vient d'être organisée à Kaiuan, en Manchourie avec un capital de \$50,000 pour manufacturer des briques. C'est la première entreprise du genre en Orient.

Le Japon ayant manqué de laine durant la guerre, le gouvernement vient de voter des crédits considérables pour encourager l'élevage des moutons.

En 1905, la Hollande a exporté au-delà de 25,000,000 de livres de tubercules de tulipes, a raison de 6 oignons en moyenne par livre.

On abat chaque année dans les abattoirs de Paris, au-delà de 275,000 boeufs ou vaches, 45,500 chevaux, 290,000 veaux, 2,215 moutons, 415,000 porcs.

A la mort de Robespierre, 640 bals publics s'ouvrirent du jour au lendemain, à Paris.

Les deux avens les plus profonds de France sont: l'aven Armand et l'aven de Rabanel.

La plus grande roue hydraulique du monde est celle de Penton, en Pennsylvanie. Elle actionnait la machinerie d'une coutellerie, le cours d'eau qui la faisait tourner s'est tari.

Les reporters anglais sont à élever un monument à James Harvey Dale, un jeune reporter, qui ayant été mortellement blessé dans un accident de rue, a tout de même eut le courage d'envoyer lui-même le rapport de l'accident à son journal avant de mourir.

La population du Japon augmente à raison de 800,000 par année tandis qu'il y a quelques années elle n'augmentait que de 500,000 par année.

Les voûtes de la Monnaie de New-York peuvent contenir plus de \$20,000,000,000 en or.

Le premier romancier américain qui se fit une carrière avec ses romans fut Charles Brockden Brown, qui mourut il y a 109 ans. D'autres romans avaient été écrits avant les siens mais jamais avant lui un seul romancier avait pensé à vivre de ses oeuvres.

Il coûte annuellement à la Hollande la somme de trois millions de dollars pour maintenir ses digues en bon état.

L'EXPERIENCE D'UNE FEMME

Aux femmes sans enfants,

Toronto, Ontario.—"Pendant longtemps j'ai souffert de faiblesse féminine, d'inflammation, et d'un terrible mal au dos résultant de mon état. Un jour, un de vos livrets fut laissé à ma porte, et j'y lus comment d'autres femmes subissant les mêmes souffrances que moi avaient été ramenées à la santé. C'est ainsi que je fus amenée à prendre une bouteille de Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et un paquet de Sanative Wash; cela me fit un bien étonnant. J'ai maintenant le plus beau petit garçon qu'une mère puisse désirer avoir. Je veux recommander le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham à toute femme qui a des maladies féminines." — Mme JOSEPH LA BELLA, 773 Shaw Street, Toronto, Ontario, Canada.

La maternité est une épreuve très sérieuse pour la plupart des femmes. Elle marque une époque décisive dans leur vie. Il n'y a pas une femme sur cent qui sache comment elle doit se soigner. Toute femme à ce moment devrait s'en remettre au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, car c'est un tonique un régénérateur incomparable de l'organisme féminin.

L'asthme aincu.—Le triomphe sur l'asthme est certainement accompli. Le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg's est le meilleur bienfait jamais connu pour les victimes des attaques asthmatiques. Les lettres reçues de milliers de personnes qui l'ont essayé sont un témoignage qui ne permet plus de douter de son efficacité. Procurez-vous-le aujourd'hui chez votre fournisseur.

Un Monsieur indique gratuitement à toute personne souffrant de Rhumatisme, douleurs de reins, un remède nouveau qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N., Montréal.

UN REMEDE DOMESTIQUE CONTRE LES CHEVEUX GRIS

Vous pouvez préparer vous-même, à la maison, un simple mélange qui brunira graduellement vos cheveux gris et les rendra doux et soyeux. A un demi-litre d'eau ajoutez un once de bay rum, une petite boîte de Orlex Compound et 1/4 d'once de glycérine.

Ces ingrédients peuvent être achetés à très bon marché dans toutes les pharmacies; où le pharmacien pourra vous préparer le composé lui-même. Appliquez sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que vous ayez obtenu la teinte désirée. Ceci rejuvenira de plusieurs années les personnes qui ont les cheveux gris. Il est facile à employer, ne tache pas le cuir chevelu, il n'est ni collant, ni gras et ne



AVENTURES SENSATIONNELLES ET MYSTERIEUSES



FANTOMAS

par P. SOUVESTRE ET M. ALLAIN

No 18

(Suite)

XIX. — JEROME FANDOR

Juve répondait en souriant :

—C'est l'enfance de l'art!... le pauvre individu qui a été enterré en ton nom et place a été sur mes ordres onthripométré, j'ai les dimensions exactes de son cadavre. D'autre part je me suis arrangé pour te faire photographier symétriquement comme on le fait à la Préfecture dans ton rôle de Mlle Jeanne... j'ai réfléchi surtout j'ai cherché si je ne pourrais point rejoindre cette Mlle Jeanne; je l'ai rapidement trouvée dans le monde de la pègre redevenue homme comme je m'en doutais. Je me suis livré à mille enquêtes et hier soir en arrivant au Cochon de Saint-Antoine, je savais d'une part que c'était un étranger un individu disparu et non indentifié qui avait été enterré à ta place, qu'enfin Paul n'était autre que Mlle Jeanne et que Mlle Jeanne c'était Charles Rambert! J'avais bien l'intention de t'arrêter, de te conduire au dynamomètre et par le moyen des mesures d'arriver à établir nettement que tu étais innocent des affaires Langrune et Sonia Danidoff.

Charles Rambert à nouveau précisait :

—Ce que vous me dites du dynamomètre d'effraction me fait comprendre comment vous savez que je ne suis point coupable des vols du Royal Palace mais qu'est-ce qui m'innocente à vos yeux de l'affaire Langrune ?

—Sapristi répondait Juve tu protestes comme si tu tenais à l'avoir fait ce coup!... eh bien, petit, c'est exactement la même histoire que pour l'affaire du Royal Palace. L'assassin de la marquise de Langrune a fracturé des meubles, le dynamomètre de M. Bertillon, établit nettement que tu n'aurais pas été assez fort pour causer de tels dégâts...

Le jeune Charles Rambert hésitait quelques minutes, puis à la façon dont on avoue une horrible inquiétude :

—Et, dit-il, si j'avais agi sous l'empire de la folie ? aurais-je été assez fort ? aurais-je pu commettre ces crimes sans m'en douter ?

Mais Juve secouait la tête :

—Je sais, tu fais allusion à ta mère, n'est-ce pas ? et tu es hanté par cette idée qu'en raison de l'hérédité tu pourrais bien être somnambule et par là coupable sans le savoir?... Allons! Charles Rambert, bois ta tasse de lait et ne t'arrête pas à de telles suppositions!... d'abord, même en ce cas, tu n'aurais pas eu la vigueur nécessaire... et puis enfin rien ne prouve jusqu'à présent que tu sois fou, rien ne prouve même que ta pauvre mère... mais inutile que je t'en dise plus long, j'ai à ce sujet des idées tout à fait bizarres.

Charles se taisait, puis timidement :

—Mais alors, monsieur Juve ?...

—Appelle-moi Juve...

—Mais alors, puisque vous savez que je suis innocent, vous allez pouvoir prévenir papa?... je n'ai plus rien à craindre?... je puis réapparaître sous mon nom véritable ?

Juve regardait le jeune homme avec un sourire ironique :

—Comme tu y vas! dit-il... mais comprends donc que si moi je te crois innocent, je suis assurément le seul à oser penser ainsi... et malheureusement je ne dispose pas encore de preuves assez con-

vaincantes assez certaines pour qu'il me soit possible d'enlever, ni du cerveau de ton père, ni du cerveau de n'importe qui, la persuasion qu'on a de ta culpabilité... Ce n'est pas le moment de réapparaître, cela te mènerait tout bonnement à te faire pincer par un policier moins averti que moi et peut-être jeter en prison comme tu as d'ailleurs bien cru que cela allait t'arriver ce matin...

Le jeune homme demandait timidement :

—Que dois-je devenir alors ?

Juve, après un instant de réflexion questionna :

—Que comptes-tu faire toi-même ?

—Aller trouver mon père...

—Mais non, protesta encore Juve, je te dis de n'y point aller!... c'est une démarche inutile et stupide! attends quelques jours, quelques mois s'il le faut. Lorsque j'aurai mis la main au collet de Fantomas, je serai le premier à te conduire chez ton papa et à lui crier ton innocence...

—Pourquoi attendre l'arrestation de ce Fantomas ? demandait le petit Charles Rambert, qui au nom du redoutable bandit semblait repris de son enthousiaste admiration d'autrefois...

—Parce que, fit Juve, si tu es innocent des affaires qu'on te reproche, il est infiniment probable que ce Fantomas en est coupable! Quand il sera pris, tu pourras sans crainte affirmer ton innocence... elle sera en quelque sorte évidente.

Charles Rambert demeurait quelques minutes silencieux, baissant la tête, réfléchissant au hasard de la destinée, qui l'obligeait à subordonner sa propre vie à l'arrestation d'un criminel mystérieux, soupçonné seulement, jamais vu, jamais découvert.

Il demanda au policier :

—Mais enfin, M. Juve, que me conseillez-vous de faire ?

L'inspecteur de la sûreté se levait et marchant à grands pas dans son cabinet :

—Voilà, débuta-t-il; il y a un fait certain, c'est que tu m'inspires de l'intérêt et puis, il y a encore quelque chose d'indiscutable, c'est que cette nuit, dans ce bouge, où je luttais avec un mauvais dandit, j'ai cru pendant quelques secondes que c'en était fait de toutes mes aventures pour la bonne raison que je ne reverrais pas la lumière du jour. Sans toi, j'y restais. Ton intervention ma sauvé la vie... d'autre part moi, en ce moment, je viens en quelque sorte de te sauver la vie aussi en t'expliquant ton innocence en empêchant ton arrestation tout à l'heure. Nous sommes donc quittes, mais comme c'est toi qui a commencé les amabilités et que je n'ai fait que de te les rendre, il importe pour entamer une nouvelle série, que je m'arrange de façon à ne point, après t'avoir payé ma dette, te renvoyer sur le pavé où tu serais très certainement victime de nouvelles calamités. Voici ce que je vais te proposer : tu vas changer de nom, tu vas tâcher d'aller louer quelque part une chambre meublée. Tu t'habilleras convenablement, puis tu viendras me voir et je te donnerai un mot pour l'un de mes amis qui est secrétaire de rédaction dans un grand journal du soir. Tu es instruit. Je te sais actif. Tu aimes tout ce qui se rapporte à la police, je te vois très bien faire ton chemin et rapidement, comme reporter. Tu vas de la sorte te composer une personnalité honnête, connue, respectée..., cela te va-t-il ?

Charles Rambert d'un sourire remercia Juve :

—Vous êtes trop bon, dit-il, le métier me va tout à fait et je serai enchanté de pouvoir gagner ma vie dans une profession qui me plaira...

Mais Juve coupait court aux effusions du jeune homme. Il lui tendait une liasse de billets de banque :

—Voilà de l'argent, disait-il, fiche le camp, il est temps que nous dormions un peu l'un et l'autre. Occupe-toi de te meubler, de t'installer, je veux que dans quinze jours tu sois rédacteur à la *Capitale*...

Charles Rambert hésitait quelques secondes, puis se tournant vers le policier :

—Sous quel nom allez-vous me présenter, demanda-t-il ?

—Hum! répondait en riant Juve, sous un faux nom évidemment!... un faux nom que tu es libre de choisir...

Le jeune homme proposait :

—Puisque ça sera mon nom de presse, il me faudrait trouver des syllabes qui se retiennent, qui fassent bien...

—Oui! railla Juve, un nom impressionnant dans le genre de Fantômas!

Charles Rambert hochait la tête :

—Vous n'avez pas une idée ? dit-il.

Souriant de la puérilité du jeune homme qui, à une heure si grave de sa vie, s'occupait avec sérieux d'un tel détail, Juve proposait :

—Choisis, mon petit, un prénom qui ne soit pas court... c'est la première des choses qui vous fait remarquer... D'autre part, il te faut comme grand nom, quelque chose de bref, avec un radical, à consonance sourde, une terminaison qui chante... ce sont les noms qui se retiennent le mieux...

Et comme Charles Rambert continuait à chercher, Juve indiqua :

—Que dirais-tu de garder la première syllabe du nom de Fantômas ? Fan... c'est un bon radical... Tiens, ajouta-t-il, cela me fait même trouver tout ton nom : Tu t'appellerais, si tu le veux... Jérôme Fandor...

—Jérôme Fandor ? Oui, vous avez raison, cela sonne bien! cela doit se retenir ?...

Juve le poussait hors de l'appartement :

—Eh bien, Jérôme Fandor, laisse-moi dormir, va te nipper, va t'apprêter enfin, à la nouvelle vie que je veux t'ouvrir...

Tout étourdi encore des aventures inattendues dont il venait d'être le héros, Charles Rambert — Jérôme Fandor — descendait l'escalier, et tel était le trouble de son esprit, que songeant à la généreuse conduite du policier, il en arrivait à se demander :

—Mais enfin! pourquoi se donne-t-il tant de mal pour moi ? Quel intérêt ou quel motif le pousse ? Et comment devine-t-il tant de choses extraordinaires ?...

XX. — UNE TASSE DE THE

—Si vous pouvez encore vous présenter ce soir ?... Allô... quelle heure est-il ?... 10 heures 1/2... Allô... révérend... je le suppose... Vous savez comme Lady Beltham se couche tard à son ordinaire... Allô... et vous revenez à l'instant d'Ecosse ?... Allô... ne quittez pas!...

Thérèse Auvernois, quittant le récepteur du téléphone s'approchait de Lady Beltham, à demi étendue sur sa chaise-longue, dans le grand hall de son hôtel particulier, à Neuilly.

Sur la recommandation de M. Etienne Rambert, depuis déjà deux mois, la petite-fille de la marquise de Langrune avait été admise par la grande dame anglaise, au nombre des jeunes personnes que celle-ci entretenait chez elle, en qualité de secrétaires.

Thérèse Auvernois, complètement "transplantée" mêlée à un groupe agréable, élégant et joyeux, de femmes du monde, au milieu desquelles elle se trouvait tout à fait à son aise, se sentait fort bien de cette situation nouvelle. Les tristes soucis qui avaient assombri son enfance peu à peu s'effaçaient de sa mémoire; Thérèse concevait qu'il pouvait y avoir des consolations aux afflictions du cœur; le temps écoulé depuis les drames de Beaulieu allait permettre à l'oubli de jeter son voile de brume sur les persistants souvenirs des heures douloureuses.

Thérèse, en souriant, s'adressa à Lady Beltham :

—C'est le révérend William Hope, déclara-t-elle, qui sollicite l'honneur d'être reçu par vous, madame, avant votre coucher. Il arrive de vos terres du Nord...

—Ce bon révérend! s'écria Lady Beltham, fermant son livre et rendant à Thérèse Auvernois son sourire; dites-lui donc qu'il vienne.

Et comme la jeune fille, preste, légère, retournait au téléphone pour porter la réponse au révérend qui, conservant la communication, attendait d'être fixé Lady Beltham, avisant l'une des deux gracieuses Anglaises qui, avec Thérèse Auvernois remplissait auprès d'elle les fonctions de collaboratrices :

—Pourquoi donc riez-vous Lisbeth ? demanda-t-elle.

La jeune fille interpellée n'hésitait pas à confier à Lady Beltham le secret de sa gaieté :

—Je pense que ce saint homme de Révérend, désolé d'avoir mal diné dans l'express aura flairé au bout du fil, l'arôme du thé et le parfum des toasts.

Lady Beltham ne put s'empêcher de rire.

Quelques instants auparavant, en effet, le domestique avait apporté sur un plateau, fort élégamment préparé, les accessoires nécessaires à la préparation de la classique infusion, indispensable à l'existence de tout sujet britannique qui se respecte.

—Incorrigible espiègle! murmura Lady Beltham, répondant à Lisbeth; le révérend est au-dessus de ces choses matérielles.

La jeune fille insista :

—Pardonnez-moi, Lady Beltham, mais le révérend n'expliquait-il pas récemment à Thérèse que l'on doit aux aliments, le respect et l'estime, du moment que la bénédiction du ciel a été appelée sur eux, et qu'un rosbif mal cuit constitue une manière de sacrilège ?...

—Je crois, interrompit Thérèse, mutine, qu'il s'agissait d'un faisan!

Lady Beltham gronda doucement :

—Vous êtes de mauvaises petites langues, jalouses d'un bon estomac, j'en appelle plutôt à Susannah qui s'y connaît en matière d'appétit ?

Suzannah, une jolie brune, au teint clair et dont la silhouette fine, distinguée trahissait nettement son origine irlandaise, était plongée dans la lecture d'une lettre; elle se redressa brusquement :

—Oh! Lady Beltham, fit-elle en rougissant, j'ai beaucoup moins faim depuis le retour en Europe du croiseur à bord duquel se trouve Harry!

Lady Beltham se levait, faisait quelques pas dans la pièce et s'approchait de la jeune fille :

—Je ne saisis guère le rapport, observa-t-elle; la tendresse d'un fiancé nourrit l'âme, mais point le corps; au demeurant ce n'est pas un reproche, ma petite Suzannah, et il faut conserver à votre futur mari ces bonnes joues roses et cette belle santé, afin d'être à tous les points de vue une excellente mère de famille...

Lisbeth, toujours espiègle, coupait la parole à Lady Beltham et achevant la pensée de cette dernière, l'accommodant à sa façon :

—... Ayant beaucoup d'enfants, dit-elle, sept ou huit filles qui toutes épouseront de jeunes pasteurs, jusqu'à ce qu'à leur tour...

Le regard un peu sévère de Lady Beltham imposait silence à la jeune fille; la grande dame observait avec une nuance de tristesse :

—Hé! cela vaut mieux peut-être mon enfant, que d'en faire des émancipées à la mode actuelle : avocates, médecins, ou comme il s'en trouve trop dans notre chère Angleterre, suffragettes!...

Thérèse sincèrement déclarait :

—Moi je partage entièrement l'opinion de Lady Beltham et je serais vraiment contente de me marier un jour...

Lisbeth, malicieusement, lui souffla à l'oreille :

—... Avec le fils de notre Révérend, par exemple ?

Les jeunes filles cessèrent leur bavardage, un laquais venait d'ouvrir la porte et d'informer Lady Beltham que le Révérend était arrivé...

Depuis la mort mystérieuse et tragique de son mari, Lady Beltham, qui déjà auparavant menait une existence sévère et sérieuse, avait continué, augmenté même sa retraite. La jeune femme, — Lady Beltham portait une trentaine d'années à peine, — obser-

vant rigoureusement son grand deuil s'était abstenue depuis le fatal événement de reparaitre dans le monde parisien où elle comptait cependant de nombreuses relations. Elle avait complètement rompu avec les milieux où l'on s'amuse, plus jamais on n'avait aperçu Lady Beltham chez les couturières à la mode ou dans les réunions même très intimes des gens du monde qui appartiennent au tout Paris.

Par contre, quiconque s'occupait d'œuvres charitables s'intéressait aux malades, visitait les hôpitaux, secourait les misères, était certain de rencontrer à maintes reprises dans les milieux les plus divers, voire même dans les bouges les plus répugnants, une grande et jolie femme, toute vêtue de noir, à l'air distingué, au visage austère qui prodiguait autour d'elle les consolations et les aumônes. C'était Lady Beltham, bonne, pieuse, pitoyable aux infortunes, qui poursuivait sans cesse l'œuvre de charité qu'elle s'était fait un devoir de toujours accomplir.

Toutefois, Lady Beltham ne s'était pas laissé abattre par son malheur; elle avait pris à la suite du drame qui le rendait veuve, la succession effective de son mari, et avec la collaboration d'amis sincères, de conseillers compétents, elle s'occupait de ses intérêts, surveillait minutieusement la gestion de ses biens, auréolait encore tout le monde gravitant autour d'elle, de la lueur de ses bienfaits.

Lady Beltham n'avait pas trop de ces trois jeunes filles pour l'aider à traiter les affaires courantes, quotidiennes, répondre aux nombreuses demandes qui lui étaient adressées, expédier l'important courrier qui chaque jour lui parvenait.

Le laquais annonça :

—Monsieur le Révérend William Hope!

Un vieil homme tout rasé, à la face replète, au ventre rebondi, tout habillé de noir à la manière des clergymen protestants anglais, pénétrait en s'inclinant dans la pièce où l'attendait Lady Beltham.

C'était un hall au premier étage de l'hôtel.

Lady Beltham, dont la chambre à coucher et les appartements privés attenaient à ce hall, recevait de préférence dans cette grande pièce dont elle avait fait à la fois une sorte de boudoir et un véritable bureau. Une vaste galerie vitrée donnait sur le pardin, véritable parc de plusieurs centaines de mètres de longueur, au bout duquel se trouvait le boulevard Richard Wallace, tandis que, de l'autre côté de ce boulevard, commençait le bois de Boulogne, dont les arbres touffus s'étendaient à perte de vue, au loin.

—Je suis, Lady Beltham, votre humble serviteur, déclara solennellement le vieillard, et je dépose à vos pieds l'hommage de mon profond respect.

Lady Beltham, cordialement, tendait sa main blanche au Révérend qui l'effleurait de ses lèvres :

—Je suis charmée de vous voir de retour, assura-t-elle; acceptez donc une tasse de thé avec nous ?

Le Révérend, d'un coup d'œil circulaire, saluait les jeunes filles qui s'empresaient autour de la table, puis, comme pour s'excuser d'accepter, il disait à Lady Beltham :

—J'ai particulièrement mal diné dans l'express et...

Lisbeth l'interrompait :

—Et ne trouvez-vous pas que le contenu de cette tasse embaume véritablement ?

Le Révérend allongea le bras pour prendre la tasse que lui tendait la jeune fille, tasse pleine jusqu'au bord, du liquide parfumé.

S'inclinant avec un sourire, il remercia :

—J'allais le dire, mademoiselle Lisbeth...

Thérèse et Suzannah, témoins de cette petite scène, se tournaient vers le mur pour dissimuler un commencement de fou rire, mais la voix de Lady Beltham redevenue sérieuse et grave, changea le cours de leurs idées...

Lady Beltham s'était assise à son bureau, elle ne voulait point abuser du temps dont disposait le Révérend, sachant qu'en dépit de l'heure tardive, il avait pas mal de choses à lui dire.

—Mesdemoiselles, appela-t-elle; nous avons à travailler avec le Révérend qui revient d'Ecosse, veuillez prendre vos dossiers.

Tandis que les jeunes filles allaient et venaient, silencieuses, rapides, cherchant dans les tiroirs, sur les étagères, les divers documents dont pouvait avoir besoin l'aimable hôtesse chez laquelle elles se trouvaient comme des invitées, des amies, mais qui, pour la circonstance, redevenait "la patronne", Lady Beltham interrogea le Révérend :

—Ce voyage s'est-il bien passé ?

Le révérend William Hope, tout en déployant sur un genou sa serviette gonflée de paperasses, répondait :

—Bien, Lady Beltham, comme à l'ordinaire; nos paysons de Scottwell Hill, se montrent pleins de courage et de bonne volonté, mais l'hiver sera rude, on signale déjà de la neige sur les monts.

—Avez-vous distribué, interrogea Lady Beltham, des vêtements de laine aux enfants et aux femmes ?

Le Révérend tendant une liste manuscrite répliquait :

—Certes, oui; conformément à vos instructions, douze cents vêtements ont été répartis selon l'état, par le sous-intendant du château.

Lady Beltham appelait Suzannah :

—Vous vérifierez cette liste, recommanda-t-elle; puis, s'adressant au Révérend :

—Le sous-intendant est un brave homme, mais un fanatique. Peut-être a-t-il exclu de cette répartition quelques familles ouvertement libérales; or, je veux la charité égale pour tous, tout comme les conservateurs nos amis, nos adversaires politiques souffrent de la misère...

Le Révérend approuvant, murmurait :

—C'est d'une haute conception chrétienne...

Mais Lady Beltham l'interrompait d'un geste :

—Je vous prie... et le sanatorium de Glasgow ?

—La construction en est presque achevée, annonça le saint homme; toutefois poursuivit-il, j'ai fait réduire pour votre sollicitor le mémoire de l'entrepreneur, d'environ 15 pour cent, ce qui représente une économie de 300 livres sterling...

—C'est bien, remercia Lady Beltham, puis s'adressant à Thérèse qui, respectueusement, se tenait debout derrière elle :

—Ces trois cents livres, vous en augmenterez le budget du charbon gratuit de Scottwell Hill; puisque l'hiver va être froid, il faut que l'on se chauffe bien...

Thérèse appréciait beaucoup la gravité digne et la générosité simple de Lady Beltham. Elle répondit, s'inclinant d'un air pénétré :

—Il sera fait selon vos ordres, madame.

Cependant le Révérend s'agitait sur sa chaise, paraissait hésitant, gêné.

Profitant d'un moment où Lady Beltham, occupée à écrire ne le fixait pas, de ses grands yeux clairs et profonds, le Révérend, à voix basse, lui murmura :

—Vous plaira-t-il d'aborder ce soir... ce qui concerne feu lord Edward Beltham ?...

Le jeune femme tressaillit. Son visage trahit une émotion violente qui soudain, par un effort de volonté, était réprimée.

Redevenue maîtresse d'elle-même, Lady Beltham, répondit simplement :

—Je vous écoute.

Si bas qu'eût parlé le Révérend, les jeunes filles avaient oui prononcer le nom du feu lord et, par une délicate discrétion, la plus naturelle du monde, s'étaient écartées, s'en allant à l'autre bout de la pièce, commencer une conversation à voix basse, estimant que Lady Beltham préférerait qu'elles n'entendissent point ce dont il allait être question.

Le Révérend commença :

—Vous n'ignorez pas, Lady Beltham que je retournai ces jours derniers en Ecosse pour la première fois, depuis la mort de Lord Beltham, votre époux. J'ai trouvé les populations sur vos terres très émotionnées encore par le tragique événement qui se produisit, il y a près d'un an. Les récits des journaux relatant les mystérieuses circonstances qui accompagnèrent l'assassinat de Lord Beltham sont connus par cœur de tous; cependant ils satisfont mal la curiosité sympathique de ces braves gens et il m'a fallu à maintes reprises répéter par le menu... ce que nous savions.

Lady Beltham interrompit vivement :

—La mémoire de feu Lord Beltham n'est souillée, je l'espère, d'aucune légende ?

Le Révérend, toujours très bas, encore poursuivit :

—N'ayez aucune crainte à cet égard; le bruit qui courut au lendemain de la découverte du crime à savoir que lord Beltham, au cours d'une aventure galante avec une personne de basse extraction, avait été surpris et tué par l'amant de cette fille, ne s'est pas accrédité. Il reste bien acquis dans l'opinion locale que lord Beltham, attiré dans un guet-apens, fut assassiné par ce Gurn qui méditait de le voler et qui, sans doute surpris ou redoutant de l'être, a pris la fuite sans avoir eu le temps de dépouiller sa victime ni de son argent, ni de ses bijoux.

On sait à Scottwell Hill que l'assassin n'a pu être retrouvé, mais que sa tête est mise à prix, et l'on forme des vœux pour que la police... Excusez-moi Lady Beltham de raviver en vous ces horribles souvenirs...

Le visage de Lady Beltham qui, tandis que parlait le Révérend William Hope, avait passé par toutes les phases de l'angoisse et de l'émotion, s'était douloureusement contracté aux dernières paroles du saint homme; mais la jeune femme se ressaisissait et résignée :

—Il le faut, mon cher Révérend, répondit-elle.

Celui-ci reprenait avec vivacité, heureux sans doute de changer le cours de l'entretien :

—J'oubliais... le sous-intendant a, de sa propre initiative, fait expulser les deux frères Tilly; vous savez, ces forgerons qui buvaient beaucoup et payaient peu, faisant pas mal de scandale au village...

—Il me déplaît, s'écria vivement Lady Beltham, que le sous-intendant prenne de semblables décisions sans m'en avoir référé au préalable... le rôle de la créature humaine, vis-à-vis de ses semblables, n'est point de juger ni de punir, mais bien de convaincre, de pardonner! C'est par la bonté que l'on incite à la bonté, c'est par la pitié que l'on obtient l'amendement; il n'est point ici-bas de juges de nos actes; pourquoi donc un subordonné, mon sous-intendant, se permet-il ce que je ne me permets pas à moi-même ?

Lady Beltham s'était levée, la jeune femme nerveuse, allait, venait dans la pièce, en proie à une surexcitation singulière; elle avait dépouillé le masque flegmatique dont elle aimait à parer son visage, dont elle se faisait à l'ordinaire une sorte de personnalité factice. C'était l'apôtre, la convaincue qui parlait, laissant voir ses sentiments, le fond de son cœur.

Les jeunes filles s'étaient tues.

La porte du hall s'ouvrit à nouveau.

Un laquais annonça :

—M. l'intendant Silbertown...

Ce personnage qui occupait auprès de Lady Beltham les hautes fonctions de régisseur de l'hôtel de Neuilly et de chef du personnel apportait le courrier qui venait d'arriver.

Les jeunes filles, habituées à ce qu'il fallait faire, avaient aussitôt débarrassé le plateau de l'intendant des lettres et des journaux qu'il contenait et, se conformant à l'usage établi, ouvraient les unes et les autres, en donnant lecture à haute voix.

Le Révérend, par discrétion, s'était retiré au fond de la pièce, un peu intimidé, comme chaque fois qu'il se trouvait en présence de Lady Beltham, et cherchant visiblement l'occasion de s'en aller, dès qu'il le pourrait.

Rapidement, Thérèse énuméra :

—Demandes de secours, demandes de vêtements... cela vient encore des terriers d'Ecosse, puis des sinistrés d'Ivry-Port... de la maison de retraite de Versailles.

Suzannah annonçait à son tour :

—C'est le romancier Myrial qui demande l'autorisation de présenter sa sœur à Lady Beltham, à la prochaine réunion évangélique...

—Nous en reparlerons, murmura Lady Beltham avec un geste de lassitude...

Et comme le Révérend, se rapprochant, lui demandait la permission de la quitter :

—Je vous en prie... Révérend, fit-elle.



Les deux extrêmes

Beaucoup de gens ont profité, durant la guerre, d'une hausse excessive de la fourrure, pour en surfaire la qualité et en augmenter les prix. C'était, dans le temps, un écueil à éviter. Aujourd'hui, nombre de commerçants font des rabais trop étonnants pour qu'ils soient réels, et, profitant de la baisse comme ils ont profité de la hausse, ils offrent des produits inférieurs, contre lesquels l'acheteur sérieux doit être en garde. Ces deux excès, l'honnêteté proverbiale

de la maison Desjardins a su les éviter soigneusement: en tout temps elle a vendu d'excellente marchandise, suivant les prix et les conditions du marché. Et c'est là, assurément, pour le client, la meilleure des garanties.

Chas Desjardins & Co
Limitée

130, RUE ST-DENIS



Mais Lisbeth venait de présenter à Lady Beltham une lettre assez longue; avant de la lire elle avait regardé la signature et s'était écriée :

—Ah! voici des nouvelles de M. Etienne Rambert!

Instinctivement, Thérèse, à ce nom, avait interrompu ses travaux; elle s'approchait de Lady Beltham, sans crainte d'être indiscrette, escomptant bien que la jeune femme lui permettrait de prendre connaissance avec elle des nouvelles qu'apportait la lettre de son protecteur.

Lady Beltham fit mieux :

—Lisez, ma chère enfant, proposait-elle... vous me raconterez tout à l'heure ce que dit notre ami.

Thérèse, fiévreusement, parcourut les lignes que M. Etienne Rambert, dans la perpétuelle hâte de sa vie active, avait rapidement tracées sur le papier.

Depuis une huitaine de jours, M. Etienne Rambert avait quitté Paris annonçant qu'il entreprenait un long et grand voyage; l'actif vieillard débutait par une tournée en Allemagne, devait s'embarquer à Hambourg, puis gagner l'Angleterre où il aurait à s'occuper de divers placements pour le compte de Lady Beltham.

dont il était de plus en plus devenu l'homme de confiance. Il partirait ensuite de Southampton et s'en irait dans un mois environ passer l'hiver en Colombie où l'appelaient de gros intérêts.

Thérèse lisait encore, que les deux jeunes Anglaises avaient achevé de classer leur courrier et Lisbeth, impatiente de savoir ce qu'on allait devenir, s'adressant à Lady Beltham, interrogea :

—Fera-t-on la lecture ce soir ?

Mais la jeune veuve ne répondit point, elle était en pleine conversation avec l'intendant; aux questions que lui posait sa maîtresse, celui-ci répondait esquissant de grands gestes, et Lisbeth s'étant approché de Lady Beltham, l'entendit qui disait :

—Oui, vous avez bien fait d'assurer cet après-midi la réparation de la grille du parc; vous savez si je suis nerveuse! j'ai gardé de mon enfance isolée en Ecosse une sorte de peur inexplicable de la solitude, de la nuit, de l'obscurité...

L'intendant, plein de confiance en lui-même, assurait :

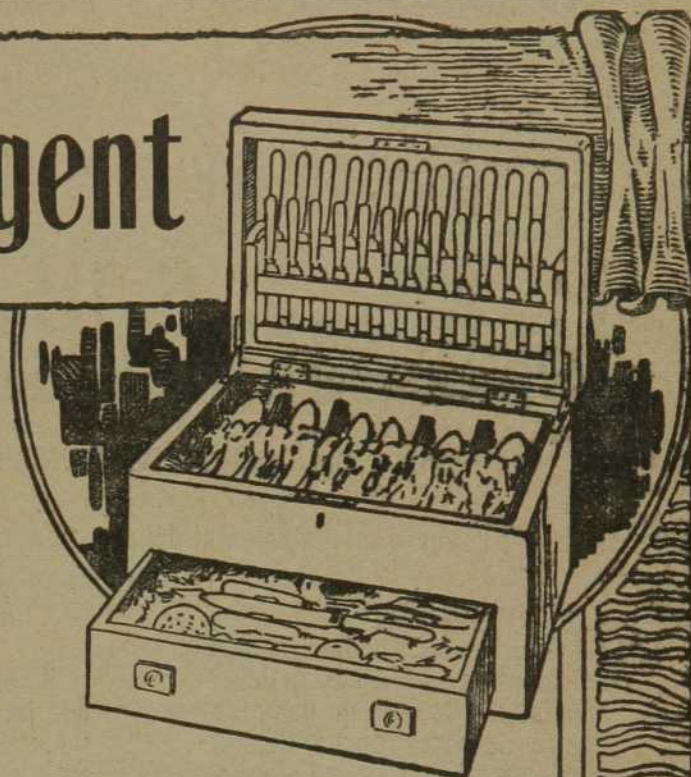
—Votre Grâce n'a rien à craindre, l'hôtel est sûr, soigneusement gardé... d'ailleurs, notre portier Walter est un cerbère de premier ordre, toujours aux écoutes, ne dormant que d'un œil... moi-même, Lady Beltham...

(A suivre)

Services en Argent

Un Service Artistique en
Argent est un

CADEAU UTILE ET
AGRÉABLE



C'EST un cas où "l'argent fait réellement le bonheur". Le vieux proverbe a été souvent contredit par la Maison Mappin & Webb, laquelle, grâce à ses magnifiques articles en argent qui par leur fini artistique, sont de véritables bijoux, a répandu le bonheur sur le monde entier et apporté la joie dans des milliers de familles.

Aucun cadeau n'est plus délicat ni plus utile, et ne cause autant de plaisir à une épouse, à une fiancée, à une mère qu'un service artistique en argent. C'est un trésor dans une maison, une possession précieuse qui se transmettra de génération en génération.

La renommée de la maison Mappin & Webb a fait le tour du monde. Son argenterie marque "Princess" et ses articles en argent "Sterling" sont célèbres et font prime dans tous les pays, car ils portent la marque suprême de l'excellence, de l'élégance et du bon goût.

La maison a créé des succursales à Paris, Londres, Rome, Buenos-Aires, Rio-de-Janeiro, Lausanne, Johannesburg, Montréal, etc; partout elle s'est imposée par la supériorité et la finesse de ses articles.

Le succès qu'elle a rencontré dans les principaux centres artistiques du monde suffit à la recommander au public canadien qui fera de la maison Mappin & Webb sa maison de prédilection.

On trouve dans notre succursale de Montréal un choix très considérable de modèles. On peut se procurer les articles soit séparément, soit en services complets.

Nous envoyons franco sur demande, notre catalogue d'argenterie.

Mappin & Webb

(CANADA) LIMITED

353 RUE STE-CATHERINE OUEST, MONTREAL

LONDON PARIS ROME LAUSANNE
SAO PAULO RIO DE JANEIRO
BUENOS AIRES JOHANNESBURG

L'AMOUR ET LA HAINE

VOILA les deux plus puissants instigateurs de toutes les actions humaines. Qui connaîtra jamais tous les sombres drames et tous les dévouements sublimes engendrés par ces sentiments si opposés et qui se touchent pourtant parfois de si près !

LES maîtres du roman ont su en tirer un merveilleux parti et l'un d'eux qui joint une puissante imagination à de grandes qualités d'observation a combiné des scènes d'amour et de haine dans un splendide roman que nous commencerons dans le

SAMEDI DE NOËL

Les filles du Saltimbanque

par XAVIER DE MONTEPIN

Telle est l'oeuvre magistrale qui débutera dans le n° du 25 décembre.

LE SAMEDI DE NOEL aura en outre des belles pages en couleur et des articles spéciaux. Ce sera un des plus beaux numéros parus depuis plusieurs années et qui s'enlèvera avec une grande rapidité.

AVIS IMPORTANT

Il est donc prudent pour les lecteurs de s'en assurer un exemplaire à l'avance et de le retenir dès MAINTENANT chez leur dépositaire.

NOTA—Ce superbe numéro exceptionnel sera vendu au prix ordinaire, c'est-à-dire 10 cents seulement.

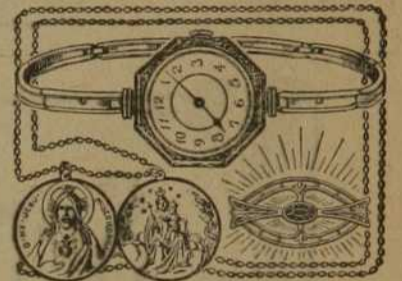
AIDE MUTUELLE

Lucette.— Te rappelles-tu que tu m'as dit de te faire penser d'acheter quelque chose lorsque nous arriverions en ville...

Henri.— Il me semble, oui...

Lucette.— Qu'est-ce que c'est?

Henri.— Je ne me rappelle plus.



Magnifique Médaille Scapulaire et Chaîne, Belle Épinglette et Magnifique Montre - Bracelet

GRATIS

Voici la chance d'une vie pour chaque dame ou fille. Les médailles scapulaires sont en vogue maintenant et nous pouvons en disposer qui sont de grandes beautés. Elles sont entourées d'un solide, dont l'image de la Sainte Vierge est artistement bosselée sur un côté et celle du Sacré-Coeur sur le revers. Chaque médaille est sur une belle chaîne de 15 pouces de longueur et munie d'un fermoir de sûreté. La magnifique épinglette est aussi en or solide et à pierre sémillante, tandis que la splendide montre-bracelet est de la plus nouvelle forme octogone avec bracelet à extension couvert d'or solide et pouvant s'ajuster à tous poignets. C'est véritablement la plus élégante et la plus belle montre que vous n'avez jamais vue.

Nous vous donnerons tous ces splendides présents et vous nous aiderez à introduire nos délicieuses bonbons parfumés couverts de crème foncée que tout le monde aime.

Envoyez-nous votre nom et votre adresse et nous vous enverrons gratis par la maille un gros paquet échantillon de Daintees. Essayez les vous-même et vous constaterez qu'ils sont délicieux. Avec votre paquet échantillon nous vous enverrons justement 30 paquets de bonbons pour les vendre à vos amis à seulement 10c. chacun. Vous pouvez le faire facilement en montrant votre échantillon et en demandant à chacun d'essayer les Daintees. Tous les acheteront et en acheteront un paquet ou deux tout de suite. Elles parfument l'haleine et ont un goût délicieux.

Retournez notre \$3.00 quand les Daintees auront été vendues et nous vous enverrons franco la magnifique médaille scapulaire avec chaîne et l'élégante épinglette, comme décrit plus haut, et la splendide montre-bracelet octogone, vous pouvez aussi recevoir sans vendre plus de marchandises en montrant simplement vos superbes cadeaux à vos amis et en persuadant six à vendre nos marchandises tel que vous l'avez fait afin de gagner nos prix.

N'attendez pas. Envoyez immédiatement et prenez avantage de cette grande offre dès aujourd'hui. I. F. B. INTERNATIONAL MANUFACTURER CO., Dept. M2 Toronto, Ont.

Tout Cela Gratis!

SIX JOLIES POUPEES ET LE PLUS MERVEILLEUX VILLAGE DE POUPEES QUE VOUS AVEZ JAMAIS VUS. PLUS DE 60 MORCEAUX DANS CE VASTE EQUIPEMENT POUR FILLETES.



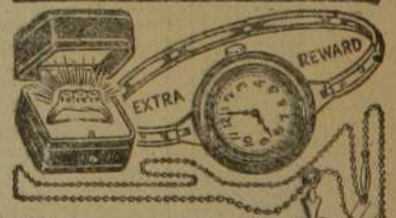
FILLETES --- Vous n'avez jamais rien vu de semblable à cet équipement de poupées. On n'a jamais rien fait pour vous donner autant de plaisir et d'agrément. Pensez-y — non seulement nous vous donnons six de ces fameuses et belles poupées, mais avec elles, nous vous donnons tout le village de poupées, composé de grosses maisons de poupées, une grande école de poupées, une belle grande église pour que les poupées y aillent le dimanche, et cela n'est pas tout, fillettes — nous vous envoyons aussi le plan complet de la disposition du village, des poupées, et des 27 morceaux, superbement coloriés, comprenant cho-

vaux et carrosses, chiens, vaches, fleurs, arbres, clôtures, etc., etc., tous avec supports en vrai métal et tout ce que vous pouvez imaginer pour faire le plus merveilleux et le plus beau village de poupées. Toutes vos amies vous enverront quand vous aurez ce merveilleux jouet.

Fillettes— Nous vous donnons ces merveilleux prix pour introduire "Daintees", notre délicieux bonbon à la crème, à parfumer l'haleine. Envoyez votre nom et votre adresse aujourd'hui et nous vous enverrons gratis, gros paquet échantillon pour essai personnel et avec cela 38 gros superbes paquets pour introduction parmi vos amis, à seulement 10c. chacun.

Ouvrez votre paquet échantillon et demandez à tous vos amis d'essayer un "Daintee". Ils l'aimeront tant que chacun en achètera une couple de paquets tout de suite. Un ou deux petits "Daintees" parfument aussitôt l'haleine et purifient la bouche. Vous les vendrez tous en une heure. Alors envoyez votre argent, seulement \$3.80 et nous vous expédierons sans retard cet équipement complet tel que ci-dessus — et toutes les autres pièces pour former le joli village. De plus, nous paierons tous les frais de livraison. Ecrivez aujourd'hui, fillettes. Adressez: I. F. B. NATIONAL PRODUCTS LIMITED, Dept. T, 6 Toronto, Ont.

GRATIS



Élégant pendentif et chaîne, Bague étincillante et Montre-bracelet importée

Fillettes --- Sans dépenser un seul sou, vous pouvez vous procurer tous ces beaux bijoux. Le joli pendentif fini or, avec belle chaîne de 14 pouces, est monté d'étincillante rubis ou saphire et d'une perle pendeloque. La bague est faite or, et ornée de couleur convenant au pendentif et les rubis étincillants de chaque côté. La montre importée avec bracelet à extension finis or, est la plus belle que vous n'avez jamais vue.

Ces magnifiques présents sont donnés pour introduire notre nouveau parfum "Fairy Garland". N'envoyez pas d'argent, seulement votre nom et adresse sur carte postale vous fera parvenir 15 bouillottes que vous vendrez rapidement à vos amis au prix modique de 25c. chacune. Il est si doux, si odoriférant que chacune en désirera une bouteille. Il n'y a aucun trouble pour la veste. Alors retournez nos \$3.75 et nous vous enverrons promptement la bague étincillante et un beau pendentif avec chaîne et la montre que vous pouvez recevoir sans vendre plus de marchandises, montrant vos prix à vos amies et en convaincant seulement quatre d'entre elles pour vendre nos marchandises et gagner nos prix comme vous avez fait.

Vous ne risquez rien. Nous reprenons toutes marchandises non vendues et donnons pour commission pour ce que vous vendez. Adressez: NATIONAL PRODUCTS LIMITED, Dépt. L. P. 6 Toronto, Ont. 4c



VOTRE PATE A LA CREME FAVORI

FAITES-LE avec Klim et jugez combien il est bon. Klim ne donne pas seulement aux mets le goût du lait mais il vous permet d'avoir toujours sous la main et prêt à être employé le meilleur produit de lait pur dans la forme la plus convenable, une poudre sèche. Ouvrez une boîte de Klim quand vous la recevez à la cuisine et vous en trouverez le contenu frais et bon, prenez la quantité de poudre dont vous avez besoin et fermez la boîte. La qualité se maintiendra jusque dans la dernière cuillerée.

Pour liquéfier Klim, mettez de l'eau dans une jarre à confitures et ajoutez la quantité voulue de Klim. Brassez un instant comme vous le voyez faire à une fontaine à soda. Plusieurs femmes nous informent qu'elles emploient Klim dans toutes leurs pâtisseries parce qu'elles le trouvent bon et économique. Elles commandent Klim chez leur épiciériste et gardent la boîte sous la main à la cuisine ou à la dépense.

CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED

313 Craig St. W., Montréal.
 10-12 St. Patrick St., Toronto.
 81 Prince William St., St. John.
 132 James Ave. E., Winnipeg.
 B. C. Distributors: Kirkland & Rose,
 132 Water St., Vancouver.



ESSAYEZ UNE BOITE DE KLIM BRAND POWDERED WHOLE MILK

KLIM

contient toute la substance grasse du lait frais dont il a été fait. A cause de sa richesse en graisse, le produit n'est pas vendu par l'épicier, mais est envoyé directement au consommateur. Découpez le coupon et envoyez-le à notre bureau le plus rapproché. Vous recevrez, par le retour du courrier, une boîte d'essai d'une livre et quart avec la liste de nos prix.

Commandez votre boîte aujourd'hui et jugez de suite combien Powdered Whole Milk est bon et savoureux.



CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED
 (Adressez à notre bureau le plus rapproché)

S'il vous plaît, veuillez m'envoyer par la poste une boîte d'une livre et quart de Klim Brand Powdered Whole Milk et la liste de vos prix. Ci-inclus un dollar, (\$1.15 pour la Colombie Anglaise.)

NOM

ADRESSE

(Veuillez écrire lisiblement votre nom et votre adresse.)

L'HOMME HEUREUX



Enfin!!! avec l'Eau de Riga, je ne suis plus constipé et j'ai retrouvé ma jeunesse et mon agilité d'antan. Vive l'Eau de Riga, en vente dans toutes les pharmacies et les épicereries.

LES PLOMBIERS

1er plombier. — Qu'est-ce que tu fais ici?

2e plombier. — Je regarde cette maison. Je suis venu la semaine dernière arranger l'évier de la cuisine dans cette maison, et on m'a donné la maison comme paiement.

EN VISITE SEULEMENT

Le juge. — Je ne sais ce qui me retient de vous condamner à six mois de prison.

L'accusé. — Vous ne pouvez pas faire cela.

Le juge. — Pourquoi?

L'accusé. — Parce que je ne suis de passage à Montréal que pour trois jours.

LA SEULE OPPORTUNITE

— Au ciel il n'y a pas de mariages.

— En enfer non plus, c'est ce qui fait que l'enfer ne doit pas être aussi terrible qu'on veut bien le dire.

LE SECRET DE POLICHINELLE



Isidore. — Comment peut-on rester propre avec des rues entretenues comme cela?

Alphétus. — Oh moi, cela m'est égal, car chaque fois que je salue mes habits je les envoie chez Dechaux et ils me reviennent comme du neuf, car tu sais que Dechaux Frères, 197 Est rue Ste-Catherine, entre Sanguinet et Ste-Elizabeth, ou à 710 Est rue Ste-Catherine, entre Panet et Visitation, sont les meilleurs teinturiers et nettoyeurs au monde. Téléphone et on t'expédiera ton linge en parfait ordre. Demande le catalogue gratuit à l'une des deux adresses.

CONNAISSEZ-VOUS LA

CELEBRE POTION ANTILAITEUSE

du Dr. N. ALPHONSE SIROIS, de Ste-Anne de la Pocatière, P. Q.

C'est le plus grand

Nettoyeur et Purificateur

du corps et du sang. Le secret de la santé est de se tenir le système en parfait ordre par le bon fonctionnement des intestins et des reins.

INDICATIONS. Sevrage, ôter le lait dans les membres et le sang, le temps de la grossesse, fausses couches évitées, taches de lait, maux de matrice, retour de l'âge, hydropisie, mal de reins, rhumatismes, clampsies, impuretés du sang de toutes sortes, le trop d'embonpoint, la constipation et la mauvaise digestion.

Remède absolument inoffensif. Il agit en nettoyant les intestins, les reins et le sang. Consultations gratuites verbalement ou par écrit. Envoyez-moi \$2.50 et je vous enverrai le traitement qui convient dans chaque cas.

AGENTS DEMANDES

Succursale aux Etats-Unis, 189 Wilson St., Manchester, N. H.

Représentant: A. EVANTUREL, 163, rue Plessis, Montréal, Qué.

CERTIFICAT

Docteur Sirois,
 Ci-inclus \$2.50 pour une boîte de POTION ANTILAITEUSE. Je souffrais de constipation et de mauvaise digestion, et je m'en trouve très bien. Je suis âgée de 64 ans. Bien à vous,
MADAME LAURENCE CHAPMAN,
 Port Coquitlam, B. C.



UN MENU QU'ON NE VOIT QUE SUR LES TABLES ROYALES.
AUTRES RECETTES PLUS PLEBEIENNES

Un dîner de Roi. — En ces temps de vie chère, il est intéressant de lire le menu du banquet offert au Roi, récemment par la Chambre des Lords anglaise.

En plus des viandes de choix, telles que chair de tortue, canard sauvage et poisson, il y avait plus de cinq vins différents, dont un est du Vieux Napoléon de Courvoisier qui date de 1824. Les autres sur la liste étaient du Gonzales-Clorose-1884; du Rudesheim-Behlossberg v. 1904; du Lanson Père et Fils, 1911; et du Cockburn de 1868.

Il y avait en outre des caviars, des glaces et nombre d'autres plats de goûts rares et exotiques.

Nous ne donnons ce menu qu'à titre de curiosité, sans vouloir insulter les lecteurs du "Samedi", il est probable qu'il est de ceux qu'ils seraient fort en peine de se payer tous les jours, surtout dans un pays "prohibitionniste" comme le nôtre!!!

Filets de flétan à la Québécoise. — Lavez les filets de flétan, propres, parez-les, supprimez les arêtes des bords, divisez-les chacun en deux parties, sur le travers, puis coupez chaque moitié en filets minces, sur la longueur; déposez-les sur un plat, assaisonnez, arrosez avec un peu d'huile et le jus d'un citron; ajoutez un oignon émincé et quelques branches de persil; laissez-les mariner pendant une heure; égouttez-les, supprimez-en l'oignon et le persil; farinez-les vivement, par petites quantités à la fois, plongez-les à friture chaude. Quand ils sont cuits, de belle couleur, égouttez, salez et dressez-les en buisson sur une serviette pliée. Avec ces filets, on peut envoyer une saucière de sauce tomate.

Choux-fleurs au gratin. — Préparez les choux-fleurs comme pour les faire sauter au beurre ou les mettre à la sauce blanche, et lorsqu'ils sont bien égouttés, mélangez-les à quelques cuillerées de béchamel ou de sauce blanche. Au premier bouillon retirez du feu et ajoutez du fromage de gruyère et de parmesan râpés, en parties égales; poivre et muscade. Mélangez, puis versez dans un plat à gratin et saupoudrez encore de fromage râpé et de chapelure; arrosez de beurre fondu et laissez prendre couleur au four ou sous le four de campagne; dans ce cas, le plat doit être placé sur la cendre chaude et le feu doit au contraire être vif sur le four de campagne.

Oeufs froids à la russe (Hors-d'oeuvre). — Six oeufs, trois tomates, légumes divers, assaisonnement. Faites durcir six oeufs, épluchez-les, partagez-les par moitié pour les dresser en couronne sur une litière de salade de pommes de terre bien assaisonnée et parsemée de persil, cerfeuil et estragon hachés finement. Garnissez le centre de trois tomates émincées et assaisonnées de sel et de poivre. Entre chaque moitié d'oeufs, disposez un petit bouquet de haricots verts cuits à l'eau et au sel égouttés, rafraîchis, coupés en petits dés et assaisonnez comme une salade ordinaire. Au centre, sur les tomates, placez un petit chou-fleur cuit à l'eau et bien égoutté. Conservez au frais, et seulement au moment de servir, arrosez le tout de quelques cuillerées de sauce vinaigrette.



Horlick's

LAIT MALTE

Employé partout avec succès depuis plus de TRENTE ans. Préparé dans des conditions hygiéniques, d'un lait riche et pur combiné avec un extrait d'orge Malté.

Ce breuvage-Aliment se prépare simplement en délayant la Poudre dans de l'eau.

C'est un merveilleux fortifiant pour les Bébés et les Enfants. Convient aussi parfaitement aux estomacs les plus faibles des Invalides et des personnes âgées.

Réconfortant comme collation au Bureau ou chez soi.

Demandez **Horlick's** dans la bouteille le véritable **Horlick's** dans la bouteille ronde originale

Une Suggestion

Pour un repas délicieux, appétissant, hygiénique, nourrissant, employez toujours la farineuse

Gelatine COX

ECRIVEZ POUR NOTRE LIVRET
GRATIS "RECETTES CHOISIES."
FABRIQUE ECOSSE



J. & G. COX, Limited, Casier 3009, MONTREAL

FORTIFIEZ VOS POUMONS et préservez-vous de la Grippe,
des Bronchites, des Rhumes en employant le

=VIN MORIN=

CRÉSO-PHATES

C'est le reconstituant par excellence pour tous ceux qui sont faibles de poitrine et sujets aux rhumes.

En Vente Partout.

DR. ED. MORIN & CIE., Limitée, Québec, Canada.



RETENEZ D'AVANCE

Le Samedi de NOËL

10 cents le numéro

RECETTES ET CONSEILS

Pieds sensibles. — Parfois la peau des pieds, chez certaines personnes, présente une susceptibilité extrême; elle se laisse entamer de façon déplorable et toutes les chaussures blessent ces pieds sensibles à l'excès. Pour guérir ou atténuer considérablement cette sorte d'infirmité fort gênante, on se baigne les pieds le soir dans l'eau tiède, où l'on a jeté une petite cuillerée d'acide borique en poudre. Ensuite on saupoudre les pieds, à la sortie du bain, d'une poudre faite d'un cinquième de camphre pulvérisé très fin, d'un tiers d'once d'oxyde de zinc, de 2 onces de craie en poudre fine également, d'une quinzaine de gouttes d'acide phénique et de 5 gouttes d'huile de néroli. Tout ce mélange doit être rendu bien homogène et passé dans un tamis fin.

Ciments pour les dents. — On pétrit $\frac{1}{8}$ d'once de gutta-percha ramollie dans l'eau chaude avec un mélange de un quinzième de poudre de cachou, de un quinzième d'acide tannique et d'une goutte d'huile essentielle de clou de girofle ou de roses. Pour s'en servir, il suffit de ramollir une petite portion de ce mélange au-dessus de la flamme d'une lampe à esprit de vin, et de l'introduire encore chaude dans la cavité de la dent, où il faut la tasser convenablement. On obtient un autre ciment en mêlant une partie de mastic et deux parties de collodion. Après avoir séché convenablement le creux de la dent au moyen de l'amadou, on y introduit une petite boulette de coton imprégnée de quelques gouttes de ce mélange.

Composition du vernis Martin. — Copal fondu, une livre d'huile de lin cuite de 4, 6 ou 8 onces. Mélangez sur un feu doux et retirez en remuant; ajoutez une fois le mélange refroidi: Essence de térébenthine une livre.

Passez au linge et conservez. Plus il est conservé, plus il prend de qualité en se clarifiant.

Conservation du lait. — Pendant l'été, le lait se conserve à peine quelques heures, et si le soir il en reste, on le retrouve presque toujours gâté le lendemain matin; il suffit de faire bouillir le lait pour prolonger sa conservation, et c'est bien le procédé le plus hygiénique. Toutefois, bien des personnes n'aiment pas le lait bouilli, et il arrive aussi que l'on n'a pas le temps de le faire bouillir, ou que l'on manque de feu. Il suffira d'avoir sous la main un peu de magnésie et d'en mettre deux ou trois pincées dans le lait pour qu'il se conserve très bien. On peut aussi y mettre quelques feuilles de raifort sauvage. Il demeure ainsi frais pendant plusieurs jours.

Conseil aux fumeurs. — Fumeurs et autres, écoutez: Voici le moyen d'allumer une allumette-bougie en plein air, même par un grand vent. Vous faites, avec le pouce, une petite entaille au bas de l'allumette, et vous la séparez en deux parties jusqu'à la tête phosphorée; vous séparez de même chacune des deux parties, puis vous réunissez vos quatre brins, et vous frottez l'allumette sur sa boîte. Le feu, qui a ainsi bien plus de prise que sur une seule tige, résiste même à une forte brise.

Pommades pour les brûlures. — Prendre de la cire jaune, la faire fondre au bain-marie, dans de la très bonne huile d'olive, en remuant toujours; quand la cire est bien fondue, ajoutez une pincée de farine pour lier, de manière à ce que le tout forme pommade; mettre en petits pots et laissez bien refroidir; puis recouvrez-les d'un papier blanc. Étendre une couche de cette pommade sur un linge en toile fine, mettre sur la brûlure et renouveler souvent.

PARC ALGONQUIN EN HIVER

Une brochure illustrée intitulée: "Enjoy Winter in Ontario Highlands" a été publiée par le Grand Trunk Railways. La publication traite des jeux d'hiver dans le parc Algonquin et donne des renseignements sur Highland Inn, laquelle contrée offre un confort de première classe à ses visiteurs. Écrivez pour avoir un exemplaire de cette brochure à N. T. Clarke, géant, Highland Inn, Algonquin Park Station, Ont., ou à tout autre agent du Grand Tronc.



Portez
5 Jours—GRATIS

Choisissez une bague en or solide 14 carat avec une des pierres Gophir, et faites en l'essai pour cinq jours gratuits. Portez cette bague en soirée—à l'opéra—sur la rue—à votre travail—partout où vous voudrez pendant cinq jours d'essai, ensuite décidez si vous voulez la garder et l'acheter. Si vous n'êtes pas fasciné par sa vraie beauté, si vous considérez que sa splendeur est moindre que celle d'un diamant véritable—retournez-nous la bague à nos frais. Vous ne nous payez pas un sou pour l'essai. Si vous décidez de garder la bague, payez le prix qu'on vous demande (à peu près 3% du prix d'un diamant) aux conditions qui vous conviendront. Nos termes sont faciles, nous venons même au taux d'un dollar par mois 3 sous par jour, et cela sans intérêt. Votre crédit est bon, envoyez-nous le coupon de suite.

UNE NOUVELLE ET MERVEILLEUSE DECOUVERTE
Ce qui a été un problème pendant des siècles est enfin découvert. Le moyen de manufacturer des pierres qui pourront en tout point rivaliser avec les diamants minés qui coûtent des fortunes. Les diamants et pierres Gophir sont tellement semblable aux diamants qu'un expert s'y tromperait. Et les diamants Gophir couperont la vitre. Essayez une de nos bagues de suite.

MONTAGE EN OR SOLIDE DE 14 CARATS
Les pierres Gophir ne sont pas montées autrement que sur des bagues en or solide de 14 carat. Demandez notre nouveau catalogue et voyez par vous-même les magnifiques montages pour bagues, épinglettes, boutons et pendants d'oreilles et pendants, etc.

ENVOYEZ LE COUPON POUR LE NOUVEAU CATALOGUE
Mettez votre nom et votre adresse sur le coupon, mettez le coupon dans une enveloppe ou sur une carte postale et envoyez le nous de suite. Ne retardez pas pour connaître l'offre généreuse que nous avons à vous faire, vous donnera la chance de pouvoir faire l'essai de nos bijoux gratuitement. Maillez le coupon de suite pour avoir notre catalogue qui vous est envoyé gratis.

The GOPHIR DIAMOND CO., Ltd.
Dept. E 140 Yonge St., Toronto.
Messieurs,—Envoyez-moi votre catalogue de bijoux ainsi que votre proposition d'essai gratis et termes faciles.

Nom.....
Adresse.....

EXAMEN DES YEUX Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torle" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal..... **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE Est Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des perrillers ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

SIROP DESAUTELS
LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE DES BRONCHES

La Revue Populaire
Magazine illustré mensuel
En vente dans tous les Dépôts et chez les Edits-Props.
POIRIER, BESSETTE & CIE., 131 Cadieux, Montréal.

LE PANORAMA
Seul magazine en langue française, sur ce continent, consacré au cinéma
25c pour le Canada — 25c aux Etats-Unis

Dechaux Frères
 LIMITEE
 " Les Meilleurs de Montréal "
 TEINTURIERS et DEGRAISSEURS
 TELEPHONE :
EST 5000*

Pour la femme malade
 Salut des désespérées



Toute femme qui souffre de la matrice ou des ovaires peut aujourd'hui mettre un terme définitif à ses souffrances en faisant usage du fameux Composé végétal de Julia Richard. Ce traitement vous guérira sûrement sans besoin de recourir à l'opération, il est spécialement employé dans les cas de Métrite, Fibrose, Hémorragies, Ovarites, Leucorrhée, Retour d'Age, etc. N'hésitez plus à vous soigner, votre guérison est assurée, ou l'argent est retourné.

Sur réception de 10 cents vous recevrez mon "Guide de la femme".
JULIA RICHARD,
 Boîte 2334, Montréal.

CHRONIQUE THEATRALE

PRINCESS

Encore une excellente semaine au Princess, cette semaine. Le grand numéro se compose de 14 jolies filles et l'acte est de toute beauté. C'est une opérette allégorique. Tous les autres numéros au programme sont tous très bien. C'est encore une grosse recette qui s'annonce pour cette semaine au théâtre Princess.

MIDWAY

Le programme du Midway est de toute beauté cette semaine. Il est fait pour plaire à tous car il y a des vues pour tous les goûts. La grande vue sentimentale, surtout, est de toute beauté.

SAINT-DENIS

Il y a foule cette semaine au Saint-Denis, c'est un des meilleurs spectacles de la saison. Le grand film arrache les larmes aux spectateurs, même les plus endurcis. La partie vaudeville est comme toujours composée des meilleurs numéros qui soient venus à Montréal. Les décors sont de toute beauté et les costumes sont ravissants.

FAMILY

La troupe du Family est sans contredit la meilleure de Montréal, aussi le théâtre est-il toujours comble à chaque représentation. Cette semaine la pièce est enlevée avec une maestria remarquable par les excellents artistes du Family.

MONT-ROYAL

Les vues animées au Mont-Royal sont toujours ce qui se donne de mieux dans Montréal. La direction donne 12,000 pieds de vue par représentation, aussi le public se rend en foule au coquet cinéma du nord.

CRYSTAL PALACE

Voilà le théâtre par excellence pour ceux qui aiment à voir les vues les plus nouvelles et les meilleurs artistes du cinéma. Le film sensationnel de cette semaine est une primeur des grands studios américains. Il y a foule à chaque représentation.

La Convalescence

Souvent, après une maladie, soit parce qu'on commet des imprudences, soit parce que l'on est obligé de se remettre trop tôt au travail, soit parce que l'on a été trop affaibli, les forces ne reviennent pas ou reviennent avec une lenteur désespérante.

Il faut alors à l'organisme, pour ne pas rester atteint d'une faiblesse incurable qui pourrait devenir dangereuse, le secours d'une médication à la fois énergique et inoffensive. Rien ne vaut pour cela le

VIN ST-MICHEL

le tonique le plus délicieux, le plus agréable à boire, le fortifiant le plus puissant. Ce vin est excessivement riche en produits reconstituants que l'organisme, même le plus délicat, assimile parfaitement et dont il ne tarde pas à ressentir les effets bienfaisants. Grâce à lui, les traces de maladie disparaissent vite, les forces reviennent et, avec elles, la joie de vivre.

Le Vin St-Michel est un apéritif exquis, un tonique reconstituant facile à digérer et d'une efficacité prouvée dans des milliers de cas d'anémie, de chlorose, de neurasthénie, de surmenage et de convalescence longue et pénible. Il se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT

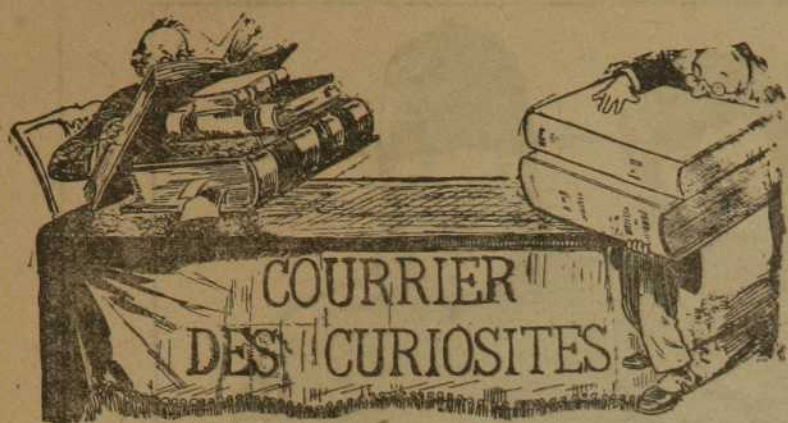
BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée

Seuls Agents

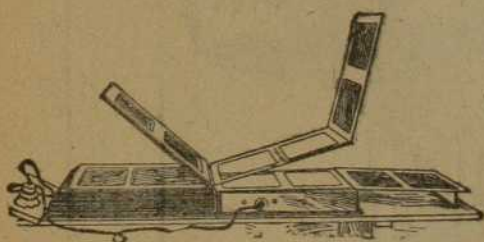
468, RUE ST-PAUL OUEST
 MONTREAL



M.L.



ALBUM ILLUMINE



Les photographies en couleurs ne peuvent pas être imprimées sur le papier comme les photographies ordinaires; elles sont transparentes et doivent être vues à travers la lumière.

Un français est l'inventeur d'un album de photographie à double feuilles. Cet album est illuminé et chaque feuille se place sur le cadre où on peut les admirer à l'aise. Deux lampes électriques sont placées dans la boîte de l'album.

PANIER POUR LES FLEURS

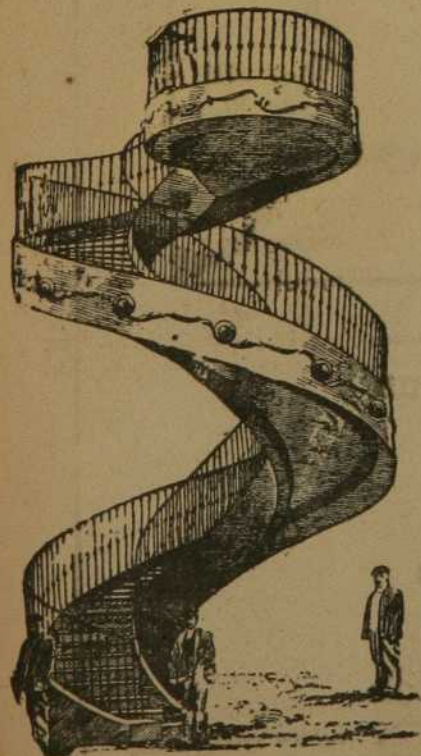


Voici un petit panier pratique que nous pouvons tous faire soi-même pour transporter les fleurs d'un endroit à un autre. Ce panier est fait en deux parties qui s'attachent ensemble.

Souvent à l'automne, on apporte à la ville les fleurs que l'on a cultivées à la campagne.

Ce genre de panier est très joli, assez même, pour qu'on y laisse les fleurs durant tout l'hiver.

On accroche le panier au-dessus d'une porte ou sous une véranda et cela produit le plus joli effet.



UN ESCALIER EN BETON

Cet escalier est la dernière nouveauté et elle a été grandement admiré à la dernière grande exposition Franco-Anglaise de Londres.

Sa structure est élégante et de forme très artistique.

Cet escalier paraît très légère; elle peut cependant porter un poids très lourd.

Elle monte jusqu'à 27 pieds du sol où elle repose sur un espace de 16 pieds carrés seulement.



PRINCE

Voyez Notre Assortiment Avant d'Acheter Ailleurs

MEUBLES-TAPIS
POELES-PRELARTS
RIDEAUX ETC

COMPTANT-CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que les Disques, toujours un grand Choix.

THE J. S. PRINCE CO.,
WM. LALONDE, Président.
85, Blvd. St-Laurent,
Entre Vitré et Craig, Montréal, Qué.

N'OUBLIEZ PAS D'ACHETER

LE PANORAMA

25 sous l'exemplaire

Contient:

- Une grande quantité d'articles et de renseignements sur les actrices et acteurs;
- De nombreuses reproductions de studios;
- Des scénarios, interviews, des pages spéciales, etc.

Retenez-le dès maintenant

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY
en 30 jours

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi très rapidement la Poitrine. D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours, au complet \$1

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres. Toutes correspondances strictement confidentielle.

Mme DENISE ROY, département 1, Boîte postale 2740, Montréal





La neige et les plaisirs d'hiver font appel à un

KODAK

comme cadeau de Noël et du Jour de l'An

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Canada